Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

Bought from Aspin 11 3 75 £25

Not in Goldsmiths :
Rare. 1st ed

CHAMPION DE
PONTARLIER

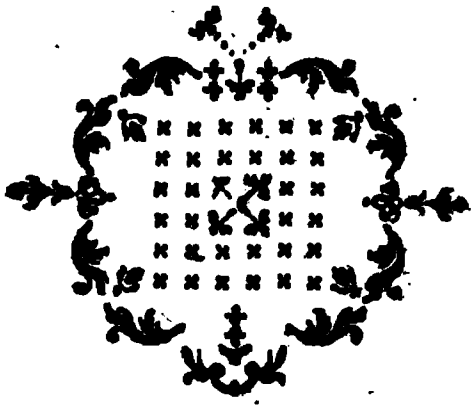
Barbier IV, 913 d.

VARIÉTÉS
D'UN PHILOSOPHE
PROVINCIAL.

VARIÉTÉS D'UN PHILOSOPHE PROVINCIAL,

Par M. CH..... le jeune.

PREMIERE PARTIE.



A BRUXELLES,
Chez la Veuve VASSE;
A PARIS,
Chez H. C. DE HANSY, Libraire,
rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXVII.

15 APR 1975
OF OXFORD
LIBRARY

AVIS
AU LECTEUR.

UN Ecrit qui renferme des Réflexions morales, des Obſervations critiques, des Portraits, des Caracteres, des Allégories, des Fables, &c, &c, a bien droit ſans doute au titre bannal de *Variétés*. L'importance des Sujets qu'on traite dans cet Ecrit, tels que la Religion, la Morale, la Philoſophie du jour, l'Education, la Nobleſſe, le fanatiſme du point d'honneur, &c, &c, prouvera de plus qu'il eſt l'ouvrage d'un *Philoſophe*. Enfin, l'on a cru devoir ajouter

à ce grand nom de Philoſophe ; l'humble qualité de *Provincial*, non pour ſauver la modeſtie de l'Auteur, mais pour faire entendre qu'il ne ſe propoſe pas le même but que les Penſeurs de la Capitale, ou les illuſtres Réfugiés qu'on admire à Londres, à Geneve & à Berlin.

TABLE

de la premiere Partie.

DE L'EDUCATION, page 1
CARACTERES ET PORTRAITS, 51
DE LA RELIGION, 97
DE LA NOBLESSE; 157
DE LA LITTÉRATURE, 194
DE LA PHILOSOPHIE MODERNE, 217

DE L'ÉDUCATION.

I.

On ne conſidere point aſſez les enfans chez la plûpart des nations. Si l'on penſait qu'ils ſont notre poſtérité vivante, le lien des deux ſiécles, le germe précieux des générations à venir : que nous voyons au milieu de nous les hiſtoriens de nos mœurs & les héritiers de nos penſées : que de leur éducation actuelle dépendent les progrès de la religion, le ſort des empires, & le renouvellement du monde entier, les ſouverains daigneraient peut-être réfléchir quelquefois ſur cette portion chérie de leurs ſu-

VARIÉTÉS
D'UN PHILOSOPHE
PROVINCIAL.

arbitraire & humiliant, ceux qu'il faudroit choisir & respecter comme les dépositaires de nos espérances & de notre immortalité même : tandis qu'il y aura un tarif à notre éducation, & que la culture de notre chere postérité sera, pour ainsi dire, à si bas prix, la nation fourmillera de petits-maîtres & d'esprits superficiels : le vice & l'ignorance nous assiégeront de toutes parts : l'insolence & l'oisiveté recevront les hommages.

S'il apparait encore de temps en temps parmi nous un peu de mérite, la seule nature aura créé ces phénomenes : mais notre façon d'éduquer ne peut produire que des fantômes titrés, des simulacres d'honneur, des demi-hommes, qui deux fois en leur vie, se rappelleront avoir reçu des principes, & deviendront peres d'un siécle encore plus ridicule que le leur, s'il est possible.

II.

LE grand ouvrage de l'Education, ſuivant l'avis de ceux qui ont fait de mûres réflexions ſur cet objet, devrait commencer preſque dès la naiſſance de l'enfant. Comme les premieres traces qu'on imprime dans ſon tendre cerveau, deviennent ſes premieres idées & ſes plus fortes inclinations, il ſerait à propos de ne pas abandonner ſans précautions ces heures précieuſes de la vie à l'indiſcrétion des grand'meres & autres bonnes gens de la famille, à l'imbécillité des valets ou des nourrices, & en général à l'aveugle amitié des femmes. En effet, c'eſt à eux ſeuls qu'on peut attribuer tant de petits préjugés, tant d'antipathies ridicules, d'affections pitoyables, de façons de penſer timides, & toutes ces foibleſſes qui ſemblent nées avec nous, parce que nous

ne ſçaurions nous en rappeller l'origine trop éloignée, que nous avouons & condamnons nous-mêmes volontiers, ſans oſer jamais en guérir parfaitement.

Faut-il faire marcher ici l'autorité à côté de la raiſon, je citerai le ſublime Platon, qui ordonnait aux nourrices de reſpecter la préſence des petits enfans, en ne contant jamais devant eux aucunes fables dangereuſes, parce qu'il eſt trop difficile de détruire par la ſuite les triſtes & profonds caracteres qu'elles ont gravé dans leur eſprit. Je citerai Plutarque, qui engageoit les Dames Romaines à confier leurs enfans aux ſeules nourrices Greques, à cauſe de leur ſageſſe: le même remerciait ſon épouſe de n'avoir pas eu pour Philoxene, leur charmante fille, une tendreſſe trop imprudente & trop enjouée, mais un amour ſérieux & vraiment noble. Je citerai l'exemple ſi héroïque de la femme de

Caton ; bien loin de livrer dès ſa naiſſance ſon fils à des eſclaves, elle porta la grandeur d'ame juſqu'à allaiter elle-même les enfans de ſes eſclaves, afin de leur communiquer ſon inviolable attachement à la Patrie ; n'y eût-il que ce trait-là dans ſon hiſtoire, la femme de Caton mériterait la vénération de nos plus grandes dames. Je leur citerai encore un modèle digne de leur ambition, & pour lequel elles auraient peut-être plus de goût. Euridicé, Eſclavonne d'origine, & conſéquemment barbare, voyant ſes enfans heureuſement nés & propres à recevoir une culture brillante, ſe fit enſeigner les belles-lettres, & daigna inſtruire ſes enfans, afin que puiſant tout à la même ſource, ils puſſent trouver la ſcience auſſi pure, auſſi douce que le lait ; afin qu'elle-même eût plus de droit que les ſimples animaux au tendre & beau nom de mere.

Pour faire ſentir à tout le monde combien les impreſſions de l'enfance durent & tirent à conſéquence, l'hiſtoire de Deſcartes devrait ſuffire. Ce fameux maître dans l'art de penſer, ayant cherché fort long-temps pourquoi il ſentait une inclination particuliere pour les perſonnes louches, reconnut qu'il avait obligation de ce goût bizarre à ſa nourrice, qui l'était.

Un autre oracle, auſſi né parmi nous, Mallebranche ne prétend-il pas que beaucoup de gens ont encore à quinze & vingt ans tout l'eſprit de leurs nourrices? On le conſerve beaucoup plus long-temps dans le petit peuple, parmi le ſexe & chez les grands. Ce Philoſophe, plus divin que les autres, ajoute que les careſſes, les contes, les minauderies importunes & fatiguantes dont on berce ce premier âge, ne ſervent qu'à incliner l'ame vers les objets frivoles & ſenſibles: c'eſt-à-dire, que par les ho-

chets, les dragées, les poupées, on prélude aux cabriolets, aux bijoux, aux breloques, aux pompons : c'eſt-à-dire, très-philoſophiquement, que par-là on ménage de loin aux hommes toutes ſortes de beſoins futiles : qu'on les dreſſe de bonne heure à l'eſtime pernicieuſe de ce qui reluit aux yeux, & qu'on excite déja le levain des deſirs & des paſſions. Après cela, quand il s'agit de diriger cet eſprit vers les études abſtraites, il ſe trouve comme enchaîné & embarraſſé de ſenſations ; de ſorte qu'il ne peut point prendre un libre eſſor, ni ſe ſoutenir quelque temps au-deſſus de ſon horizon ordinaire. L'ame eſt remplie de choſes ſenſibles ; comment y faire entrer les rigoureux principes des arts, des langues, des ſciences, & ſur-tout ceux de la religion ?

Mais Mallebranche ne ſe borne pas à ſévrer l'enfance de fadaiſes nuiſibles ; il ne veut pas même qu'on la gou-

verne, habituellement du moins, par les récompenſes & les punitions, (1°) parce que ces vétilles l'occupent plus que ſes devoirs. Alors ce n'eſt point l'amour de l'ordre qui la guide, c'eſt l'appas d'un bien ſenſible : la crainte commande à la place de la raiſon. La vertu a beau être aimable, c'eſt le jeu & le plaiſir qu'on aime, & l'on ne retient que le maſque de la religion. Ainſi l'eſprit tourne inſenſiblement à gauche, ſouvent reſte faux. D'ailleurs, ces terreurs puériles aviliſſent, dégradent la nature raiſonnable, en dépoſant au fond du caractere beaucoup de lâcheté, de puſillanimité, de défiance, de triſteſſe, trop d'horreur pour ce qui menace les ſens, & je ne ſçais quelle baſſe hypocriſie qui ſe dédommage toujours en ſecret de ce qu'il faut bien céder à l'œil des ſurveillans.

Cependant eſt-il poſſible de ne pas ſévir contre une volonté rébelle &

opiniâtre ? L'excès même de la correction eſt alors prudence & économie. Quant aux récompenſes, on peut les ſupprimer abſolument, vû qu'elles ne ſont jamais néceſſaires, & qu'elles ont mêmes des ſuites fâcheuſes, ſur-tout par rapport aux obligations & aux devoirs de toute la vie, qu'il faudra s'accoutumer à remplir ſans eſpoir de la part des hommes.

Les exercices du corps qui dégagent, fortifient les membres, & contribuent à la ſanté, doivent avoir leur temps & leurs regles ; mais ils ne ſeront pas accordés comme récompenſes, parce que la loi du bon ſens défend qu'on les retranche ordinairement par punition. Le grand air ſouvent & dans toutes les ſaiſons, la liberté des champs, la vue des montagnes, la jouiſſance de la nature, (2°) ſeront de précepte juſqu'à vingt-cinq ou trente ans, & de conſeil depuis cet âge juſqu'à celui de la goutte & des

rhumatiſmes habituels. Autre choſe eſt de conſerver le corps au ſervice de l'ame ; autre choſe de le former à ſe révolter contr'elle. Il eſt juſte de payer à un valet ſouple & fidele ce qui lui appartient ; mais en le traitant avec trop de conſidération, en cédant mollement à ſes caprices, on ſe donne un indigne maître.

L'ame ne peut avoir trop d'autorité. Si dès les premiers temps de ſon regne, on la néglige & on l'endort ; ſi l'on arme contre ſon gouvernement tous les corps des environs, ſi pendant quinze & vingt ans on la laiſſe ignorer ſes droits de ſouveraine, il y aura enfin preſcription. Pourquoi dès le berceau éleve-t'on les enfans des Princes dans l'éclat du trône ? Pourquoi leur fait-on ſitôt enviſager comme leurs ſujets tous ceux qu'on leur préſente ? Afin que la majeſté royale ſemble née avec eux, & que les peuples ſoient déja habitués à leur

rendre hommage. Faiſant de bonne heure l'apprentiſſage de la grandeur, ils doivent en être moins éblouis: alors le ſceptre ne devient à charge ni à l'état ni au maître. Ainſi faut-il le plutôt qu'il eſt poſſible faire entrevoir à l'ame ſa glorieuſe deſtinée.

Il eſt même d'autant plus néceſſaire d'exalter d'une part ſes juſtes prétentions, & d'humilier de l'autre les ſens, qu'elle a le malheur de naître avec des ſujets ombrageux, indociles & entreprenans. A voir ce qui ſe paſſe dans le monde, on penſerait que tout eſt corps. Le corps ſemble être la fin & l'objet de preſque tous les établiſſemens, de toutes les loix, de tous les livres, de tous les arts, de toutes les paſſions, de toutes les converſations, de toutes les cours, de la politique enfin & de la patrie; j'ai penſé dire, des vertus mêmes de la plûpart des hommes. La ſeule vraie religion tient ſolidement à l'ame, tan-

dis qu'il n'eſt rien dans l'univers qui ne dût s'y rapporter directement ; tandis que la vie entiere devrait être ſon regne & ſon domaine.

C'eſt donc l'ame qui mérite nos premiers regards, comme nos principaux ſoins : c'eſt l'ame qu'il faut aggrandir & orner. Les événemens qui l'intéreſſent doivent être l'affaire publique & journaliere. Il y a une infinité de corps inutiles, indifférens ; pas une ame ne doit l'être. Un caractere d'immortalité s'attache à tout ce qui lui appartient ; le reſte n'eſt que de paſſage.

Si dans la premiere enfance l'ame n'eſt pas encore ſuſceptible de culture poſitive, du moins eſt-il eſſentiel de ne pas l'offuſquer par la matiere, de ne pas lui préparer des travaux incroyables, des batailles & des défaites honteuſes pour l'avenir. Peut on même travailler trop tôt à former l'homme ? Il a ſi peu de temps à

l'être ! Notre pareſſe & notre ignorance ſont cauſe que ſouvent il meurt, avant d'être ébauché. Aurait-on peur de voir des Catons à l'âge de vingt ans, & des Socrates avant trente ?

Ces phénomenes honoreraient ſans doute plus ſouvent l'humanité, quand on ne ſe ferait plus une bagatelle de corrompre les ames dès leur entrée en ce monde, en exigeant d'un enfant, comme d'un épagneul, des ſenſations, des careſſes funeſtes aux organes, qui en demeurent pour toujours ébranlés, des jeux mauſſades, un bruit inconſidéré, ſouvent des intempérances, toujours des ſemences de paſſions groſſieres. Pendant combien d'années n'autoriſe-t'on pas cette coupable extravagance ? Ordinairement, l'enfance ſe prolonge juſqu'à l'âge mûr pour le crime. Alors, de l'étourderie à la débauche il n'y a qu'un pas ; de là on avance, & l'on fait bien peu de progrès, ſi l'on ne finit pas par être im-

pie ou ſcélérat. La réflexion en arrête pourtant quelques-uns entre le vice & la vertu, au-delà du ridicule, en-deça de l'ignominie.

(1°.) » On ſent bien qu'on ne peut eſſayer » cette maniere que ſur un ſujet tout neuf. » Quand la crainte des verges eſt une fois » entrée dans l'ame d'un enfant, rien ne » l'y remplace. Les beaux ſentimens qu'il » affecte quelquefois avec un air de can- » deur ſi ſéduiſant, ſont un raffinement hy- » pocrite, pour éloigner davantage la pu- » nition extrême, qu'il ne perd gueres » de vue. En général, un petit être, un » être foible eſt plus ſuſceptible de crainte » que d'émulation. Il faut de la force & » une bonne doſe de jugement, pour ſaiſir » avec ardeur un ſentiment généreux, & » ſe piquer d'honneur juſqu'à un certain » point. Même parmi des hommes, cela » n'eſt point commun.

(2°.) » Ces cours où circulent & tournent » pendant des après-midi entieres les pen- » ſionnaires de l'univerſité & autres écoles » ou colléges, ſont de vraies priſons, à

» l'air. Rien de plus fatiguant & de plus
» ennuyeux qu'une récréation ainſi paſſée
» entre quatre murs ou bâtimens. La plaine
» diſtrait mieux, raffraîchit plus le ſang,
» fait ſortir & étend les idées, &c. Qu'on
» conſulte ſur cela le goût des enfans; je
» m'en tiens à ce qu'ils décideront.

III.

REGARDEZ-bien, vous verrez dans l'enfance des ſenſations, de l'imagination, de la mémoire: mais elle ne ſe ſert point de ſon eſprit; preſque tout eſt paſſif à cet âge, hors la petite volonté.

Si un enfant connait Dieu, c'eſt donc par un ſentiment naturel que réveillent de temps en temps les éclats du tonnerre, ou la frayeur des morts; mais il parait n'avoir aucune idée de la religion ou du véritable eſprit qui l'anime: il en juge ſeulement par la pompe extérieure des cérémonies. Un

TAYLOR INST. - OXFORD

enfant ſera opiniâtre, & manquera de fermeté. Il eſt ſincere, même en promettant plus qu'on ne demande; mais il ne ſera pas fidele à ſes promeſſes, parce qu'il paſſera un oiſeau, un inſecte remuera, ou l'aile d'un papillon emportera ſes réſolutions & ſes ſermens.

Un enfant ſe montre auſſi ſenſible, que facile à conſoler. Le voilà touché juſqu'aux larmes, juſqu'aux cris; ſon chagrin a l'air du déſeſpoir même: je tremblerais pour ſes jours, ſi l'heure du goûter n'approchait; mais un peu de confitures va lui faire oublier la perte de ſon moineau ou de ſon pere.

Qu'il eſt rare qu'un enfant ſe porte à ſes devoirs de lui-même! Que d'ennuis il dévore, qu'il ſouffre de tortures, avant que l'habitude du travail ait enfin ſurmonté ſa premiere averſion pour tout ce qui exerce l'eſprit! Alors même il faut encore uſer de précautions délicates; il n'appar-

tient, pour ainſi dire, qu'aux graces de l'imagination d'enchaîner ſa raiſon avec des fleurs : une riante perſpective doit terminer de tous côtés la carriere de ſes études : ſi le plaiſir n'arrache une partie des épines, ſi la gaité n'allége le joug des régles abſtraites, & ne laiſſe entrevoir la plûpart des piéges ; eſclave inquiet & timide, il n'évitera les chûtes qu'en rampant. A la ſuite de la honte, le dégoût ne tarde pas d'étouffer les dernieres étincelles d'amour-propre : les coups pourraient briſer ſans doute les glaces de la pareſſe ; mais il faut qu'elles ſe fondent d'elles-mêmes. Réputez-le inepte aux ſciences, quand l'amitié ingénieuſe, en le rendant heureux, ne le rend pas docile.

On voit des enfans plus careſſans que d'autres ; & de ceux-là on augure toujours bien. Leurs manieres gentilles paraiſſent les prémices d'un joli caractere : ſouvent même on veut y trou-

ver de l'esprit. Ainsi l'homme est dupe de son amour-propre, qui estime tout ce qui le flatte. En effet, ces mignardises séduisantes ne signifient autre chose dans un enfant, que l'envie & le besoin d'être caressé lui-même. Les plus flatteurs ne sont-ils pas ceux que les meres ont chéri beaucoup, & beaucoup gâté? Mais ce petit jeu de minauderies réussit ordinairement à former de doucereux personnages, pleins d'eux-mêmes, froids & polis pour les autres, dont l'esprit indolent s'arrête par-tout aux surfaces.

Nulle part le naturel des enfans ne s'épanouit comme au jeu. J'admirerais aussi volontiers qu'un autre leur prétendue finesse, leurs saillies & leurs ruses, si je ne m'appercevais que tout l'esprit qu'ils ont se trouve sur leur passage: après beauconp d'erreurs, leur imagination se fixe une fois à propos: la mémoire leur fournit aussi des modeles & des leçons. Vous re-

connaîtrez mieux leur génie oiſif dans les amuſemens qui demandent une ſorte d'application. Bientôt l'ennui, ſuivi de la méſintelligence, trouble parmi eux les jeux de commerce. Le poids de l'attention ſuffit pour leur faire tomber les cartes des mains; & ils quittent la partie auſſitôt que la réflexion s'en mêle. Une vivacité folâtre, des cris, des ris abſurdes, voilà le divertiſſement de leur goût, parce que le corps ſeul en fait les frais.

Qu'on me diſe pourquoi les délaſſemens de l'homme ſont un repos aſſaiſonné de raiſon, où l'attrait des nouvelles, le ſel de l'enjouement, le contraſte piquant de la critique & de l'urbanité, l'intariſſable reſſource des mœurs changent en converſations douces & légeres des ſéances ſi longues; tandis que le trouble, la confuſion, le tumulte & le déſordre regnent de plein droit dans les accablantes récréations de l'enfance.

On conviendra que celle-ci a moins beſoin de mouvement que l'homme, puiſqu'il ne ſçaurait réſiſter à la vie ſédentaire. Une agitation modérée doit convenir à des organes délicats : les grandes forces ne ſe conſervent que par le grand exercice ; & il faut que le travail de l'action réponde à la qualité des reſſorts ou des muſcles qu'il entretient.

L'unique origine de cette différence eſt qu'en accordant tout aux enfans en faveur du corps, on leur fait oublier à tous momens qu'ils peuvent avoir de l'eſprit. On ne les entretient que de leur ſanté, de leur taille, de leur bonne-mine : on ne leur promet que du plaiſir : en conſéquence ils ſautent, ils bondiſſent, ils mangent, ils chantent, ils courent, ils riraient volontiers tout le jour & la nuit encore ; au lieu qu'un homme ayant un état, une famille, des affaires, des projets, des regiſtres, un magaſin ou

emploi, prend auſſitôt l'habitude de combiner, calculer, comparer, penſer. Par-tout il a beſoin & fait uſage de ſon eſprit. Auſſi le petit peuple, dont les vues ſont bornées à l'eſpace de chaque jour, ſe livre à des joies très-bruyantes : & la groſſe gaité qui donne le branle à une guinguette & mettrait un collége en nage, ferait à peine ſourire un académicien.

IV.

Avec l'âge, il eſt vrai, les vices changent de nom; mais leur nature ne change gueres. Un enfant eſt étourdi, babillard, importun : & un homme a des diſtractions, eſt indiſcret & paraît ennuyeux. Cela revient au même; il n'a fallu qu'adoucir les termes en faveur des années. C'eſt ainſi qu'un petit glorieux ne paraîtra dans la ſuite qu'un homme trop ſuſceptible.

Pamphile à douze ans était un paresseux fieffé dont on ne pouvait rien faire. Trente ans après on ne s'apperçoit plus de son indolence, parce qu'il ne semble tenu à rien ; mais au fond celui qu'on grondait pour lui faire apprendre par cœur ce qu'il n'entendait point, ne valait-il pas tout au moins celui qui ne sçaurait se lever sans le secours d'un domestique ; & qui a besoin de sa femme pour faire un mémoire ou pour signer un contrat ?

On peut être colere & emporté dans le premier âge : cela s'appelle être vif, quand les cheveux grisonnent. On commence par montrer une ame vindicative & un caractere plein d'humeur : on finit par être sensible. Avec le temps, l'enfant le plus hypocrite dégénérera en courtisan. On laisse la présomption au collége, pour acquérir de l'importance dans le monde ; mais en perdant sa premiere forme ;

on ne perd rien de ſon ancienne ignorance.

On reproche aux enfans deux grands défauts, la gourmandiſe & la friandiſe ; en effet, il faut qu'ils attendent les droits de l'âge : dès qu'ils deviendront peres, on ſera bien aiſe qu'ils aiment la table, & leur délicateſſe leur fera honneur. Que manque-t-il à un jeune inſolent, à un menteur effronté, pour n'être qu'un mauvais plaiſant & un hableur ? De l'eſprit & une raiſon plus avancée. Très-ſouvent enfin, entre un éleve indocile & un mauvais citoyen, entre une pagode & un galant homme, entre un ſournois & un flatteur adroit ou un politique dangereux, entre un petit monſtre d'ingratitude & un aimable ſcélérat, il n'y a que la taille de différence.

Tous les jours, poudré, muſqué, adoniſé, flatté, ce barbon petit-maître qu'on voit encore aimer la

danſe, & dont on ſiffle par-tout les graces décrépites; qui joint à la ſcience profonde des manieres l'heureux talent de rire le premier quand on le berne: ce doyen de toutes les académies de plaiſir, doit être le phénix, puiſqu'il renaît de ſes cendres; autrefois qu'était-il? Un papillon. Concluons de là que peu de gens ont droit de convenir par modeſtie qu'ils étaient méchans étant jeunes.

V.

POUR flatter l'imagination d'une mere tendre & ambitieuſe, il faut ſi peu de choſe! Je ne ſçais quoi d'honnête dans la tournure de ſon fils, un petit air chanté paſſablement, une ſeule révérence, un rien a pour elle des charmes inconnus à tout le monde. Pour peu qu'il promette d'eſprit, elle ſe figure déja des prodiges, de brillans

partis, un établiſſement unique, avec une charge & une fortune, un état & des honneurs qui lui paraîtront quelque jour un fort beau ſonge.

De foibles étincelles ont-elles ſemblé annoncer du courage? c'en eſt aſſez pour qu'elle érige tout d'un coup ſon pygmée en Alcide; déja, en conſéquence, on lui aſſure dans la famille un brevet de retenue ſur la penſion des héros. Mais s'il eſt borné au point qu'il ne ſoit plus permis de ſe former là-deſſus une douce illuſion, vous verrez qu'on n'aura jamais prétendu en faire un aigle. On ſçait aſſez que le génie ne rend point heureux. Enfin, on tâchera de le dédommager des talens que la nature lui a refuſés, par le jugement & par la bonne conduite qu'on lui accorde fort libéralement.

C'eſt ainſi que le microſcope de l'amour maternel eſt toujours flatteur. Peut-être ne ſeroit-ce là qu'une erreur inévitable: mais il y a auſſi de l'in-

juſtice à voir toujours dans l'avenir les bonnes qualités de l'enfance & à n'y appercevoir jamais les mauvaiſes. Ne dirait-on pas que les vices, ainſi que le corps, n'ont qu'un temps pour croître, après quoi la ſageſſe & la raiſon doivent régner ſans obſtacle ! Et voilà comme il arrive qu'en négligeant d'arracher de bonne heure ce qui dépare & deshonore un fond qu'on pourrait améliorer, la ſéve s'épuiſe à nourrir de l'ivraie ou plutôt des poiſons, & bientôt ils étouffent tout le bon grain,

Mais plus un gouverneur d'enfans ſerait clairvoyant ſur ces petits préjugés, moins il pourrait convenir au grand nombre. Oſerait-il fronder ces manieres de juger auſſi ridicules que funeſtes, ſans encourir la cenſure de nos Dames & la diſgrace affreuſe de leurs fidéles époux ? Bientôt ſa ſageſſe indiſcrete paſſerait pour pédanterie ; le Socrate ſerait traité en précepteur ;

& s'il avait la hardieſſe de bouder, il courrait riſque d'être moins regretté que le baigneur ou le maître d'eſcrime de ſon cher Alcibiade.

VI.

On voit tous les animaux careſſer & lécher tous leurs petits également: mais il eſt rare que l'homme témoigne ainſi à tous ſes enfans la même tendreſſe. Auſſi eſt-ce dans l'amour-propre & non dans la nature qu'il faut chercher la ſource des prédilections.

Célimene, comme la plûpart des meres, avait pour ſon fils un très-grand foible, & très-peu de goût pour ſa fille. Rien de plus aiſé à expliquer que ce myſtere. Depuis dix ou douze ans, Liſe ne reſpirait que ſous les yeux de Célimene: aucune de ſes petites taches ne pouvait donc

lui échapper. Par malheur les Dames ne comprennent rien & ne ſont point préſentes à l'éducation des garçons. Après ſa claſſe ou ſes leçons particulieres, Damis ſe préſentait pour ſaluer la compagnie, baiſait la maman d'auſſi bonne grace, que ſi ſon indolence, ſon ignorance, ſon inſolence n'euſſent pas été des vices. Par hazard au bout d'un mois de fredaines ſérieuſes, on avait l'eſprit de ſoupçonner enfin quelque choſe : mais des fautes paſſées ſont preſque oubliées, & les vices dont on entend le récit touchent moins que ceux qu'on voit ſoi-même. Une autre raiſon bien naturelle rendait encore Célimene facilement coupable. Liſe n'avait que de la douceur, de la modeſtie, de la piété, de la pénétration & des talens propres de ſon ſexe. L'air cavalier de Damis & la fortune attachée au droit d'aîneſſe, ſont des vertus bien autrement accueillies d'une femme qui ne ſe pique pas d'être ſi prudente.

Cependant il ſerait difficile de pardonner à Célimene ſon injuſtice, ſi elle n'était aujourd'hui réduite à en gémir la premiere. Sa ſévere indifférence a produit de nobles ſentimens dans le beau cœur de Liſe. Liſe a généreuſement préféré l'exercice de la vertu à ſa récompenſe, en refuſant, pour ſervir ſa mere, des établiſſemens heureux : au lieu que depuis longtemps ſon frere oublie qu'il a au monde une ſœur, une mere, & même une épouſe.

VII.

On cite une jeune perſonne du ſexe comme un modele d'éducation. Toute une ville en paraît ſi enchantée, que j'ai auſſi envie de la voir, & que je la vois.

Pendant une demi-heure que mes yeux ont obſervé ce prodige de nos

jours, j'ai reconnu en effet qu'on avait singulierement réussi à faire d'un être raisonnable par sa nature, une machine artificielle très-délicate, très-foible, très-composée, & assez amusante..... Tout-à-coup la machine a parlé! mais ce que j'ai entendu m'a semblé dit trop tard au moins de dix ans: il n'y a eu que son petit air méprisant ou dédaigneux, qu'on nomme un air de qualité, qui m'ait empêché de la plaindre. Cependant la chere maman était en extase; & le cher papa paraissait si enivré de l'encens qu'on prodiguait à sa fille, qu'il ne s'efforçait plus de montrer de la modestie. Pour moi je suis sorti furieux comme un Caton, contre l'un & l'autre.

» Tenez-vous droit: vous penchez » d'un côté: vous regardez de tra- » vers: vous marchez comme un » zéde: votre bouche fait peur: lais- » sez votre nez: ne touchez point

» votre visage : levez le menton : » vos pieds, monsieur, ou made- » moiselle : où sont vos mains, &c. Voilà pendant douze ou quinze ans la morale du matin : le soir on la répete. Aussi le premier en date pour une éducation distinguée est-il le maître de danse. Le monde, s'écrie-t-on, le monde le veut ainsi, & il faut bien obéir au monde. Qui en doute? Il fallait pour le monde se rendre gauche ou perclus d'un côté : en faveur du monde il faut ruiner la poitrine & l'estomac des enfans par ces liens cruels qui les mettent à la torture aussitôt qu'ils sont nés : à cause du monde il faut oublier l'ame de vos enfans, en ne les occupant que de leur corps, en resserrant leur attention dans le cercle étroit des sens, en les asservissant à un exercice de momeries pitoyables. Si vous aviez reçu des aîles, il faudrait peut-être les couper pour plaire au monde... Lâches, craignez moins

le monde, & il vous reſpectera. Le monde n'eſt que le Public : il eſt fait pour recevoir la loi du ſage. Tâchez de rendre vos enfans vrais & conſtans, complaiſans & nobles, généreux & modeſtes, vertueux & inſtruits ; payez pour cela dix maîtres, s'il eſt néceſſaire ou poſſible. Deſtinez à cela la meilleure partie de vos biens & de votre temps : faites de ce ſoin-là votre occupation & votre plaiſir. La nature ſe chargera de conſerver leurs membres droits.

VIII.

Je fus appellé pour voir un enfant qui, depuis douze ans jour & nuit, faiſait trembler & enrager ſa mere, ſes tantes, ſes oncles, ſes valets, &c. S'il ne lui plaiſait pas de ſe mettre à table à l'heure commune, on avait l'attention de lui conſerver chaud ſon dîner. Refuſait-il de faire ſes prieres ?

Il fallait bien le lui paſſer en attendant l'âge de la vertu. Tour à tour dans une ſalle & dans un jardin, il faiſoit ce qu'il jugeoit à propos. Cependant, comme on ne pouvait s'empêcher de l'avertir tendrement qu'il s'ennuyait, il comprit à la fin tout machinalement ce que c'était que de s'ennuyer, de ſorte qu'il ne manqua plus à dire de lui-même pluſieurs fois le jour qu'il s'ennuyait. Alors, pour le diſtraire, tout le monde affollait, extravaguait: alors on invitait grande compagnie; & des perſonnes de quarante, de cinquante, de ſoixante ans n'étaient occupées que de ſon petit nez & de ſes grands yeux; mais plus on le flattait, plus on lui prodiguait vins, biſcuits, liqueurs, &c. plus il apprenait à s'eſtimer, à mépriſer les autres, & à ſe rendre inſupportable. Sa mere en maigriſſait; enfin un important de l'aſſemblée tira une montre qui était un bijou, pour ſçavoir s'il

était temps d'être excédé. Polidore ; c'eſt le nom de cet enfant unique, eut envie de la manier : on la lui préſente auſſitôt en la tenant bien ; il s'obſtine à la voir à ſon aiſe : on craint, on refuſe ; les larmes s'en mêlent : maman ſe trouble ; il fallut donc céder.... L'humeur avait gagné Polidore : en vain on la lui paſſe dans la main ; il ne la reçoit qu'avec dépit, & d'un ſeul coup met en piéces tout le mérite d'un galant homme. Pour cinquante louis la mere en fut quitte. C'était ſans doute avoir acheté le droit de gronder & de punir : auſſi oſa-t-elle l'entreprendre elle-même. Il lui en coûta une coëffure & preſqu'un œil ; malgré cela Polidore eſſuya quatre coups de verges & une grêle de menaces qui lui firent tant d'impreſſion, qu'en paſſant dans l'appartement voiſin il s'en prit à un cabaret de Chine & défit trente-ſix taſſes de la plus belle porcelaine. Ce ne fut-là

que ſa premiere proueſſe ; il choiſit pour la ſeconde un plus beau théatre, & ſe dépêcha avant le coucher du ſoleil de ſignaler ſa vengeance ſur la propre toilette de ſa douce maman, en culbutant glaces, flacons, pompons, dentelles, cent miracles de l'art, & une manufacture entiere d'agrémens. Quatre valets en furent chaſſés de la maiſon : deux, pour n'avoir pas été plus prudens & plus ſages que la mere : deux autres, parce que Polidore avait briſé une glace de mille écus, en leur jettant à la tête ce qui ſe trouva ſous ſa main. Enfin, après trois réflexions au moins, madame s'aviſa, pour calmer la furie du poupon, de le baiſer & de lui faire grace malgré lui, tant elle était laſſe de ne plus l'aimer ! Mais mille & mille careſſes ne purent jamais effacer l'affreux ſouvenir de quatre coups de verges, & toute la maiſon était de nouveau plongée dans le déſeſpoir, lorſque je

m'y préſentai.... Deux gros yeux chargés d'humeur m'effrayerent tellement dès l'entrée, que je fus bien obligé de dire à la mere ce que je penſais de monſieur ſon fils : il eût été trop cruel pour l'un & l'autre d'uſer de détours ; ainſi j'eus le mérite rare de lui faire entendre des vérités de la derniere importance. Entr'autres choſes elle apprit de moi que ſa lâche tendreſſe faiſait à cet enfant un tort irréparable ; que, ſi elle continuait, il ſerait peut être un jour à deſirer pour lui de n'avoir eu qu'une mere dénaturée : que ſon fils, déja malheureux, annonçait par ſes eſſais une ame prête à ſe corrompre : qu'il couvait déja d'étranges paſſions : qu'on lui ménageoit un avenir horrible ; qu'en obéiſſant, comme on faiſait, à tous ſes caprices, on fomentait en lui d'énormes beſoins que n'aſſouviraient pas dans la ſuite l'extravagance, le délire, la fureur des dépenſes &

des débauches... On fut étonné : on ſe récria beaucoup, & l'on prétendait ſe fâcher : mais, comme j'étais en train de rendre ſervice, je portai l'héroïſme du zèle juſqu'à prophétiſer une vie tiſſue de crimes, d'opprobres & d'infortunes : après quoi, pour finir ſur le même ton, abrégeant tout-à-coup de trente années au moins la carriere de ſes jours, je ne balançai pas d'attribuer l'honneur de ſes aventures tragiques aux bontés de ſa chere maman.... On ne daigna pas me croire : cependant tout cela eſt arrivé & arrivera.

IX.

Le lieu contribue beaucoup à l'éducation : le fils de Sozène en eſt la preuve. Depuis ſept ou huit ans que ſon pere lui fait apprendre le latin dans ſa terre, il ſçait déja traire les

vaches, & battre le beurre: il ſçait quand il eſt temps de faucher le pré, combien de foin & d'avoine on donne par jour à un cheval, quelles préparations demande le chanvre: il ſçait qu'il ne faut qu'un mouton dans un troupeau de brebis, que c'eſt avec des pois qu'on engraiſſe les cochons: il ſçait la quantité de poules, d'oyes, de canards, de dindons néceſſaire à un certain ménage, & bien d'autres choſes eſſentielles qu'on ignore dans les univerſités. S'il continue, il deviendra auſſi habile que ſes fermiers, auſſi économe que ſa triſayeule, auſſi ſubtil que ſon procureur-fiſcal. Tout cela, mis dans une juſte balance, vaut au moins la gloire d'un faiſeur de romans & le mérite d'un jeune ſeigneur qui fait ſa licence à l'opéra.

X.

Les uns ſont pour l'éducation publique, parce qu'ils connaiſſent ſes avantages du côté des lettres, & ne connaiſſent pas les riſques qu'y courent quelquefois les mœurs. Les autres préférent l'éducation particuliere, perſuadés que les exemples domeſtiques, toujours d'accord avec les principes du génie tutélaire chargé du précieux dépôt d'une famille, réuſſiraient avec moins d'éclat, mais plus également, plus ſolidement.

Les uns veulent faire entrer la ſcience par la porte des ſens, & ne craignent pas, en favoriſant ainſi dans leurs éléves l'habitude des ſenſations, d'intéreſſer trop le cœur à tout ce qui ébranle les organes, & d'accroître la ſource des préjugés, des erreurs & de la corruption. Les autres préten-

dent s'adreſſer immédiatement à l'eſprit, & dédaignant de le flatter par des images, lui préſentent des vérités belles ſans parure, & tâchent de faire aimer la raiſon pour elle-même.

Les uns, encore aſſez ſimples pour chercher des guides dans l'antiquité, prononcent d'après l'oracle de leurs peres, que la crainte ſeule rend les enfans ſouples & ſoumis, & que la correction eſt néceſſaire pour diſſiper le ſommeil de la pareſſe. On les voit munis d'autorités, fortifiés d'expériences, repouſſer vigoureuſement les raiſons par des axiomes. Les autres, perdant le reſpect pour l'antiquité & ſecouant hardiment le joug de l'uſage, ſe paſſionnent pour les nouvelles maximes, déploient l'enſeigne de la liberté, rangent déja les enfans dans la claſſe des citoyens, & défendent à leur égard les menaces & les coups.

Les uns, par un effort d'imagina-

tion, aggrandiſſent à leur gré le cerveau des enfans, y aſſemblent les élémens des arts & des langues, des mathématiques & de l'hiſtoire, de la chronologie & de la phyſique, de la géographie & de l'algébre, ſans négliger même la culture des fleurs de l'éloquence & de la poëſie, & ſans faire tort au rang qu'occupe de droit la morale dans les têtes qui penſent. Que n'ont-ils réellement le pouvoir d'élargir l'eſpace qu'occupent nos conceptions; je ſolliciterais pour la botanique, l'anatomie & la médecine une place de diſtinction, puiſqu'auſſi bien cette étude, après celle de la religion, parait la plus utile. D'autres, moins ſujets aux vapeurs de l'enthouſiaſme, ſoutiennent froidement qu'un bon fonds de doctrine chrétienne, l'intelligence d'une langue étrangere, & le goût de la ſienne, l'apprentiſſage du raiſonnement, les premieres notions de la géographie & de l'hiſ-

toire, avec un peu de penchant au travail, ſont exactement la ſomme de tout ce qu'on peut attendre avec prudence des enfans les mieux nés.

Les uns ſoumettent les lettres & les beaux arts à un calcul rigide, combinent le temps avec le produit des études, & deſireraient abréger le cours des claſſes. Ce ſont pourtant les mêmes dont l'imagination exige d'un âge ſi foible des connaiſſances ſi multipliées. Les autres, moins économes du temps en apparence, reculeraient volontiers le terme ordinaire des éducations, & paraiſſent ſurpris de la témérité avec laquelle on propoſe un état à des enfans qui à peine ont atteint leur troiſiéme luſtre, comme ſi le choix indiſcret d'un état n'était pas une ſotiſe que très-ſouvent la vie entiere n'expie pas.

Les uns trouvent à la ſageſſe un air rébarbatif qui les effraye ou les ennuye : auſſi ſemblent-ils réduire la

vertu à quelques uſages du monde, horner l'éducation à des leçons de muſique, de danſe & d'inſtrumens, & aux jeux du commerce. Auſſi préferent-ils le clinquant à l'or, les gens qui amuſent aux philoſophes, & des petits-maîtres à des hommes. Les autres, trop bouffis de je ne ſçais quel orgueil pédanteſque, mépriſent tout ce qui n'eſt point difficile, & traitent ſans ménagement ceux qui ont le malheur de ne pas ſentir une vénération profonde pour les ſciences abſtraites ou pour les anciennes langues. L'utile eſt moins de leur goût que l'extraordinaire: & ſans doute ils ignorent que le plus vaſte ſçavoir a de tous côtés des bornes & manque d'un certain but, au lieu que l'art de penſer a toujours un but & ne connait point de bornes.

Les uns décident hautement que les maîtres ſoient laïques, quoique ceux-ci aient naturellement le cœur, quels

quefois l'eſprit, partagé entre leur famille ou leurs inclinations particulieres & leurs devoirs publics. Les autres n'ont de confiance que dans les eccléſiaſtiques, auxquels la religion preſcrit des ſentimens plus délicats, & que le monde même oblige à une décence plus convenable.

Les uns prennent gaiment leur eſſor au-deſſus des triſtes bienſéances & de la ſcrupuleuſe pudeur. Le plaiſir leur inſpira une méthode, charmante & tout-à-fait philoſophique. Le théatre eſt la nouvelle école où la vanité conduit en triomphe dans un char brillant leurs diſciples dociles. Là ils reçoivent de la bouche riante des actrices de douces leçons de mœurs : & des voyages gracieux doivent de temps en temps varier leurs plaiſirs ou leurs études. Quelles ſtatues Rome payenne & l'idolâtre Athenes auraient pu ériger autrefois à ces aimables profeſſeurs ! Les autres, beaucoup

moins commodes, moins flatteurs; voudraient s'occuper ſérieuſement de l'eſſentiel, & donner leurs principaux ſoins à la culture de l'ame : en conſéquence, pour y faire éclore les vertus, ils conſentiraient preſque à rétablir les académies de prudence & de juſtice qui firent tant d'honneur aux Perſes.

Les uns enfin jugent néceſſaire d'appuyer uniquement ſur les qualités morales, d'inculquer bien avant les principes d'honneur, d'exalter par-deſſus tout les vrais ſentimens d'équité, de probité, d'humanité, de patriotiſme, en un mot, de former dès le berceau de petits philoſophes ſoutenus ſur de grands noms, comme des nains ſur des échaſſes de roſeaux. Les autres croyent bâtir plus ſolidement, en élevant leur édifice ſur les fondemens même de la religion révélée. La crainte de ces foudres éternels qu'alluma dans ſa colere le juſte Vengeur des

crimes, leur paraît le ſeul frein capable d'arrêter un téméraire.

Dans ce combat d'opinions & de ſyſtêmes ſur un objet auſſi important que l'eſt l'Education, quel parti prendre ? Celui de la vanité, de la molleſſe, du caprice, de la frivolité, de la mode, de l'orgueil, de l'ambition, du faſte, du préjugé, de l'erreur ou de l'irréligion : ou bien celui de la raiſon, qui fait une loi au citoyen de ſe rendre utile à la ſociété ſelon les facultés qu'il a reçues en partage, & ſuivant l'ordre dans lequel il ſe trouve placé par la providence ; & celui de la religion, dont la ſcience ſuffit ſi tout le reſte ne réuſſit pas.

XI.

LE HOUX ET L'ABRICOTIER;

FABLE.

QUE ne ſuis-je ce vieux Houx; diſait d'un ton fort touchant un jeune Abricotier qu'on venait de tailler & de mettre à la torture ſur un eſpalier tout neuf! Dans le moment arrive le ſeigneur du jardin, avec une nombreuſe & brillante compagnie. Ses beaux arbres furent admirés tour à tour, & en particulier l'Abricotier plaintif, qui, malgré ſon dépit, parut ſenſible à l'éloge qu'on fit de lui; il le fut bien davantage encore, lorſqu'un hibou ſortant tout-à-coup du Houx voiſin, effraya d'abord une Dame, puis bien d'autres. En conſéquence, on le traita avec le dernier mépris, comme le rebut de la nature

& l'azile infect des monſtres de l'air. On ne ſe borna pas aux injures : chacun voulut s'en venger : chacun lui donna ſon coup de pied ou ſon coup de canne ; à force de l'ébranler ainſi, on délogea une famille de couleuvres établie entre ſes racines. Tout le monde de fuir auſſi-tôt, de crier, d'appeller des valets. Il y eut ordre de l'arracher ſur le champ, de le jetter au feu, & de purger le jardin de pareille eſpéce.

Jeuneſſe indolente & aveugle, apprenez à faire cas de la culture qu'on vous donne. Elle ſeule produira les fleurs & les fruits que la ſociété a droit d'attendre de vous. Sans elle, vous reſſemblerez au Houx. Que de poiſons perfides vous nourrirez dans votre cœur !

CARACTERES ET PORTRAITS.

I.

CLITUS ſonne : auſſitôt deux grands pages entrent dans ſon appartement ; ouvrent ſes rideaux ſans bruit, lui donnent la chemiſe avant qu'il s'en apperçoive ; le ſoulevent, puis le levent, doucement, mollement. Il eſt déja aſſis en robbe de velours : déja on a l'honneur de le chauſſer : chacun lui prend une jambe & cela eſt fait. La tête, comme le chef-d'œuvre, demande plus de temps. Ici que de précautions ! que d'adreſſe, & ſurtout quelle patience ! On lui apporte

enfin une glace, & il ouvre les yeux tout ſeul. Il ne faut plus que lui paſſer ſon nœud d'épée. On ne le devinerait pas : ainſi il faut que je le diſe. Clitus eſt un jeune colonel, riche de cinquante mille écus. Avec cela a-t-on beſoin de ſes bras, même contre les ennemis?

II.

CLÉON, dites-vous, n'a pas de caractere. Vous ne lui connaiſſez point de vices. Il veut ce que veulent les autres, & il eſt comme tout le monde. Cela ſignifie honnêtement que Cléon a un caractere pitoyable, qui ſe moule ſur les autres quels qu'ils ſoient : que Cléon n'a en effet aucune vertu, puiſqu'il n'en a que comme tout le monde ; que Cléon au contraire a tous les vices, puiſqu'il a ceux de tout le monde. Ne vaudrait-il pas mieux en

core que Cléon choisît, & qu'il eût un caractere décidé pour quelque paſſion en particulier : qu'il fût par exemple diſſipateur ou avare, ſuperſtitieux ou mécréant, fourbe ou brutal, libertin, joueur, orgueilleux, humoriſte, ou livré aux excès de la table & du vin ? En effet, il eſt tout cela à la fois, dès qu'il eſt tout cela tour à tour. Cléon n'a point de principes ni de bouſſole. Cléon franchirait d'un ſaut la diſtance qu'il y a de la chartreuſe au férail. Cléon avec Catilina eût bouleverſé l'état : Cléon avec Neron eût plaiſanté en voyant brûler Rome : Cléon avec Jean XII. (1°.) eût bû à la ſanté du diable : Cléon ſerait allé avec Vanini (2°.) au bout du monde prêcher l'athéiſme : Cléon eût voulu être de moitié avec les infâmes voleurs & bourreaux des Inkas & du Méxique (3°.) : Cléon eût été vice-protecteur & complice d'un régicide avec Cromwel...

Cléon, il eſt vrai, graces à un certain génie borné, n'eſt pas de la claſſe des premiers ſcélérats de l'univers : mais en cas de beſoin, il ſerait leur ſecond à tous.

(18.) » Jean XII. trop connu par ſes » abominations, fut tué dans le crime.

(2°.) » Vanini, aumônier du maréchal » de Baſſompiere, voulait ſe former douze » compagnons pour aller prêcher l'athéiſme » dans toutes les contrées de l'univers. Le » Parlement de Toulouſe ne lui en donna » pas le temps, & le condamna à être » brûlé comme athée, à l'âge de trente-» quatre ans.

(3°.) » Pizarre, Aldéréte, & Pédrarias, » fameux Eſpagnols. Voyez leurs horribles » forfaits dans l'hiſtoire des voyages, To-» me XXXIII. p. 100.

III.

ALCIME ne ſçait ce qu'il a : ni ſa femme non plus ; ni ſes enfans, ni ſes amis, ni ſes médecins : on voit ſeulement qu'il ne ſçaurait vivre ſans trois ou quatre maladies au moins. A force de ſe tâter le pouls, il a appris qu'il avait un foie, des poumons, un pancréas, un diaphragme, des viſcéres, & vraiſemblablement des obſtructions. Qui eſt-ce qui ſcait mieux que lui décompoſer les fumées de la digeſtion ? Perſonne au monde ne parle plus médecine que lui. Il a un in-folio ſur lequel ſont enregiſtrés de ſa main tous les grands ſpécifiques, toutes les cures & toutes les morts célebres. C'eſt pour lire des phénomenes botaniques qu'il fait emplette de tous les journaux. Si l'on dit à Alcime : mangez de cela, buvez de ceci : il

ne boira, ni ne mangera, à moins qu'on ne lui cite un apophtegme de l'école de Salerne, ou un aphorisme d'Hippocrate. Sur ces autorités il se rend, s'enhardit, & se trouve si bien qu'il en a une indigestion. Alcime fait venir à grands frais un Docteur qui ordonne des riens, des apozemes, des émulgens, des calmans, des rivieres de bouillons, la suppression de quelques onces de sang, sans compter la manne, la casse, le séné, &c. Au bout de deux mois du régime le plus minutieusement observé, la machine se détraque réellement : mais les ressorts sont si solides, qu'ils se restituent d'eux-mêmes, malgré la fiévre & sans attendre l'ordre de la faculté.... Déja las de se bien porter, Alcime supplie à genoux tous les dieux de la médecine de lui permettre les eaux minérales. Il faut bien céder à ses importunités : on les lui passe donc, & il a le bonheur de n'en pas mou-

rir tout-à-fait. Six ſemaines s'écoulent à peine, lorſque la fantaiſie des bains les lui rend tout-à-coup néceſſaires. Il a beau faire: encore une fois il ſe ſuffit à lui-même. Enfin, après dix voyages à Montpellier & autant à Paris, après vingt-cinq ans de remedes heureuſement inutiles, après dix mille écus de fondations à ſaint Coſme, il apprend qu'on doit être ſoi-même ſon médecin, & frappé du bon ſens de ce nouvel axiome, il s'étonne de n'avoir jamais ſongé à faire un cours, & à prendre des grades: il ne revient pas de la rareté des docteurs: il ne tarit point ſur le mérite de la chauſſe & du bonnet. Peu s'en faut même qu'il n'achete une bibliothéque de médecine, qu'il ne ſéme dans ſes champs toutes ſortes de ſimples, qu'il ne meuble ſes appartemens de fourneaux, de mortiers & d'alambics; qu'il ne ravage enfin par maint & maint coup d'eſſai tous les troupeaux

de ſon canton... Je ne ſuis ni Arabe, ni Juif, ni aſtrologue: mais je crois que pour guérir parfaitement, Alcime a beſoin d'occupation. Il a tous les ſymptômes d'un homme que l'oiſiveté tue.

IV.

CAPYS n'a pas le temps de boire & de manger, de faire digeſtion, de dormir, de ſe chauffer, de ſe promener, de jouer, de cauſer, de reſpirer. Sa montre retarde toujours de deux heures. A table il ne parait qu'au deſſert: il y arrive excédé, pâmé, encore tout chaud de délire, bouillonnant de fureur ou déja épuiſé d'ennui. La nuit il ſe leve à tâtons, pour écrire une penſée unique qu'il effacera à ſon réveil. Si l'on vient pour le voir, c'eſt toujours au moment qu'il eſt le plus preſſé. Cependant il

ſe dépêche, il arrive après une groſſe heure tout eſſoufflé & tout étonné de ne trouver perſonne. Capys eſt apparemment chargé d'un emploi immenſe & abîmé d'affaires? Point. C'eſt donc un miſanthrope, un ſauvage: non. A qui reſſemble-t-il enfin? A Diogene, à Héraclite? A perſonne. C'eſt préciſément un pareſſeux, qui depuis quinze ans travaille ſans relâche pour n'avoir plus rien à faire demain.

V.

PUISQU'AUJOURD'HUI vous allez dîner chez Protogene, je veux que vous m'ayez obligation de le connaître. Et d'abord ſon uſage eſt d'avoir au commencement du repas un peu d'humeur. Il faut le laiſſer gronder les entrées qu'il n'aime pas. Du reſte ſes valets, ſes enfans, ſa femme &

ſon chien y ſont faits. Le rôt venu, c'eſt le moment des effuſions de cœur. Ayez pour lors deux ou trois anecdotes, afin que le vin coule ſans qu'il s'en apperçoive. Les honneurs du triomphe chez lui, c'eſt le vin du cap. Si vous y parvenez, vous avez ſûrement des talens rares, & il ne tiendra qu'à vous de trouver votre hôte aimable & généreux juſqu'au caffé, juſqu'aux liqueurs. Il lui reſte encore aſſez de mérite pendant quelque temps: mais n'attendez pas qu'il acheve ſa digeſtion, ou vous aurez affaire à un homme chagrin, infirme, & exceſſivement économe. Protogene n'eſt pas vieux: mais il lui arrive quelquefois de vieillir de vingt ans en moins de trois heures.

VI.

NICANDRE veut, & puis ne veut plus. Quelquefois il ſe leve de bon matin, fait ſeller ſon cheval, s'imagine partir : on l'attend, & quand tout eſt prêt, il eſt décidé qu'il ne partira pas. Il lui eſt arrivé de faire la moitié du chemin, enſuite de tourner bride, & le voici déja revenu. A table il refuſe ordinairement ce qu'on lui propoſe : mais on n'a pas plutôt deſſervi, qu'il en demande. Il promet des choſes étonnantes. Tous ceux qui ne le connaiſſent pas, admirent ſon grand cœur. Eſt-il à même de tenir parole, il examine tant le pour, qu'il choiſit enfin le contre. Il y a dix ou douze ans qu'il a deſſein de prendre médecine. Sa bibliothéque eſt fort belle, & il lit : mais vingt volumes à la fois, cent dans une heure.

En toute ſa vie il n'en aura pas lû un ſeul tout entier. Il invite beaucoup de monde à venir ſouper demain chez lui. .. demain ? Il ſe rappelle qu'il s'eſt engagé ailleurs pour ce jour-là même ; & comme il eſt eſclave de ſa parole, il ne ſçaurait ſe diſpenſer de s'arranger tellement que perſonne ne vient chez lui & qu'il ne va chez perſonne. Malgré cela Nicandre eſt homme d'eſprit : il ſçait même écrire : & je lui connais dix ouvrages tous bien commencés. Actuellement il en a encore quatre nouveaux ſur le métier. S'il continue, & qu'il vive, il ſera auteur de deux cent préfaces au moins, car c'eſt le premier homme de l'univers pour finir dès le commencement. Le même goût fait qu'il n'a jamais pu ni entendre, ni raconter de ſuite une hiſtoire. Nicandre n'eſt point vif : Nicandre n'eſt pas lent non-plus : il n'eſt pas auſſi entre l'un & l'autre ; mais il eſt l'un &

l'autre je ne ſçais comment. Nous ſommes fort amis : ſouvent il me conſulte & m'avoue ingénuement ſes défauts : j'en conviens de même & le laiſſe dans le doute s'il ſe fâchera ou s'il ne ſe fâchera pas.

VII.

AVEZ-VOUS vu Alcinoüs? Il porte la réflexion empreinte ſur ſa phiſionomie. Il ne faut qu'un coup d'œil pour convenir que cet homme-là ne peut pas vivre ſans réflexion. Boire & manger, ſe promener, rire, ſe tenir debout ou aſſis, ſont des choſes indifférentes pour tout le monde : pour lui tout cela demande de la réflexion. Il y a un air de réflexion juſques dans le bon jour qu'il vous donne. Soit qu'il parle, ſoit qu'il ſe taiſe, il réfléchit également. Ce n'eſt point trop dire : les réflexions lui ſont auſſi na-

turelles que les diſtractions à un autre. Au jeu même ſes réflexions le ruinent. Tous les matins une réflexion vient l'éveiller. Le ſoir de même on voit très-bien qu'il s'endort dans ſes réflexions. A-t-on tort de conclure qu'il réfléchit la nuit comme le jour ? Enfin ſa réflexion prévient tout ſi à propos, qu'il eſt impoſſible que la mort même le ſurprenne. Mais, dira-t-on, puiſque c'eſt un homme à tant de réflexions, que n'écrit-il ? Une réflexion l'en empêche.

VIII.

MOROSE prétend que la ville eſt inſupportable. Selon lui les voiſins ſont des eſpions, les amis des paraſites, les parens de fades adulateurs ou des cenſeurs incommodes, les valets des fainéans à gages, les paſſans des curieux, tout le monde un tas

d'envieux, de fripons, ou de sots. En conséquence il essaye de la campagne, & déja le voilà relégué dans son noble hermitage, à cinq liéues des hommes. Au bout d'un mois, à force de raisonner seul dans son avenue; il s'apperçoit que les arbres ne disent mot, & il lui semble que tout l'univers est mort. Son imagination s'échauffe au point qu'il monte à cheval & court de châteaux en châteaux présenter des certificats de son existence à tous les campagnards titrés de son canton. Il cherche des hommes : en route il rencontre une femme rare qui veut bien partager son ennuyeuse fortune. A peine s'est-il vu quatre fois pere, qu'il s'en plaint amerement vingt fois par heure. Si son bonheur continue, sa famille va devenir si nombreuse, qu'elle le chassera de chez lui... Mais où ira-t-il pour être bien? Il faudrait à Morose d'autres hommes, de nouvelles terres & des cieux nou-

veaux. Moroſe voudrait des chaleurs en hiver & des fruits au printemps. Cependant Moroſe fait dans le monde un très-grand bien. Il apprend aux hommes combien la raiſon eſt néceſſaire, & l'humeur cruellement ridicule.

IX.

Doué d'un grand appétit en naiſſant, Cratogaſtre a tant bû, tant mangé, qu'il ne croit plus rien que ce qu'il goûte, & ne reconnait d'autre providence que ſes quarante mille écus. Il s'eſt fait un Dieu à ſa reſſemblance, qui ſe ſoucie des hommes comme il s'embaraſſe lui-même des gens qui le ſervent. Son vrai lot était l'art d'arranger les plats ſur la table & de placer autour les convives, chacun dans le rang de ſa fortune. Cependant il ſemble qu'il voudrait avoir

de l'eſprit. Au lieu d'écouter, il parle: & ſi on lui adreſſe la parole, il éclate de rire pour toute réponſe. Au fond les plus complaiſans voyent bien qu'il ne digere point les choſes raiſonnables : qu'un homme qui ne reſpire que l'odeur du rôt, ſe pique fort peu de ſentimens délicats : & qu'en fait de religion, il faudrait que la perſuaſion entrât dans ſon ame à peu-près comme le vin d'Eſpagne dans ſon eſtomac.

X.

MÉNALQUE commence ſa promenade auſſitôt qu'il a fait la digeſtion. Or elle eſt faite à quatre heures. Peu importe qu'au ſoleil il en ſoit cinq ou bien trois : c'eſt le ſoleil qui a tort. Sa pendule eſt plus ſûre que tous les aſtres du firmament. Depuis trente ans qu'elle le gouverne, on ne dîne,

ni ne ſoupe chez lui, qu'elle n'ait annoncé l'heure de la faim. En tout cas l'eſtomac eſt fait pour attendre... Peut-être croyez-vous Ménalque un perſonnage fantaſtique ? Hé bien ; ſçachez que tel eſt l'homme ſingulier qui ſe régle ſur des idées contraires aux principes reçus, en regardant ſa tête comme l'horloge du genre humain.

XI.

Si vous demandez à Pantérophraſte quelle heure il eſt, vous apprendrez que madame Gilette ſa mere avait reçu du mylord Clawer une montre Anglaiſe, qu'on n'eût pas eue pour quatre-vingt piſtoles à Paris... Qu'un jour ſa chaiſe ayant verſé dans la route d'Avignon, & ſa femme de chambre s'étant rompu les deux bras, la bonne dame, qui tremblait pour ſa montre, en fut quitte pour faire remettre à

Lyon un cryſtal à ce magnifique chef-d'œuvre d'horlogerie... Que cinq ou ſix ans avant cette petite aventure, elle avait eu l'eſprit de l'oublier ſur ſa table de toilette dans une auberge d'où elle partait de grand matin, enſorte qu'il fallut à un domeſtique nommé la Verdure courir ving-cinq lieues à franc étrier pour l'aller chercher: que, par le plus grand bonheur du monde, le ſénéchal du lieu, qu'il avait vu procureur-fiſcal du marquis de Banaros couſin de ſa maîtreſſe, étant honnête homme, fit des menaces ſi ſérieuſes qu'à la fin on trouva la célebre montre.... que madame Gilette ſe connaiſſait beaucoup en bijoux... Qu'elle avait, entr'autres bagatelles, une tabatiere d'émeraude d'un goût extrêmement recherché autrefois, & une boëte à mouches d'un mérite rare & ſingulier.... Qu'elle n'aurait pas donné ſa garniture de diamans pour tous ceux de l'empereur...

Qu'un ſeigneur de ſes parens, portant même nom & armes, était encore plus curieux que madame Gilette; puiſque pour paſſer ſa fantaiſie, il alla lui-même au royaume de Golconde & ſur la côte de Coromandel chercher des rubis & des perles tels qu'on n'en a jamais vu... Voilà comme d'hiſtoire en hiſtoire vous ſçaurez tout, excepté quelle heure il eſt. Lorſque vous ſerez forcé de vous arrêter avec Pantérophraſte, prenez pour régle de ne jamais l'interroger ſur le nom, l'état ou les qualités de perſonne : car, avant qu'il vous ait fait connaître le tronc, les branches & les greffes de divers arbres généalogiques tant anciens que nouveaux : avant que vous ayez enduré le burleſque récit des tutéles, des partages, des contrats de mariage, des procès, & que vingt morts qu'il reſſuſcitera ſoient rentrés ſous terre : avant qu'il vous ait promené dans tous les

châteaux de la famille, & que bien loin aux environs il ait mesuré les terres, estimé les hommes & les bêtes, vanté les droits seigneuriaux, éclairci les dates & les époques, multiplié les circonstances inutiles, & sçavamment observé tout, depuis la mode des points d'Espagne jusqu'aux longs souliers jaunes & pointus de sa quadrisayeule: avant qu'il ait enfin achevé son roman cousu d'aventures, tissu d'épisodes, coupé de transitions, chargé d'incidens, criblé d'anectotes, je vous défie vous & votre historien de n'avoir pas perdu de vue votre objet & tout oublié, hors l'épouvantable ennui dont il accable son monde. Faute d'auditeurs, Pantérophraste lit quelquefois, mais de vieilles parches gauloises à peine échapées aux vers, des mémoires du temps de Charlemagne, des in-folio de verbiage, des paquets de gazettes. Il n'a seulement pas entendu parler de la Rochefou-

caut, de Paſcal, de la Bruyere, de la Fontaine. Auſſi a-t-on très-bien défini cet homme-là le dictionnaire hiſtorique chronologique, généalogique, topographique de ſa province; contenant ſur chaque article des traités qui ne finiſſent point. Ces impitoyables narrés m'avaient donné tant d'humeur, que je marquais exactement ſur mes tablettes les mots qui pouvaient y donner occaſion, afin de ne les prononcer jamais en préſence de Pantérophraſte; mais ſon génie a tellement contracté l'habitude d'une fatiguante prolixité, qu'on ne ſçaurait nommer un chat ſans rèmuer quelque çaze de ſon magazin hiſtorique, d'où ſort à l'inſtant une relation curieuſe laquelle en amene une autre auſſi amuſante: ainſi du chat au rat, du rat au ſerin, du ſerin au perroquet, du perroquet au ſinge, du ſinge au chien, nous voilà à la chaſſe, qu'on ne peut quitter que pour la guerre où les exploits de

ſon illuſtre maiſon nous arrêteraient long-temps, ſi la jolie jument que feu ſon oncle avait priſe aux Eſpagnols, échappant en Italie à mille hazards, ne nous eût tiré d'un plus grand riſque encore, celui d'entendre juſqu'au bout un bavard inſupportable.

XII.

AUSSITÔT que Grinnius paraît, je vois tous ſes gens s'évader comme feraient des fraudeurs à la vue d'un commis : & dans ſa maiſon il n'y a qu'une vieille en état de lui tenir tête, parce qu'elle a l'avantage d'être ſourde. Grinnius eſt un homme qui, depuis quarante ans, n'a autre choſe à faire que le tour de ſa maiſon & de ſon jardin, d'où, après avoir grondé ſes ouvriers, menacé ſes domeſtiques, maudit ſes choux ou ſes oignons, & troublé le voiſinage par ſes

TAYLOR INST. - OXFORD

cris, il revient chez lui auſſi content qu'un officier public qui a fait peur à tout le quartier en condamnant les négligens à l'amende. Heureuſement Grinnius n'a point d'enfans : auſſi gronde-t-il tous les jours ſa femme. Perſonne au monde ne réuſſit mieux que lui à pacifier une querelle : il s'emporte tellement & contre celui qui a tort & contre celui qui a droit, qu'il les oblige à ſe réunir tous deux contre lui. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il ſe croit le premier homme de ſon ſiécle pour dire aux gens leur fait. Voulez-vous le flatter beaucoup ? Chargez-le de communiquer vos reproches à un tiers : confiez-lui tous vos reſſentimens, tous vos ſujets de plainte : & vous verrez par la maniere dont il s'acquittera de cette commiſſion, combien elle lui eſt agréable. Il eſt vrai qu'en vous rendant un pareil ſervice, il n'a point à craindre, comme les autres, de ſe faire de nou-

veaux ennemis, puiſqu'il a pour principe d'être brouillé avec tout le monde. De même il ne paraît jamais plus mécontent que quand tout va bien. Il faut qu'il peſte, il faut qu'il enrage. Gronder eſt pour lui un beſoin plus preſſant que la faim. On l'a ſurpris tout ſeul grondant fort ſérieuſement ſa chienne. Après tout c'eſt ſon caractere : il eſt né ainſi : & il ſe trouve ſi bien comme cela, qu'il ne changerait pas ſon humeur pour une autre. Au ſombre de ce tableau ajoutons, s'il ſe peut, un trait de lumiere. Dans le voiſinage de Grinnius, il n'eſt pas un malheureux qu'il ne gronde & n'aſſiſte. Il a même trouvé le moyen ſûr de ne point faire d'ingrats en faiſant beaucoup de bien. Le ton qui accompagne ſes procédés les plus généreux diſpenſe de la reconnaiſſance.

XIII.

PHILON n'eſt jamais oiſif. Il parle peu, ne va gueres dans le monde, n'y joue point, eſt vêtu très-ſimplement & logé à l'étroit. Cependant entrez chez lui, vous lui ferez plaiſir. Vous n'y verrez ni glaces, ni trumeaux, ni tapiſſeries des Gobelins, ni alcoves bien dorées, ni canapés pour la molleſſe, ni meubles de goût, de luxe ou de fantaiſie; mais vous y verrez de très-belles découpures de ſa façon, & ne ſerez point ſurpris du temps & de l'argent qu'elles lui coûtent. Après cela vous ne manquerez pas de payer le tribut d'éloges que mérite ſa rare & amuſante bibliothéque. Mille inſeize dans une niche élégamment ſculptée, fermée par un grillage d'argent & par des rideaux de taffetas bleu, ne ſont-ils pas un effet admira-

ble à la lorgnette ? N'épuiſez pas pourtant votre admiration tout d'un coup : réſervez-en pour le jardin la meilleure partie : & d'abord on ne demande point à Philon, comme aux fleuriſtes vulgaires, ce qu'il a ou ce qu'il n'a pas. Il a, dans un eſpace quarré de quinze toiſes, les quatre parties du monde en fleurs. D'autres ne ſçavent que diſtribuer par compartimens ici les tulipes, là les renoncules, ailleurs les œillets, les jacintes, les anémones, & encore faut-il attendre de la ſucceſſion des temps les différentes générations de Flore. Chez Philon, toutes les ſaiſons brillent à la fois. Mais ce qu'on ne ſe laſſe point d'élever au-deſſus de toute exprеſſion, ce ſont les miracles qu'il fait faire à la nature étonnée. Vous regardez ſes fleurs, & vous voyez des léopards, des dragons, des éléphans, des chauve-ſouris, des poiſſons enfin & des oiſeaux. En un mot, le ſable même de ſon

parterre eſt du clinquant. Dans un angle de cet incomparable jardin, on apperçoit une chapelle, & vis-à vis une voliere, deux bijoux également dignes de votre attention, & qu'il faut abſolument obſerver de près pour en avoir une juſte idée ; car qui pourrait décrire tout ce qu'il a pu faire ſeulement avec de la cire & du carton, avec des ciſeaux & un pinceau? Ses talens feraient preſque croire aux fées & aux eſprits aëriens dont il égale l'adreſſe. Il ſort à chaque moment une petite merveille de ſes doigts : tantôt c'eſt un optique, tantôt un feu d'artifice, tantôt un nouvel inſtrument de muſique. Il ne peut pas même une fois donner à ſouper, que ſon imagination n'en faſſe les frais. Excepté le pain & la viande, tout eſt de lui : tout, juſqu'aux aſſiettes, porte l'empreinte de ſon goût décidé pour la nigeoterie la plus ingénieuſe. Ses deſſerts ſont un choix de curioſités qu'on

dévore des yeux & dont on ne ſe raſſaſie point. Ses bougies enfin, ſes bougies n'éclairent point comme les autres. Il met de l'art même dans les invitations qu'il fait, & l'on a remarqué que les perſonnes qu'il aſſemble chez lui ſont aſſorties entr'elles à peu-près comme les plats ſur la table, comme les oiſeaux de ſa voliere, comme les fleurs de ſon parterre, ou les piéces d'un ouvrage de marqueterie... Avec tout ſon eſprit, Philon deviendra fou, s'il ne l'eſt déja, dit le public, qui ne lui permet pas de ſe ruiner le plus joliment du monde. Pour moi, qui ne ſuis jamais de l'avis du public, je trouve que ſon principal défaut eſt de n'avoir que mille écus. S'il en avait cent mille, on reſpecterait ſûrement comme un grand homme cet enfant qui n'a pas aujourd'hui de quoi s'amuſer.

XIV.

SANS doute il eſt des avares qui théſauriſent ſans ſçavoir pour qui, puiſqu'ils n'ont pas d'héritiers : & ſans ſçavoir pourquoi, puiſqu'ils ne croyent pas à la métempſycoſe. Mais il y en a auſſi qui amaſſent dans l'eſpérance de dépenſer un jour. L'honnête & l'heureuſe médiocrité n'eſt point de leur goût. Ils veulent briller à grands frais & ſans riſque, éblouir tout-à-coup & long-temps. C'eſt donc par ambition qu'ils deviennent avares. Ils le ſçavent ; mais ce qu'ils ne ſçavent pas, c'eſt qu'à meſure que les fonds groſſiſſent, le moment de les employer ſi magnifiquement s'éloigne : c'eſt qu'à force d'économiſer, ſupputer, peſer, ils contractent la baſſe habitude d'eſtimer l'argent. Pendant toute leur vie, ils ont eu peur de

dépenſer un écu : jamais ils ne pourront s'y faire. Cette maladie devient incurable au bout d'un certain temps. Un louis d'or ! Quel nom ! Quelle image ! J'ai preſque dit quel dieu ! Plutôt ſe déshonorer mille fois, plutôt mourir enfin que d'acheter à ce prix l'honneur ou même la vie !

XV.

HARPAGON prêt à paraître devant Dieu, s'agite au lit de la mort, entr'ouvre ſon rideau pour voir ce qui ſe paſſe. On dînait alors.... Hélas ! s'écrie l'avare au déſeſpoir, mourons, puiſqu'auſſi-bien ils ne me laiſſeront pas de quoi vivre. Ce fut là ſon avant-dernier ſoupir.

XVI.

En quoi consiste l'espece de bonheur que se promet l'avare, en s'abandonnant à une insatiable cupidité ? Eprouve-t-il quelque satisfaction secrete à la vue des choses utiles & agréables qu'il pourrait se procurer ? Mais avec cette jouissance purement imaginaire, il ne dispose de rien en effet. Il n'est donc pas plus sage que ce célebre visionnaire qui regardait comme son bien toutes les marchandises qu'on débarquait dans le port de Pirée. Son plaisir serait-il de posséder physiquement un grand trésor ? Mais le Roi de Phrygie qui changeait en or tout ce qu'il touchait, ne fut qu'un illustre malheureux : au milieu de ses immenses richesses, il manquait du nécessaire. Ainsi je ne vois rien qui puisse consoler l'avare de la vie

dure, triſte & mépriſable qu'il mene, à moins que l'idée de rendre ſes héritiers plus heureux que lui, ne le flatte extraordinairement.

XVII.

L'AVARE n'a pas un tréſor pour en faire uſage : pourquoi donc ? Pour le garder, pour le poſſéder, c'eſt-à-dire pour n'en rien faire. L'avare eſt tout à la fois un malheureux qui ne mérite pas qu'on le plaigne, un coupable qui ſe punit lui-même durement ſans ſe corriger, un inſenſé qui ne voit pas que ſon honneur ou ſa vie doivent lui être plus chers que tout l'or du monde, qui ne ſent pas que par ſa faute il perd ſon tréſor autant de fois qu'il en a beſoin, qui ne comprend pas qu'on eſt riche par le ſeul uſage des biens, & qu'on eſt pauvre avec des millions inutiles.

XVIII.

L'AVARE ET L'EMPLÂTRE.

FABLE.

En comptant ſes écus, un avare avait oublié parmi les avantages qu'ils pouvaient lui procurer, le plus grand de tous, ſçavoir la ſanté. Auſſi lui manqua-t-elle au moment qu'il s'y attendait le moins. Il ſe vit même réduit à une ſi cruelle extrémité, qu'il prit enfin le parti d'appeller les médecins. Comme on connaiſſait l'homme à qui l'on avait affaire, on n'épargna ni les ordonnances, ni les remedes; & les frais monterent à mille écus. On devine bien qu'il refuſa de payer. On lui fit un procès, il perdit : il en appella, perdit encore : pour le coup le coffre fort & rien devinrent preſque la même choſe. Ce qui étonne,

c'eſt qu'il ne ſe pendit pas. Cependant il lui reſtaît environ dix écus, & une plaie, fruit de ſa maladie, de ſes procès, & de ſes cuiſantes perpléxités; or, cette plaie empirait de jour en jour. Mais qu'y faire? Plutôt mourir ſans doute que de jamais traiter avec ces bourreaux de médecins. Par bonheur il apprit qu'un certain ſage avait de grands ſecrets, & il l'alla trouver. En effet, le philoſophe avait un onguent merveilleux pour les ulceres: mais il coûtait très-cher. Pour deux gros écus, à peine avait-on de quoi faire une petite emplâtre. L'avare eut beau répandre un ruiſſeau de larmes, en ſuppliant qu'on lui fît grace d'une ſomme auſſi exorbitante; on tint ferme. Ne ſçachant plus comment ſe retourner, il s'aviſa de montrer ſon horrible plaie. L'humanité aurait dû triompher dans le grand cœur d'un philoſophe: mais il y a bien de l'apparence que celui-ci était d'une ſecte ſtoïcienne. Peut-

être auſſi voulait-il faire une dure leçon à l'avare. Quoiqu'il en ſoit, il demeura inflexible, & il fallut au malade ſe réſoudre à mourir, ou bien en paſſer par ce qu'on voulait : ce qu'il fit à la fin, mais après des débats fort vifs & fort longs... Voilà donc l'emplâtre entre les mains de l'avare ! Le voilà en poſſeſſion d'un onguent précieux qu'il regarde comme une véritable panacée ! Il eſt maintenant le maître de ſe guérir : pour cela il n'a beſoin que de ſon emplâtre : la plaie n'attend plus qu'elle pour ſe fermer. Hâtez-vous donc, ô Chryſophilax, hâtez-vous de ſecourir un infortuné qui ſouffre ſans ceſſe, qui n'a de repos ni jour ni nuit : ayez enfin compaſſion de vous-même. Ne ſoyez pas cent fois pire que ce philoſophe farouche dont vous vous plaignez ſi amerement... Qui le croirait ! Vingt fois il approche l'emplâtre de ſa plaie : vingt fois il la retire. Ses regards ſemblent s'égarer

ſur l'une & ſur l'autre tour-à-tour. La douleur d'une part ſollicite & entraîne ſa main : de l'autre part une réflexion l'arrête... Il n'a qu'une ſeule emplâtre. Elle lui coûte ſi cher ! Le mal n'eſt pas encore extrême. Il pourrait obtenir d'ailleurs de petits ſecours qui réuſſiraient peut-être, qui du moins ne lui coûteraient rien. En un mot, il cherchera, il priera, il mandiera. S'il ne trouve pas ce qu'il eſpere, & que le péril augmente, il aura recours au grand remede : ſi on lui ſuggere quelque choſe de bon, il vendra ſon emplâtre... Il vendra ſon emplâtre ! Cette derniere penſée lui cauſe tant de joie, qu'il oublie tout ce qu'il ſent, court à ſa triſte caſſette, y enferme ſous clef le nouveau tréſor, y ſonge tout le jour, y rêve toute la nuit, s'en occupe comme du premier, juſqu'à ce que la gangrene s'étant miſe dans la plaie & ayant inſenſiblement gagné le cœur, il tombe & meurt dans le même inſ-

tant. On ne peut pas douter que ſa mort ne cauſât un vrai chagrin dans la famille, qui n'hérita que d'une emplâtre.

XIX.

L'ENNUYEUX n'eſt jamais un homme qui parle peu, qui a la complaiſance de vous entendre, l'honnêteté de vous répondre, la bonté de ſentir vos raiſons, la généroſité de convenir qu'il peut avoir tort. Si vous êtes fort curieux de ſçavoir à fond ce que c'eſt qu'un ennuyeux, converſez avec Amphiaraüs. Dans une demi-heure il vous mettra plus au fait là-deſſus que tous les livres de mœurs & de critique. C'eſt un harangueur qui d'abord vous glace par le ſeul ton avec lequel il ſupplie impérieuſement tout le monde de ſe taire; & il faut bien que vous l'écoutiez juſqu'au bout, ou qu'il vous

manque. Son encolure a tout le ſérieux d'un ancien magiſtrat ; ſes diſcours ont tout le néant de l'ignorance & de la fatuité. Le centiéme jour qu'il vous répete la même choſe, ſans y omettre le moindre ornement de ſa façon, & ſans y ajouter un grain de ſel, il doute encore que vous la ſçachiez. Vient-il d'entendre un diſcours bannal qu'il a trouvé merveilleux ? Il débute par faire de l'orateur un éloge inſultant pour l'humanité, en l'élevant au-deſſus des plus grands hommes, dont il n'a ſeulement pas une idée : puis tout-à-coup il détruit ſans s'en appercevoir ce faſtueux panégyrique, en récitant de ſuite des palabres entieres, parſemées de que, de car, & d'ainſi, qu'il met maladroitement dans la bouche de ſon plat héros. On dirait qu'il n'a voyagé que pour devenir inſupportable le reſte de ſes jours. La plûpart des châteaux qu'il a ſalués en paſſant ſont des Verſailles,

ſi même ils ne reſſemblent au palais d'Armide. Vous ſçaurez de lui en détail avec qui il s'eſt trouvé dans tous les coches, quelles ſont les bonnes & mauvaiſes auberges ſur toutes les routes, ce qu'il a bû, mangé, payé, & pourquoi il n'a pu dormir, & comment il a réſiſté à ſes fatigues; & ſes tragiques aventures vous prouveront au moins que Don Quichotte & Rolland ne ſont pas des originaux ſans copies. Si l'on rapporte un trait en ſa préſence, avant de l'avoir entendu, il en annonce un autre plus fort, plus étonnant, ou bien il manquera toujours au récit qu'on fait quelque circonſtance eſſentielle, ſur laquelle il inſiſte avec tant de grace & d'avantage, qu'il faut bien lui laiſſer le double plaiſir & de reprendre l'hiſtoire dès le commencement & de redire poſitivement la même choſe en mauvais termes. Qu'on ſoit aſſis, ou qu'on ſe promene, il a droit au centre, afin

que le cercle ne perde rien de ce qu'il dit. Cependant, ſi vous ſemblez vous entretenir volontiers avec un autre, vous le voyez auſſitôt quitter ſa place, ranger le monde, ſe mettre entre vous & celui que vous écoutez; là il vous aſſéne ſi directement ſes longues périodes, vous ſerre de ſi près, ouvre tellement la bouche, que votre nez court encore plus de riſques que vos oreilles, pour peu qu'il ſoit long. Quelquefois il eſt ſi content de parler tout ſeul, & ſi étonné des belles choſes qu'il croit dire, qu'on le voit rire, éclater, battre des mains à chaque propos, & ſouvent avertir par le bras ſes voiſins d'applaudir à l'uniſſon. Il a le corps peſant, le viſage ſombre, l'eſprit ſtérile: ſes manieres ſont autant de tics: l'indifférence paraît le fond de ſon caractere, & il fait profeſſion d'oiſiveté. Tour à tour la confiance le rend bavard, la vanité pé-

dant, la préſomption enthouſiaſte ridicule, l'orgueil impoli & ruſtique, l'ignorance ſimple & crédule, l'humeur ſec, dur, aigre, contrediſant, opiniâtre... J'acheverais, s'il n'y avait pas de danger que le ſeul portrait de l'ennuyeux ne fît l'effet de l'original. Une choſe bien ſinguliere! Cet homme-là, à qui le titre d'ennuyeux convient ſi parfaitement que tout le monde ſemble avoir oublié ſon nom, trouve lui-même des gens ennuyeux.

XX.

CLARICE eſt plus inſtruite que la Sorbonne, que les évêques, les papes, les conciles. Elle a tout vu, tout appris dans l'Encyclopédie, dans les Œuvres de Jean-Jacques, dans Bayle, dans Telliamed, dans le livre de l'Eſprit, dans Candide, l'Epitre à Uranie,

les Mœurs, l'Hiſtoire naturelle de l'Ame, les Penſées Philoſophiques; le Petit-Maître Philoſophe, &c. &c. En un mot Clarice eſt philoſophe, c'eſt tout dire : & ſa conduite le prouve autant que ſes diſcours. Engagée par ſa famille dans les liens du mariage, elle a bientôt trouvé le moyen de reprendre ſa liberté. A peine même le public ſoupçonne-t-il que ſon voiſin eſt ſon mari. En effet, jamais ils ne ſe rencontrent plus rarement que chez eux. Leurs amuſemens n'ont rien de commun; & la ſociété de l'un n'eſt pas ſeulement connue de l'autre. Auſſi les ſeuls enfans de Clarice ſont les jolies penſées, les ſaillies ingénieuſes dont elle accouche dans l'enthouſiaſme du plaiſir, au milieu des génies qui adorent les charmes de ſon bel-eſprit. Clarice n'eſt d'aucune académie, mais c'eſt elle qui inſpire les académiciens. Sa table eſt ſur-tout le

Lycée où brillent les docteurs du Pyrroniſme. Tout l'eſprit eſt là, & il ſerait inutile d'en chercher ailleurs. On ſent bien que le jeu n'intéreſſe gueres un génie comme le ſien : d'ailleurs, elle ne s'ennuye jamais, & la ſolitude ne l'effraye point. Souvent on la voit ſe promener ſeule d'un air philoſophiquement rêveur, & s'occuper agréablement de ſes ſpéculations ſublimes. Ainſi le ſage tâche de ſe ſuffire à lui-même. Il faut cependant convenir qu'on remarque dans Clarice des contradictions que les plus indulgens ont peine à lui paſſer. D'une part Clarice prétend ſe meſurer avec les plus grands hommes de notre ſiécle, pour l'étendue des lumieres & l'élevation des ſentimens ; & de l'autre les petiteſſes, les miſeres, les travers où on la voit donner la rabaiſſent juſqu'aux dernieres claſſes de ſon ſexe. On eſt étonné de trouver dans une femme qui ſe croit

ſupérieure à tous les préjugés, une délicateſſe puérile & ridicule ſur le rang & les préſéances. Clarice s'eſt montrée inſenſible à la mort de ſes proches : ſa fermeté philoſophique n'en a point été ébranlée : mais la perte d'un perroquet en a triomphé. Clarice du haut de ſa raiſon rejette avec dédain tout ce qu'elle ne comprend pas. Mais ſes médecins ont droit d'exiger d'elle une ſoumiſſion aveugle & ſans bornes. Incrédule ſur des objets importans pour ſon ame, elle n'en eſt pas moins ſuperſtitieuſe ſur l'article de la ſanté ; & cette force d'eſprit qui brave l'avenir & ſes terreurs, s'évanouit devant une araignée ou à la vue d'une ſouris. Clarice affiche beaucoup de mépris pour tout ce qui fait le mérite particulier de ſon ſexe : cependant on s'apperçoit de ſon antipathie pour toutes les femmes qui peuvent lui diſputer le prix de la beauté.

Combien d'autres ridicules percent à travers le manteau transparent de sa philosophie ! Faut-il que des personnages aussi vantés, ressemblent tant au simple peuple !

TAYLOR INST. - OXFORD

DE

DE LA RELIGION.

I.

FAITES taire les trompettes de la renommée, il n'y aura plus de héros : c'eſt le bruit qui les fait. Le lit domeſtique eſt le tombeau de leur gloire ; & les Céſars ont peur de la fiévre. Abattez le théatre & les décorations, congédiez le public ſpectateur, & le plus grand homme de l'univers va rentrer dans le néant. Il faut voir de près ce philoſophe fameux : auſſitôt qu'on oſe le contredire, il montre des griffes & des dents, & l'on eſt ſurpris de ne trouver qu'un ſinge ſous le man-

teau de la ſageſſe. La nature & la raiſon peuvent donc bien peu de choſe. Mais élevez vos regards & contemplez un chrétien : c'eſt-là que tout eſt ſublime.

Son cœur eſt ſi grand qu'il faut un Dieu pour le remplir. La ſeule éternité peut ſuffire à ſa penſée. Pour lui la mort eſt un triomphe : comment la craindrait-il ? Connaiſſez-le mieux : il a le courage de ne la pas deſirer, parce qu'il ne ſe laſſe point des combats de la vie. Il eſt le ſeul au monde qui n'ait pas un ennemi, puiſqu'il aime tous les hommes. Où eſt celui d'entr'eux, fût-ce ſon perſécuteur, pour la félicité duquel il ne ſoit prêt à verſer ſon ſang ? Que n'eſt-il donné à tous de découvrir le fond de ſa belle ame ! L'élévation de ſes ſentimens étonnerait les plus célebres mortels, & toucherait les plus féroces.

La douleur peut beaucoup ſur ſon corps & rien ſur ſon eſprit. Cette no-

ble portion de ſon être ne tient point à la terre ; elle eſt unie au Très-Haut, & les accidens des créatures ne ſçauraient l'atteindre. Il n'y a que lui qui brave impunément le plus redoutable fléau des ſociétés, ce ſupplice plus cuiſant que le feu, qui tourmente l'ame immédiatement & ſans relâche, le mépris & la dériſion. Quelle priſe aurait ſur lui la volupté ? Elle eſt faite pour les ſens, & le chrétien eſt tout ame. La gloire humaine eſt trop au-deſſous de ſes mérites & de ſon ambition.

Ce n'eſt point ici le héros d'un jour ou d'une époque : c'eſt le héros de tous les inſtans de la vie, le héros de tous les lieux : un héros en public & dans la ſolitude, un héros à la mort & dans la ſanté, un héros ſur le trône comme ſous le chaume, un héros d'habitude, qui s'humilie, ſouffre, & pardonne : un héros bienfaiſant, qui peut ſe paſſer de la recon-

naiſſance : un héros victorieux du plaiſir, de la gloire & de lui-même. Qu'on le faſſe monter aux premieres dignités d'un empire, il honorera toutes les places, il ſera au-deſſus de toutes les grandeurs. Qu'on le dépouille de ſes titres & de ſa puiſſance : il reſte tout entier, moins fameux peut-être, mais toujours grand, puiſqu'il eſt vertueux. Les orages de la fortune ont beau tonner ſur ſa tête, la paix regne dans ſon cœur.

Rien n'échappe au naufrage des temps, trophées, ſtatues, trônes, monumens du génie & de la valeur. Au milieu des débris du monde qui s'entaſſent à chaque inſtant, qu'a-t-il à regretter ou à craindre ? Tout eſt en lui-même. Certes, il n'y a qu'un Dieu capable de former un chrétien ! Hors ce prodige renouvellé ſans ceſſe & toujours trop rare, la terre n'offre rien de plus digne des regards d'un Dieu.

II.

NOUS ſommes toujours à une diſtance fort éloignée du préſent. Dès que notre raiſon commence à poindre, nous commençons preſque à dater de l'avenir. Il ſemble qu'elle nous éclaire ſeulement vers ce côté-là. On dirait même que nos prétentions ou uſurpations ſur l'avenir croiſſent en proportion avec nos lumieres. Le barbare & parmi nous l'enfance ſe propoſent un avenir plus court. Suivez l'homme à meſure qu'il avance. L'ambition d'atteindre l'âge viril dévore ſa jeuneſſe : ſes précautions pour les vieux jours lui font oublier l'âge viril : des préparatifs d'obſéques ſont le reſte de la vie. Eſpérer & craindre, ces ſeuls mots rempliſſent tout l'intervalle qu'il y a du berceau à la tombe. Les projets que nous formons ſucceſ-

ſivement ſont comme la chaîne des temps, dont le dernier anneau nous attache à l'éternité. Au lieu d'appuyer ſur les points qui marquent le préſent dans la carriere de nos années, nous ſautons d'avenir en avenir juſqu'à ce que nous arrivions à ce grand jour qui eſt le terme de nos travaux & de nos erreurs.

En vain la philoſophie guindée ſur ſes échaſſes prétend nous barrer le paſſage : en vain mille voix enſemble nous crient que nous nous fatiguons en pure perte, que nos deſſeins portent ſur un léger nuage, que nous laiſſons échaper de nos mains le ſolide bonheur pour courir après une chimere, que nous riſquons de tout perdre en échangeant le préſent pour l'avenir, &c. Ce langage depuis ſix mille ans n'a pu arrêter l'eſprit de l'homme. L'oiſeau n'a pas reçu des ailes pour reſter à terre. Il faut anéantir la flamme, ou bien elle s'élevera.

Ce penchant rapide & ſi doux, qui nous met ſans ceſſe en mouvement, eſt une preuve infaillible de nos hautes deſtinées. Une ſubſtance créée avec le ſentiment lumineux de ſon immortalité, peut-elle priſer un inſtant fugitif? Entaſſez les ſiécles : déja ſa penſée les a devancé tous. Il en eſt ainſi de l'eſpace : l'ame ne ſouffre aucune ſorte de limites. Le lieu qui l'environne, fût-il un lieu enchanté, ne la fixera pas plus que le préſent. Née libre, elle prend l'eſſor, parcourt l'univers, ſe joue parmi les aſtres, ſe forge des mondes, les multiplie à ſon gré; & plutôt que de ſe captiver dans es bornes mêmes du réel & du vrai phyſique, elle étendra, ſuivant ſes éternels caprices, la ſphere des illuſions, & appellera à ſon ſecours les poſſibles. Le préſent, quel qu'il ſoit, par rapport à l'eſpace, à la poſſeſſion des biens & au temps, ſera toujours inſuffiſant à l'égard d'un être illimité

dans ſes penſées, inſatiable dans ſes deſirs, immortel dans ſa durée.

De ſi grands beſoins ſont les titres de ſa grandeur. Voyez au contraire la brute : le préſent l'abſorbe ; & tout lieu lui devient indifférent, pourvû qu'elle broute. Vouloir réduire à cet état un être affamé de l'infini, c'eſt ſtupidité, délire ou fureur.

III.

PEUT-ON exiger des motifs de crédibilité plus touchans que les traces de la Divinité qu'on découvre dans toutes les parties du dogme & de la morale ? Si d'une part on me préſente des myſteres impénétrables à la raiſon, il me faut de l'autre part des motifs auſſi clairs que ces myſteres ſont obſcurs, pour forcer mon eſprit d'y adhérer. Or par-tout où je reconnais du divin, il me ſemble avoir

acquis un motif évident. Un ſeul rayon de la lumiere incréée, répandu ſur l'édifice de la religion, ſuffirait ſans doute pour le conſacrer entierement; de tous côtés la nôtre eſt empreinte du glorieux ſceau de la Divinité.

Il y a des bibliothéques d'érudition ſur les prophetes, ſur les miracles, & en particulier ſur celui de la réſurrection; ſur l'établiſſement de la foi par douze hommes ſimples; ſur la variété, le nombre & l'intrépidité des martyrs dont les cendres fécondes furent par-tout la ſemence des chrétiens, &c. Les hétérodoxes & les ſchiſmatiques ne ſçauraient faire tort à la croyance catholique, ſoit qu'ils en adoptent une partie, ſoit qu'ils en rejettent une autre. On connait aſſez le principe & l'époque de leur révolte. La plus ſainte hiérarchie peut couver encore de nouveaux monſtres, & l'évenement qui doit les faire éclore approche ſans qu'on le voye. A ceux-

ci il en ſuccédera d'autres, juſqu'au moment où l'eſprit de menſonge n'aura plus la funeſte liberté de ſe promener ſur la terre en ſoufflant parmi nous ſes ſubtiles fureurs.

Mais ſi l'on veut obſerver avec attention les ſyſtêmes de ces novateurs, il ſera aiſé de reconnaître que ce qu'ils abandonnent eſt purement divin. La confeſſion, par exemple, peut-elle paroître une invention humaine? Quelle ame familiariſée avec l'aimable vérité s'y méprendra? Trois caracteres y décelent abſolument le doigt du Seigneur ſuprême.

1°. La rigueur de ce précepte eſt telle dans l'étendue de ſes trois parties, mais ſur-tout par rapport à la néceſſité d'un repentir qui briſe les cœurs & ne ſouffre ni comparaiſon, ni bornes, que le monarque le plus chéri, ni le tyran le plus redouté, maîtres du plus vaſte empire de l'univers, & durant le plus long regne n'oſe-

raient prétendre l'impoſer même une fois au dernier de leurs ſujets, bien loin d'en faire une loi univerſelle ; s'ils avaient porté l'extravagance juſqu'à cet excès, quel ſerait leur but, & comment s'y prendraient-ils pour s'aſſurer de l'exécution ? Il n'appartient qu'au Scrutateur des ames de leur commander ainſi, parce qu'en même-temps il leur communique le pouvoir d'obéir, & qu'il a ſeul la puiſſance de les juger.

2°. Ce précepte ſi rigoureux par lui-même eſt pourtant ſi doux dans ſes effets, qu'il n'y a qu'un Dieu capable de pardonner à ce prix, qu'un Dieu tout à la fois auſſi bienfaiſant & auſſi juſte. Le trouble inſéparable du crime, & la paix du ſalut peuvent-ils avoir leur ſource dans la nature ou dans la politique, & entrer en parallele avec les ſentimens qu'on éprouve dans l'ordre des choſes humaines ?

3°. Ce ſecret toujours inviolable ;

& depuis la naiſſance de l'égliſe, & parmi tant de nations qu'elle gouverne, & malgré les tempêtes que ſuſcitent contre elle le libertinage & l'erreur, n'eſt-il pas incompréhenſible, ſi la ſageſſe ſouveraine n'a jamais établi une obligation pareille, ni préſidé à ſon obſervation ? Les ſecrets d'état n'ont qu'un moment d'exiſtence. C'eſt un dépôt qu'on confie à peine à un petit nombre d'hommes eſſentiels, avec les plus rigides précautions. Cependant, toutes les hiſtoires atteſtent ſur cela la foibleſſe des loix humaines & la fragilité des meilleures têtes. Que de trahiſons, de noirceurs, ou tout au moins d'indiſcrétions conſignées dans les faſtes du temps, doivent apprendre à l'homme qu'aucun de ſes établiſſemens n'a une baſe invariable !

Que penſer de l'inſtitution de l'Euchariſtie ? Aimer au-delà du trépas : aimer juſqu'à la conſommation des

temps : aimer universellement & également : aimer le seul vrai mérite de l'ame : aimer pour le seul bonheur de l'objet aimé : aimer malgré mille obstacles rebutans : aimer jusqu'à se livrer en forme de nourriture, ce qui est de toutes les unions qu'on connaît la plus intime, la plus forte ; & pour aimer ainsi, consentir à dépendre de sa créature, s'anéantir, se reproduire, se multiplier, prodiguer incessamment les plus grands miracles, & cela sans éclat, c'est-à-dire avec la tranquillité d'un Dieu : (je ne m'arrête point ici au fait qu'il appartient à l'église d'enseigner), mais je demande seulement si la magnifique idée de cet amour immense a pu se former dans le cerveau d'un foible mortel : s'il est naturel qu'on l'ait tout d'un coup adoptée d'une extrémité du monde à l'autre ; si elle ne suppose pas enfin une révélation divine.

Que penser de la sainteté & de l'in-

diſſolubilité du mariage, ignorée avant que le Verbe eût daigné en inſtruire la terre, & encore inconnue aujourd'hui dans toutes les contrées que ſes envoyés n'ont point ſuffiſamment parcourues ? Son intégrité, ou plutôt ſa conſécration, était ſans doute réſervée à un culte parfait qui attache à tout un ſens myſtérieux, & le revétit d'une forme ſublime.

Que penſer de l'autorité des écritures, en ne conſidérant ce qu'il y a de divin que dans la maniere dont elles ſont parvenues juſqu'à nous, & dont elles s'y conſervent ? De quel ordre en effet eſt la puiſſance capable d'employer les propres ennemis du Chriſt, les Juifs perfides, à publier ſon regne & ſa gloire par le moyen des prophéties & des figures qui l'annonçaient depuis la création du monde, & dans leſquelles on le reconnaît inconteſtablement ? Avait-on vu confier à des criminels l'arrêt

flétriſſant de leur proſcription ? Par quels reſſorts a-t-il été poſſible d'intéreſſer une nation libre & éclairée à la conſervation de ſon opprobre ? Où eſt l'exemple d'une poſtérité fourniſſant elle-même & répandant les témoignages célebres qui dépoſent contre ſes peres, & s'obſtinant ſeule à ne pas voir ſon châtiment dans ſon éternel exil. Un aveuglement auſſi énorme donne à connaître que c'eſt un Dieu qui ſe venge ; & ſi par la vengeance on juge du crime, celui des Juifs paraît unique dans ſon eſpece, & ne peut être qu'un déicide.

(1.) Que penſer, non pas des moyens extraordinaires par leſquels l'Egliſe s'eſt établie ſur toute la terre, mais de la maniere dont nous la voyons encore ſubſiſter ? Il ne ſerait pas étonnant qu'une puiſſance quelconque ſe ſoutint en pliant adroitement, en molliſſant à propos, en diſſimulant, en cédant avec prudence, en économiſant

ſes droits, en ménageant ſes rivaux, en compoſant avec tout le monde, & s'étayant de toutes parts. Telle eſt la ſcience des foibles; tel eſt l'art des gouvernemens périſſables. Ainſi peuvent durer pluſieurs ſiécles les empires de la terre. A force de conventions, de variations, de modifications, de traités de paix & d'alliance, à force d'entaſſer les liens, les chaînes & les appuis de toute eſpéce, on ſait qu'ils ne tombent pas encore: cependant ils s'affaiſſent, & bientôt ils ne ſeront que dans le ſouvenir des hommes.

Mais être toujours en guerre & toujours invincible, tenir également contre les piéges & contre la force ouverte, s'oppoſer à toutes les paſſions, contredire tous les préjugés, étendre ſon empire ſur les volontés & les penſées, & ne perdre aucun de ſes droits eſſentiels: être en butte à l'audace de mille ennemis, à des uſurpations continuelles, aux aſſauts de la

chair & du ſang, & triompher par la ſeule réſiſtance : poſer des loix que ni la faveur ni le courroux des Céſars n'ont pu altérer : jouir d'une autorité unique & incomparable, contre laquelle en vain la terre & l'enfer uniraient leurs efforts : de plus, s'élever ſur ſes propres ruines, ſurvivre à la rage des tyrans, régner juſques ſur les échaffauds & au milieu des bûchers : de plus, ſous un Alexandre VI, ſous un Benoît IX, ſous un Jean XII, ſous des chefs deſtructeurs, ſous des chefs corrupteurs, ſous des chefs uſurpateurs, ſe ſoutenir avec la même dignité : conduire en paix ſes enfans révoltés, & reſter ſans tache, malgré les ſouillures de ſes principaux membres : de plus, impoſer un joug égal à des multitudes de peuples qui différent les uns des autres par le caractere, par les mœurs, par leurs inſtitutions fondamentales, par des intérêts preſque toujours incompatibles, par les prin-

cipes mêmes de la ſociété générale ; par les climats enfin ; par la nature des lieux & des eſprits : réunir à un centre commun les extrémités de la terre, contenir dans ſon ſein l'univers, & après dix-huit ſiécles de combats & de conquêtes n'avoir pas une cicatrice, briller en tout temps comme une jeune épouſe, & ſe promettre encore une nouvelle gloire & de nouveaux trophées : ſi tout cela n'eſt pas divin, qu'on me diſe donc ce qui peut l'être ?

Que penſer enfin de cette morale toujours étonnante & nouvelle, qui n'a dû venir que du ciel, puiſque durant ſix mille ans le monde entier n'avait pû en concevoir l'inexprimable beauté. Certaines notions du juſte & de l'injuſte formaient dans l'antiquité les philoſophes : on paſſait pour ſages avec quelques axiomes ſur la modération & ſur la tempérance : encore la groſſiere vertu de ces anciens eſ-

frayait-elle la nature la plus délicate. Mais qui osa jamais avancer en public qu'il fallait détruire ses plus doux penchans, embrasser la croix, choisir l'humiliation, chérir la pauvreté, redouter & fuir le plaisir, faire à ses sens une guerre implacable, persécuter son propre corps, aimer ses ennemis, bénir ses bourreaux, se haïr soi-même, & sans cesse mourir à tout? Est-ce un mortel ou un Dieu qui a parlé? Mais ce n'est pas tout que de le dire; il est bien plus étrange de le persuader & d'acquérir des disciples en le disant tout uniment, sans la pompe de l'éloquence, sans le faste des talens, sans l'empire du génie. Ce n'est pas encore là tout. Il est infiniment plus singulier de le faire observer dans tous les âges & tous les endroits du monde, par les peuples, les sçavans, les rois, par de tendres enfans & par le sexe le plus timide. Mais voici une chose qui passe les imaginations. C'est qu'on a

vu obéir avec joie à ces auſteres préceptes, en ſavourer, pour ainſi dire, l'amertume, & trouver des délices dans la douloureuſe exécution de cette doctrine accablante... Hé quoi! Lorſque tout incline à une croyance auſſi autentique, comment y a-t-il tant d'ennemis de la lumiere? Reconnaiſſons encore ici l'oracle du ciel.

Ouvrons les livres divins: ces ſcandales y ſont prédits. Y aurait-il tant de mérite à croire, ſi l'on n'avait à ſe préſerver du fanatiſme de l'orgueil? La vérité peut-elle ſe montrer ſur la terre, ſans s'expoſer aux attaques de l'impoſture? L'antechriſt trouvera encore des dupes à la fin du monde. En vain l'aura-t-on prévu de ſi loin, & caractériſé ſi clairement: en vain deux immortels défenſeurs de la vraie foi (Elie & Enoc), s'élevant avec force contre l'ange de ténébres, déchireront le voile de ſes noirs preſtiges, l'antechriſt ſera cru.... L'ante-

christ viendrait actuellement parmi nous : l'on aurait beau crier & beau faire, il y serait reçu comme un Dieu.

---

(1) » Quoique tous les membres qui » constituent l'état ou la forme entiere de » notre religion, soient si sagement assor- » tis ensemble, qu'on ne puisse pas entre- » prendre d'y rien changer sans crime, » parce que l'architecte est Dieu, & que » le culte des chrétiens est son chef-d'œu- » vre : cependant cette chaîne mystérieuse » ou dépendance réciproque de toutes les » parties du dogme, n'est point un cercle » vicieux. Chacune se soutient par elle- » même. L'Ecriture, il est vrai, appuie l'E- » glise, & l'Eglise garantit l'Ecriture ; mais » avant que le nouveau Testament fût écrit, » l'Eglise subsistait. Il a toujours fallu un » tribunal universel & infaillible pour con- » fondre & atterrer l'orgueil, pere de six » à sept cent monstres qui s'entre-déchirent » depuis dix-huit siécles.

IV.

D'où vient qu'aujourd'hui mille ſermons ne gagnent peut-être pas une ame à Dieu, & que les plus timorés eux-mêmes ne ſentent plus une certaine faim ſans laquelle la manne du ſalut ne profite pas ? D'où vient que dans les premiers âges de l'Egliſe, les ſimples laïques (1.) étaient aſſez inſtruits pour démaſquer & confondre les héréſiarques, au lieu que les plus ſpirituels de nos jours ignorent la plûpart pourquoi ils ſont plutôt Chrétiens que Mahométans ?

D'où vient que les fidéles, qui étaient tous autrefois ſoldats, ſont devenus ſpectateurs oiſifs de la guerre impitoyable qui déchire le ſein de leur mere : & que la poſtérité des martyrs tolere le menſonge avec une indulgence, une indifférence, une molleſſe,

une lâcheté qu'on ne ſçaurait concilier avec les engagemens de la régénération, ni avec les loix teſtamentaires qui fondent ſes droits à l'héritage du ciel ?

D'où vient que des eſſains d'impies offuſquent de toutes part la lumiere de l'Evangile, convertiſſent en problêmes les premiers élémens de la religion, brillent par le blaſphême, n'ont qu'à oſer pour vaincre, & triomphent par leur ſeule impudence ?

D'où vient que le moindre paradoxe, avancé d'un certain ton, bat en ruine les légions d'Iſraël : que toute nouveauté ſubjugue ſi facilement une grande partie de la nation ſainte : que le plus petit ennemi paraît un géant formidable : que le premier ſouffle de la tempête diſperſe les pierres du temple, & en ébranle quelques-unes du ſanctuaire même : & qu'on ne voit partout que des fuyards, qui ne ſçachant

plus ſe rallier autour des chefs à qui Dieu a confié le ſceau de l'infaillibilité & de la victoire, errent ça & là, ſans honneur, ſans eſpoir & ſans ordre, juſqu'à ce qu'ils périſſent déſerteurs ou révoltés ?

A la place de ces diſcours, pompeuſement inutiles, qu'on appelle de beaux ſermons, ne ſerait-il point néceſſaire aujourd'hui de faire des catéchiſmes proportionnés aux enfans de quarante & de cinquante ans (2.) ? Avant de ſonger à élever l'édifice des vertus, ne doit-on pas jetter bien avant dans les eſprits le fondement de la foi ? Nous avons au milieu de nous des écoles de philoſophes auſſi aveugles & auſſi fiers que les anciens aréopagiſtes : c'eſt encore à un Dieu inconnu qu'ils érigent des autels dans leur cœur : ils ont donc beſoin des premieres notions : il s'agit donc bien plus de les inſtruire à fond, que de

charmer

charmer leurs oreilles : or, pour cela c'eſt encore un Paul & non des beaux eſprits qu'il leur faut.

(1.) » L'an 429, Euſebe, avocat de » Conſtantinople & alors ſimple laïc, ne » s'éleva-t-il pas le premier contre Neſto- » rius, Patriarche de C. P. & l'ennemi dé- » claré de la mere de Dieu, lorſque celui- » ci oſa faire prêcher par un de ſes prêtres » nommé Anaſtaſe, & ſoutenir lui-même » publiquement ſa déteſtable erreur ? Eu- » ſebe ſur le champ dreſſa une proteſtation » au nom de tous les catholiques.

(2.) » A propos de catéchiſmes, on fe- » rait peut-être bien d'étendre davantage ce » premier rudiment de la foi, d'y intro- » duire avec diſcrétion la lumiere du rai- » ſonnement, de n'en avoir qu'un pour tous » ceux qui parlent la même langue, de » l'écrire ſimplement, mais correctement, » clairement & noblement. Puiſqu'on tire » ſi bien parti de la mémoire des enfans » pour les arts & pour les ſciences profa- » nes, il ſerait facile de la meubler un peu

» plus des connaiſſances eſſentielles à leur
» état éternel. Quant à ce qui concerne les
» perſonnes plus avancées en âge & en rai-
» ſon, des conférences ou diſſertations dans
» leſquelles on expoſerait ſolidement les
» grands principes de la morale & du dogme
» catholique, & qu'on terminerait éloquem-
» ment par des exhortations pathétiques au
» bonheur & à la vertu, faites en forme
» de péroraiſons, pourraient parer à l'in-
» convénient affreux d'une ignorance pu-
» blique & groſſiere ſur les motifs de ſa
» croyance, & ſur le fond de ſes devoirs :
» & l'on courrait en foule à ces inſtruc-
» tions fructueuſes dont on ſent par-tout
» le beſoin. Combien de gens mariés ne
» ſoupçonnent pas même les conditions,
» les droits, la fin, la nature & l'eſprit du
» mariage ? Que d'états roulent à l'aven-
» ture ſur les contrats ! Je ne ſçais quelle
» routine brouille & comble à la longue
» les impreſſions profondes qui d'abord alar-
» maient la conſcience ; enfin elle s'enhar-
» dit, & l'uſage, c'eſt-à-dire la pratique
» commune, devient la ſeule régle de droit
» qu'on connaiſſe. Le théologien n'apprend-
» il toute ſa vie de ſi longs & de ſi ſçavans
» traités, que pour en inſinuer une petite

» partie dans le ſecret & à l'oreille des
» particuliers ? La vraie religion doit ga-
» gner à être connue. Ceux qui la ſçavent
» mieux, péchent moins. Ceux qui blaſ-
» phement peuvent être inſtruits ſur autre
» choſe : mais on ne voit que trop com-
» bien ils ſont ignorans en fait de religion.

V.

EST-IL poſſible que les enfans d'une mere auſſi tendre qu'elle eſt ſage, ne voyent jamais qu'avec une ſombre envie ſes biens les plus légitimes ? Tous les jours ils oſent condamner, ſans connaiſſance de cauſe, les diſtributions qu'elle en fait avec une généreuſe économie & dans un modeſte ſilence. Ils ne ſçauraient ſouffrir l'éclat, les égards & les titres qui appuyent & décorent ſa haute dignité : ils n'ont des yeux que pour ſurprendre certaines fragilités dont ſa gloire ſemble ternie ; & c'eſt pour eux un plaiſir

qu'ils ſavourent long-temps que d'en révéler les circonſtances dans un public odieux, & d'en tranſmettre le ſouvenir à des générations trop crédules. Une joie indécente brille ſur leur front, quand elle a à déplorer l'aviliſſement ou la perte d'un de ſes principaux membres. Avec quelle cruauté ils fouillent dans de ſecrétes archives pour lui diſputer ſes anciennes poſſeſſions, ou pour trouver une tache capable d'obſcurcir ſon origine ? S'il circule un mauvais bruit, ils le recueillent avec paſſion. Si la jalouſie ou la haine dépoſent contre ſa probité, ils adoptent étourdiment leurs menſonges, & favoriſent ſous main leur noire cabale.

Quelquefois les traîtres, au moment qu'on s'y attend le moins, fondent ſur ſes propres ſatellites, rompent autour d'elle cent lances dont les éclats l'atteignent, & croyent l'épargner en ne la jugeant digne que de la riſée des

lâches, & en ne livrant pas ſon corps même à des révoltés. On dirait que volontiers ils lui arracheraient le ſacré diadême qu'elle reçut du ciel ; (quoique ce ſoit prévenir ſes équitables penchans, que de ne pas ſurcharger ſa tête de couronnes étrangeres ſur leſquelles elle ne pourrait ſans doute s'arroger qu'un droit imaginaire.)

Cependant, cette mere bienfaiſante & magnifique ne s'occupe que du bonheur de ſes fils ingrats. C'eſt à elle qu'ils doivent la naiſſance ſans contredit la plus illuſtre : c'eſt elle qui leur tient toujours prêt un aliment délicieux : c'eſt elle qui ſans ceſſe conjure les orages dont ils ſont menacés de toutes parts : c'eſt elle qui combat ſans relâche leurs fougueux ennemis, & bande leurs plaies profondes : c'eſt elle qui chante & inſpire leurs belles actions, ou verſe ſur leurs défaites des larmes de ſang : c'eſt elle qui leur ouvre encore ſon ſein, après qu'ils

ont voulu le déchirer : qui ne ſe laſſe point de pardonner lorſqu'ils ſont enfin las de leurs outrages, & oublie un million d'attentats, auſſitôt qu'ils la reconnaiſſent : c'eſt elle qui forme en leur faveur les établiſſemens eſſentiels, leur fournit de prompts ſecours, & ſur-tout les conſole à la mort, ranime leur eſpoir en leur rendant la vie, ou en leur aſſurant l'immortalité : c'eſt elle dont l'amour dure au-delà du trépas... Si la nature offrait des exemples de pareils enfans, les voudrait-on pour amis ?

VI.

D'UNE part les revenus immenſes, les bâtimens magnifiques, les ameublemens ſuperbes, la chere excellente de certains ſolitaires : d'une autre part la demeure triſte, étroite & ſombre, l'habit groſſiérement vil, la miſere &

le beſoin des religieux mendians : tels ſont les deux excès qu'on reproche ſi durement à notre ſainte mere. Pour agiter, comme on fait, cette matiere, il ne faut ni profondeur, ni bel-eſprit.

Quant à moi, qui penſe qu'on exagere prodigieuſement ce prétendu luxe ou ſuperflu monaſtique, que ces gros biens ſont ſouvent le fruit de pluſieurs ſiécles d'un travail & d'une ſageſſe qui aſſurent à leurs poſſeſſeurs un droit abſolument inconteſtable : que ces richeſſes, loin d'être auſſi odieuſes qu'elles le paraiſſent à des yeux jaloux, ſont des preuves autentiques d'une vie conſtamment frugale, & d'une économie commandée par la régle, malgré l'eſprit diſſipateur trop naturel à tous les hommes : que l'on n'entend jamais retentir autour de ces monaſteres opulens les murmures du malheureux ou du créancier fruſtré de ſes eſpérances : que la réſidence

immuable des cénobites, & leur distribution en divers lieux, ménage aux Provinces un fond & des ressources puissantes : que ces familles, logées au large & jouissant d'un vaste terrein, se voyent dans l'heureuse nécessité de n'employer qu'utilement & en faveur d'une portion importante au genre humain, ces fameuses rentes qu'ailleurs le changement & l'absence des maîtres ou la passion du frivole altere & réduit à rien : que la plûpart de leurs solitudes paraissent plus grandes, parce qu'elles sont presque désertes, & qu'elles sont désertes, parce que l'étourderie, écho & singe de la malignité, les empêche par ses propos d'acquérir des sujets : moi donc qui pense ainsi, peut-être oserais-je hasarder une simple idée, & sans ruiner, ni calomnier qui que ce soit au monde, sans aliéner ou déplacer des immeubles d'une nature particuliere, proposer au public discoureur le ta-

bleau d'une compenſation ſatisfaiſante, en réſervant aux riches tribus eccléſiaſtiques l'honneur de faciliter & de garantir la ſubſiſtance des enfans de ſaint François & autres patriarches également célébres par leur auſtere modeſtie : & comme l'attachement de ceux-ci à un inſtitut fondé ſur une confiance exemplaire en la providence, exige qu'ils aient recours à la ſouveraine dépoſitaire des miracles, la charité, dont le tréſor enrichit plus ceux qui donnent que ceux qui reçoivent, ils adreſſeraient à leurs freres, religieux comme eux, des vœux plus promptement & plus décemment exaucés. Ainſi l'humilité de ces vénérables pauvres ne ſemblerait pas moins héroïque ; & la ſeule religion ſerait en même-temps leur mere & leur reſſource....

Mais de quel droit, après tout, formerions-nous le chimérique projet d'une réforme auſſi délicate ? Quel

eſprit de vertige s'eſt donc répandu parmi nous ſous l'air ridiculement ſérieux d'une ennuyeuſe politique ? Nos cercles peuvent-ils reſſembler à des tribunaux, & nos inſipides déclamateurs à des Catons ? Cités à tous propos dans d'inſolens écrits & dans nos vagues entretiens, les moines & le clergé ont-ils mérité de perdre la qualité de citoyens, puiſqu'on ne parle que de les dépouiller, & de leur forger de nouvelles chaînes ? L'égliſe ſerait-elle tout-à-coup devenue un corps d'ennemis dans l'état ?

Quoi ! l'on oſe cenſurer de pieux perſonnages qui au moins prient pour nous, au moins dans l'azile honorable de la vertu épargnent à autant de familles qu'ils ſont de ſujets, les inquiétudes & les frais de leur ſubſiſtance & d'un établiſſement civil, tandis qu'en général on n'a rien à dire d'une foule innombrable de libertins, qui ne veulent laiſſer à l'état d'autre

poſtérité que leur opprobre & leurs crimes ; & au-delà de l'âge mûr ſe ruinent encore en bijoux pour leurs Aſpaſies (1.) ; & parce qu'ils chantent ou danſent bien, on a la ſtupidité de les trouver aimables.

(1.) » Aſpaſie de Milet, célebre à Athe-
» nes par ſon eſprit, par ſes agrémens,
» par ſes intrigues. Périclès quitta ſa femme
» pour l'épouſer. Elle finit par entretenir
» chez elle des courtiſannes.

VII.

Les arts ont pour but la vie animale ou naturelle : ils l'adouciſſent en la perfectionnant. L'homme, vécut-il ſeul, ou bien imaginerait de lui-même les moyens de ſatisfaire abondamment à ſes beſoins, ou bien l'induſtrieuſe économie des animaux lui ſuggérerait les notions élémentaires des arts. Il aurait appris des oiſeaux de proie & des eſpeces voraces, terreſtres & marines, à ſe nourrir de la chair des animaux. Ses regards, tombant ſur les moindres inſectes, ſe ſeraient arrêtés ſur mille objets dignes de ſa curioſité Les magazins de la fourmi prévoyante lui auraient ſûrement fait connaître & eſtimer le bled: & le bec du moineau aurait averti de le moudre. De-là même l'agriculture & la boulangerie pouvaient tirer leur

origine. Un coup d'œil ſur le tiſſu des chenilles, des araignées, des vers à ſoie, donnait l'idée des manufactures. Il ne fallait qu'une ruche, un nid, & beaucoup moins que les bâtimens du caſtor, pour faire éclore l'architecture. Ainſi les eſſais de la raiſon auraient bientôt ſurpaſſé les chefs-d'œuvres de l'inſtinct.

Les ſciences ſe rapportent directement à la vie civile. On voit que les principales, ſçavoir, la juriſprudence, la médecine & l'aſtronomie, ſuppoſent les hommes rapprochés & réunis. Alors les poſſeſſions qui étaient le fruit des arts, le commerce établi enſuite pour augmenter & embellir les poſſeſſions, enfin les maladies qui réſultent des commodités, ont dû donner naiſſance aux tribunaux, aux anciennes académies & aux univerſités. N'était-il pas juſte que le néceſſaire produiſît l'utile, & celui-ci l'agréable ? Mais de l'agréable eſt ſorti un

eſſain de maux. Depuis ce temps-là le génie obſervateur balance les inconvéniens de l'union des hommes entr'eux avec les reſſources fécondes qu'elle fournit, & juſqu'au dernier jour qui éclairera le monde, il travaillera encore à remédier aux uns & à étendre les autres.

La vie raiſonnable paraît l'objet & la fin de la morale. En vain les différens arts ſatisfont à nos beſoins : En vain la médecine tâche de nous délivrer des infirmités ordinaires qui affligent la nature caduque : en vain l'aſtronomie, en dirigeant nos courſes d'un pôle à l'autre, porte ailleurs notre ſuperflu, & nous procure les avantages des climats éloignés : en vain la juriſprudence, mere des loix, aſſure & garantit les acquiſitions de toute eſpece, l'homme trouve encore du vuide dans ſon cœur, & dès-lors ſon eſprit ſe trouble : ſes rapports mêmes avec la ſociété ne ſont que multi-

plier les desirs, les inquiétudes, puis les erreurs.

C'est alors que par la réflexion, s'élevant au-dessus des flots tumultueux de la vie frivole, il doit passer sur le rivage solitaire de la sagesse, d'où il découvre les abymes auxquels il vient d'échapper. Revenu aussitôt de l'estime extravagante qu'il faisait des pompeuses miseres d'une scene toujours agitée, il cherche en lui-même quelque chose de solide. Ici donc commence l'étude de l'ame.

S'il vient à bout d'arracher de son cœur le germe honteux des guerres intestines, la cupidité, il aura sans doute fait des progrès dans la connaissance de soi-même; mais que d'ennemis lui restent à vaincre dans le seul orgueil de l'esprit! Après des combats qui dureront plusieurs années, il peut enfin devenir juste & modeste: c'est être déja exempt de grands vices, & supérieur à la plu-

part des philoſophes : cependant qu'il eſt encore loin de la cime eſcarpée ſur laquelle toutes les vertus ont fixé leur empire ! La morale ne ſçaurait y atteindre ſans un ſecours extraordinaire, qu'on obtient en ſacrifiant ſur l'autel de l'éternelle vérité, & par la profeſſion du culte révélé aux mortels.

Une vie toute ſpirituelle & divine doit être le terme ou l'ouvrage de la religion. A moins que cette fille du ciel ne nous prête ſes ailes pour nous aider à ſortir de la ſphere des temps & des objets ſenſibles, nous ſoupirons après des ombres : notre lumiere n'eſt qu'une lueur trompeuſe, notre paix un calme perfide, nos peines un tourment inutile, notre honneur un menſonge, nos plaiſirs un poiſon, notre avenir un cahos. Ainſi donc les arts n'élévent l'homme qu'au-deſſus des animaux : la ſcience diſtingue les hommes entr'eux : la morale donne l'avantage ſur les ſçavans : mais la reli-

gion éclipſe tous les ſages ; elle ſeule rend ſemblable à Dieu.

VIII.

PARMI les chefs de ſectes, je vois que les uns éblouiſſaient l'imagination par des éclairs, c'eſt-à-dire, qu'ils triomphaient par la hardieſſe même avec laquelle ils annonçaient leurs paradoxes. Semblables à des volcans, les autres éclairaient, aveuglaient en même-temps les eſprits une fois engagés dans les tourbillons d'une métaphyſique mêlée de feux & de fumée.

Ceux-ci propoſaient aux ſens la riante perſpective des plaiſirs, &, par la magie toute naturelle d'un ſyſtême agréable & commode, ſéduiſaient facilement les cœurs. Ceux-là, précédés de la terreur, conquéraient des eſclaves éperdus à la vue du fer étincelant & au bruit de leur tonnerre.

Quelques uns réuniſſaient pluſieurs de ces avantages : mais tous ſans exception, & en particulier Manès, Arius, Neſtorius, Céleſtius & Pélage, Photius, Macédonius, Mahomet, Hus, Zuingle, Luther, Calvin, Socin, Georges Fox, dont la race ſubſiſte encore, doivent leurs ſuccès à de pareilles armes, & en cela il n'y a rien que d'humain.

Ce que je deſirais voir, c'était un réformateur qui ne s'adreſſât directement ni aux gens d'imagination, dont il eſt aiſé de faire des fanatiques; ni aux gens d'eſprit, que la vanité mene rapidement au ſchiſme & à l'erreur; ni aux voluptueux, trop portés à croire ceux qui ménagent leur goût & leurs penchans; ni aux ſimples ou à ces ames groſſieres qu'on rend dupes des moindres preſtiges, & qui adorent tout ce qu'ils craignent; en un mot, je voulais un docteur qui entreprît de perſuader indifféremment tout le mon-

de en ne flattant perſonne. Si celui-là forme en tous lieux des diſciples, je ne ſçaurais le croire un pur homme. Il faut être plus fort que tout l'univers enſemble pour dompter ainſi tous les préjugés de la terre & toutes les répugnances de la nature. J. C. qui l'a fait eſt donc Dieu.

IX.

QUELLE différence il y a entre la penſée de la mort capable d'étouffer le braſier de la concupiſcence, & de faire revenir de la folie de ce monde, & la ſtérile frayeur de la mort qui n'opére aucune bonne réſolution, parce qu'elle procéde de la puſillanimité, & d'un attachement exceſſif au menſonge de la vie !

La premiere convient autant au philoſophe qu'au ſaint le plus ſéraphique. Elle ranime le vrai courage ;

conſolide la raiſon, éleve l'homme au-deſſus de lui-même. La ſeconde n'a gueres que du phyſique. C'eſt une émotion preſque fiévreuſe qu'on remarque principalement dans les perſonnes dont les fibres ſont plus foibles ou plus délicates, dans les vieillards, les enfans, & dans les femmes. La penſée de la mort a peuplé le ciel : tous les jours la crainte ou plutôt la terreur de la mort comble l'enfer.

Si cette propoſition étonne, on a ſûrement tort ; car on eſt à même de voir que la frayeur dont il s'agit fait ſur les eſprits une ſi cruelle impreſſion, qu'on déguiſe aux malades le danger extrême, pour n'en pas hâter les ſuites ; de-là arrivent tant de ſurpriſes tragiques ; ou bien a-t-on la fermeté d'annoncer au moribond l'arrêt fatal ? Auſſitôt l'agitation devient violente : les lumieres ſemblent s'éclipſer : à l'offre des ſecours ſpirituels, l'accès redouble : la dure néceſſité arrache

des larmes ſerviles : on fait un ſacrifice dont on eſt inconſolable : & l'on finit en ne regrettant que la vie.

X.

Ce ne ſont pas les impies & les libertins de profeſſion, ou ces ames malheureuſement livrées à l'impoſture & à la noirceur, qui portent au Chriſtianiſme immédiatement les coups dangereux : ce ſont les hommes indécis dans leur conduite & dans leurs penſées.

L'égliſe eſt un grand corps d'armée toujours en marche & en ordre de bataille. Les transfuges qui paſſent chez les ennemis, ou les déſerteurs qui ſe retirent mécontens, ne l'affoibliſſent gueres. Elle ſouffre infiniment plus de ces lâches ſoldats, qui conſervant l'uniforme de braves gens plient au moindre choc, & par leur mouvement

entraînent la déroute de la plupart des troupes, avec cette différence néanmoins, que l'égliſe eſt invincible, & ſi ſupérieure à ſes pertes, que pour être forcée de céder un champ de bataille, elle ne céde pas la victoire. Une poignée de héros lui ſuffit pour ſoutenir des ſiécles de guerre, & pour repouſſer les nations aſſemblées contr'elle. Si d'une part un royaume en eſt venu juſqu'à ſecouer le joug de ſes loix ; de l'autre, elle fera la conquête d'un monde. Elle eſt ſi ſûre de triompher, qu'elle ne craint point de publier ſa gloire d'avance.

XI.

LA divine vérité a deux puiſſans ennemis : l'un eſt le fanatiſme, que l'enfer a vomi ſur la terre pour le tourment des mortels. L'orgueilleux menſonge & l'implacable vengeance

lui donnerent l'être : le ſacrilége, l'hypocriſie & le déſeſpoir le reçurent de lui. L'odeur des holocauſtes humains, le bruit des chaînes, la vue du carnage, ſont ſes délices : ſes temples ſont les noirs cachots : ſes autels les échaffauds & les bûchers : ſon ſacrificateur un bourreau.

L'autre eſt la tolérance philoſophique. Celle-ci, ſous un air moins effrayant, n'eſt pas moins pernicieuſe. Elle ſçait communiquer le ton de la ſageſſe à ſes impoſtures, & une apparence d'humanité à ſes tranquilles fureurs. Avec quelle adreſſe la perfide entretient d'agréables rêves le ſommeil de la raiſon ! Elle ne prend de l'humeur que contre les obſervateurs d'une loi trop rigide pour lui plaire. Il eſt vrai qu'à cet égard ſes plaintes fades, ſes reproches affectés déparent beaucoup ſes livres : mais en favoriſant les paſſions, en protégeant l'erreur, elle s'aſſure toujours le grand nombre

des ſuffrages. C'eſt dommage que la douce ſécurité qu'elle perſuade comme elle veut, ait une fin déplorable. Je trouve même barbare le ſang-froid avec lequel elle expoſe ſes partiſans au riſque affreux de l'avenir. Inſenſible à tout ce qui menace les ames, elle ſe borne à flatter les ſens, à rendre gracieux le moment de la vie, & à joncher ſa voie de roſes, juſqu'aux bords du redoutable abyme de l'éternité.

Tandis que la tolérance philoſophique traite de fanatiſme le zèle qu'inſpire la vérité, le fanatiſme à ſon tour taxe d'une lâche tolérance la prudence commandée par la religion. Ils ne ſont donc ennemis qu'en apparence : en effet ils s'accordent pour combattre le même culte, & pour perſécuter ſes miniſtres avec un égal acharnement.

XII.

XII.

IL ſemble qu'il eſt moins aiſé d'aimer ſes ennemis que de ſe haïr ſoi-même. Quelquefois en s'examinant bien, on ſe trouve ſi rempli de vices & d'erreurs, qu'on n'a point de peine à ſe mépriſer d'abord : encore une étourderie à la ſuite de cet examen ſérieux, & l'on peut paſſer du mépris à la haine.

Mais pardonner à un ennemi coupable, c'eſt vouloir oublier qu'on a raiſon, & ſoumettre à l'ordre divin ſon entendement & ſa paſſion : c'eſt renoncer en même-temps à ſes lumieres & à ſon droit, en étouffant dans ſon cœur un juſte amour de ſoi-même. Se haïr, eſt ſouvent l'effet d'une ſeule réflexion. Au contraire, plus on penſe à l'injure qu'on a reçue, moins on ſe ſent diſpoſé à pardonner. La

philoſophie ne ſuffit pas pour s'élever juſques-là. Si quelquefois elle a eu l'air de pardonner, c'eſt lorſqu'elle borna ſa vengeance à un faſtueux dédain.

XIII.

Ce précepte qui a effrayé tout l'univers, la haine de ſoi-même, eſt auſſi bien triſte pour le libertin, puiſqu'en conſéquence il eſt obligé de ſe haïr tout entier, ſon imagination, ſon cœur, ſa mémoire, ſes penſées, paroles, affections, actions, ſon corps, ſes amis, ſes biens, ſes plaiſirs, ſes honneurs; en effet, tout en lui eſt corruption. Mais pour le juſte, la haine de ſoi-même n'eſt que la haine de ce qu'il craint & mépriſe déja.

XIV.

Les grandes vertus étonnent avec raiſon, lorſqu'elles ſe rencontrent avec l'erreur, mais elles ne doivent pas faire eſtimer l'erreur, qui ne ſçaurait être la ſource d'aucunes vertus : ainſi les grands vices n'autoriſent point à mépriſer le divin dépôt de la vérité, lorſque par le plus déplorable des malheurs, ils ſe trouvent enſemble, parce que la vérité ne ſçaurait non plus être la ſource d'aucuns vices. Que de gens pourtant raiſonnent contradictoirement à des principes ſi clairs; & qui pis eſt, ce raiſonnement influe ſur leur conduite.

XV.

UN prédicateur bel-esprit ressemble au médecin, qui dit les nouvelles du jour, conte une jolie histoire, ordonne une potion anodine, s'en va & laisse son malade dans le redoublement.

XVI.

QU'UN charlatan distribue de la drogue, il ne trompe que des badauts : qu'un prédicateur ne produise au public que les talens de l'esprit, il trompe les plus honnêtes-gens. L'un est un aventurier, l'autre un respectable ambassadeur, qui se dégrade en trahissant & les intérêts de son maître, & les siens propres, & ceux des peuples vers lesquels on l'envoye. Il y a trop de différence entre ces deux hommes, pour qu'on ait eu raison de les comparer.

XVII.

L'ORGUEIL fanatique a de ſots martyrs ! Ils ſouffrent, & n'ont aucun mérite ; ils ſont pauvres, chaſtes, obéiſſants, mortifiés : ils prient, ils veillent, ils jeûnent, ils expirent dans les lentes tortures de la pénitence. Que de vertus ils auraient, ſi un ſeul vice leur manquait !

XVIII.

L'HONNEUR a pour juges les hommes, comme les ſentimens ont pour juge la conſcience. De l'honneur & des ſentimens naiſſent les vertus morales. Or le premier tribunal n'étant pas infaillible, l'hypocriſie n'eſt pas de ſa compétence. Le ſecond n'ayant pas la voie des exécutions pénales, laiſſerait trop de gens à l'aiſe. En effet, il n'y a pas une paſſion dans notre cœur qui ne croye pouvoir ſe mettre à couvert de la cenſure des hommes, &

au-deſſus des murmures de la plaintive conſcience.

Cependant l'ordre exige que la faculté de connaître & le droit de punir réſident toujours enſemble. La crainte d'un Dieu, capable de ſonder les reins & de perdre l'ame avec le corps, paraît donc le ſeul véritable fondement des ſociétés civiles. Dès-lors la plus foible religion vaut encore mieux pour le repos public, que l'honneur & les ſentimens.

XIX.

Le plus fier mortel n'eſt pas naturellement capable d'enviſager ſans émotion les accidens, les douleurs, les calamités, les tortures, qui viennent fondre de toutes parts ſur la triſte humanité; mais le plus poltron des hommes peut croire un enfer & le braver.

XX.

On tient tout ce que le cœur a promis, & presque rien de ce que promet la raison. De-là les infidélités continuelles qu'on fait à Dieu.

XXI.

L'HUMANITÉ, la bienfaisance, & tant d'autres vertus d'éclat & de parade ont pu honorer des philosophes, & illustrer des idolâtres. Mais un chrétien peut encore être très-coupable en faisant ce qui aurait autrefois valu une apothéose.

XXII.

CELUI qui ne veut de la vertu que les dehors, n'adresse qu'aux hommes son sacrifice, & honore comme ses dieux tous ceux qui peuvent le voir. L'hypocrite est donc athée dans le particulier, & polythéite en public.

XXIII.

L'ATHÉISME même a eu ſes martyrs : & c'eſt le miracle qui fait le plus d'honneur à Satan, d'avoir formé des hommes capables de mourir ſans motifs & ſans principes.

XXIV.

QUE les plus fameux héréſiarques reviennent ſur la terre, pour être témoins des révolutions dont ils furent les auteurs. Aucun d'eux ne reconnaîtrait ſa véritable poſtérité. Leur ouvrage, déchiré en mille piéces, eſt ſi éparpillé de côté & d'autre, ſi rapetaſſé, ſi mal rajuſté, qu'il ne reſte, pour ainſi dire, que leur nom attaché à quelques lambeaux, dont ſans doute ils ne voudraient plus.

XXV.

L'EXEMPLE des David, des Manaſſès, des Magdelaine, des Pierre, des Paul, des Auguſtin, & d'une

multitude d'illuſtres pénitens, qui n'ont oſé faire attendre Dieu juſqu'au dernier moment de leur vie, a ſans doute de quoi effrayer tout le monde; mais auſſi l'exemple du bon larron, quoiqu'il ſoit unique (*), eſt bien attrayant ! D'ailleurs, pour raſſurer de braves gens, il faut ſi peu de choſe !

XXVI.

Excepté un très-petit nombre de frénétiques ſcélérats qui vivent dans la préſomption & meurent dans le déſeſpoir, qui eſt-ce qui ne choiſit pas bien au moment déciſif? Tirtée a fort mal vécu : & parce qu'à l'extrémité il demande un prêtre, on ſe croit en conſcience obligé de faire ſon pa-

(*) *Unus eſt, ne deſperes : unicus eſt, ne preſumas.* St. Bern.

négyrique. Pour cela on dénature charitablement ſes vices, & l'on tâche de ſe perſuader qu'il avait les vertus qu'on lui prête. Ainſi l'on qualifiera de jeuneſſe un déſordre de quarante ans. On penſera mériter une grande couronne, ſi l'on réuſſit à préſenter les blaſphêmes de cet oracle d'impiété, comme un langage à la mode, & ſes plaiſanteries indécentes, comme les foibleſſes du bel-eſprit. Peut-être aura-t-on la ſagacité de démêler encore à travers ces ſcandaleuſes horreurs un certain fonds de probité, de religion même; mais ſur-tout un cœur bien droit: & tout bas on s'applaudira d'être ſi généreuſement dupe. Eh! voilà le peuple, c'eſt-à-dire, les grands & les petits.

Si l'on peut citer ſon trépas, on doit taire ſa vie, le plaindre encore & ne louer hautement que le Pere adorable qui pardonne à un fils ſouillé de crimes & comblé de bienfaits.

XXVII.

Non jamais je ne penſerai qu'on puiſſe devenir athée par principe & par conviction. Cela eſt même impoſſible à quiconque fait uſage de ſon intelligence, & peut s'élever ſeulement juſqu'à deux échelons métaphyſiques. Mais il y a une foule de gens qui d'un bout de l'année à l'autre n'ont point de Dieu. Cependant on dit qu'ils ne ſont point méchans, & ils ne croyent pas eux-mêmes être impies.

Dieu n'eſt ni dans le paſſé de leur mémoire, ni dans le préſent de leurs penſées, ni dans l'avenir de leur volonté. Ils ſe trouvent dans le ſein de la providence, comme des enfans dans le ſein de leur mere, ſans ſonger où ils ſont, ce qu'ils ſont, d'où ils

ſont, & ce qu'ils deviendront. Les uns & les autres ſont extrêmement ſouffrir les entrailles qui les nourriſſent, en attendant qu'ils arrivent ceux-ci à la vie, ceux-là à l'éternité. N'eſt-ce pas là ce qu'on doit appeller des hommes machinalement athées ?

DE LA NOBLESSE.

I.

Il ſemble néceſſaire d'admettre parmi les hommes des différences extérieures & accidentelles : pour d'eſſentielles, il eſt évident qu'il n'y en a point. La nobleſſe ſans doute eſt une barriere reſpectable qu'on peut quelquefois oppoſer à la licence de cette multitude aveugle & féroce qu'on appelle populace ; & il n'appartient qu'à la politique des ſouverains de balancer les inconvéniens & les avantages d'un préjugé ; mais il eſt permis à tous de croire que plus on eſt élevé, plus on eſt dans l'obligation de dédomma-

ger ſes inférieurs par ſa douceur & par ſes bonnes manieres. Les petits ſont, pour ainſi dire, les piédeſtaux de la grandeur, & ſans eux elle ne peut pas ſe ſoutenir. Auſſi l'orgueil eſt-il toujours ridicule, & par-tout l'inſolence ſe rend odieuſe. Hé pourquoi leur langage ſerait-il ſottement reſpecté ?

A entendre certains nobles de certains cantons, il y a une eſpece d'hommes ſi vile, que ſi elle ſentait toute ſa baſſeſſe, elle pourrait comme Job ſur ſon fumier, maudire le triſte jour qui l'a vue naître. En effet, cette eſpéce n'eſt ſeulement pas digne de s'entretenir, ni de marcher de front avec la caſte de ces gladiateurs muſqués : cette eſpéce ne peut mériter l'honneur de boire à leur ſanté, de s'aſſeoir en leur préſence, de ſe couvrir, fût-elle enrhumée : de contredire, ou même d'interrompre leurs propos les plus abſurdes.

Si l'induſtrie, le mérite ou les ſervices ont élevé dans l'état quelqu'un de cette eſpéce, bien loin de lui attribuer la gloire qui lui appartient à ſi juſte titre, on fait contraſter l'éclat de ſa nouvelle place avec le néant d'où il eſt ſorti; & ſes efforts de vertu fourniſſent autant d'occaſions de rappeller malignement ſa honte natale. Cette eſpéce, quelqu'opulente qu'elle devienne, ne ſçaurait en aucun cas acquérir le grand privilége de ſe nommer & de dater de quelque choſe. Toujours cette eſpéce eſt honorée, même en ſervant; jamais elle n'honore. Cette eſpéce eſt eſſentiellement deſtinée à travailler de ſes bras. L'or d'une mine entiere n'empêcherait pas de lui reprocher cette dure & indiſpenſable obligation.

S'allier avec cette eſpéce, en reçût-on la ſubſiſtance & la vie, eût-elle tous les talens, tout ce qu'il y a de beau, de réel & de ſolide, c'eſt tou-

jours ſe méſallier, c'eſt-à-dire apparemment dégénérer, ſe déshonorer, s'encanailler, ſe dénaturer, &c. C'eſt quelque choſe d'auſſi monſtrueux que des lions unis à des brebis. Dans la balance d'un ſublime gentilhomme, toute la culture de Rome, & d'Athènes, tout le mérite d'un cœur excellent ne péſent pas un nom.

Si cette eſpéce a le malheur de s'oublier juſqu'à commettre une faute d'attention ou d'égard, c'eſt à la maniere des chevaux, ou à celle des chiens qu'on menace de la corriger. Mourir ſous le fouet ou ſous le bâton infâme eſt la déſeſpérante deſtinée qu'on lui réſerve : on craindrait peut-être que la gloire d'un coup de fer n'immortaliſât une pareille eſpéce. Cette eſpéce a beau faire pour s'exalter tant ſoit peu ; on croit toujours remarquer ſur ſa phyſionomie les traces honteuſes du limon de la roture.

Ce qui doit étonner beaucoup, c'eſt

que le ſoleil daigne ſe lever pour une eſpéce auſſi mépriſable : ce qui me ſemble incompréhenſible, & ſur-tout infiniment déplorable, c'eſt que cette eſpéce peuple & compoſe la meilleure partie du monde : c'eſt que tous & même ces illuſtres incomparables ſont ſortis de cette eſpéce : c'eſt qu'elle eſt preſque ſeule en poſſeſſion de ce qu'il y a de plus eſtimable ſur la terre, ſçavoir les arts & les ſciences : c'eſt que les Tartares, les Arabes, les Chinois, la plupart des Indiens, tous les Affricains, beaucoup d'Européens, & des ſophis, des ſultans, des viſirs, des potentats, des rois, des empereurs, divers chefs de puiſſantes tribus groſſiſſent cette claſſe immenſe & pourtant ſi abjecte : c'eſt que les annales de Rome, le champ de la Gréce ſi fertile en héros & en grands hommes, l'Egypte, ce vaſte berceau du génie & de la gloire, nous offrent une foule innombrable de légiſlateurs,

de philoſophes, de magiſtrats, de conſuls, de triomphateurs, de généraux ſouillés de cette ſeconde tache originelle qui cauſe tant de confuſion ; c'eſt que l'hiſtoire la plus ancienne & la plus vraie qu'ait eu l'univers, ne donne point pour gentilshommes ni ſes patriarches, ni ſes prophétes, ni les juges du peuple de Dieu : c'eſt que perſonne n'ignore qu'Adam, qu'Abel, que Noë, qu'Abraham, que Joſeph, que Moïſe, que Joſué, que Samſon, que Samuel, que Saül, que David, qu'Elie, qu'Eliſée, qu'Iſaïe même, que Daniel, qu'Eſdras, que Néhémie, qu'Eléazar, que les Machabées, &c. étaient roturiers.

Convenons pourtant de bonne foi que les nobles traitent les bourgeois encore moins durement que les blancs ne traitent les noirs.

II.

La nobleſſe héréditaire ne vous plaît pas. Vous vantez la Chine où la gloire & le mérite ſont purement perſonnels : vous prétendez qu'il n'y a pas plus de prudence à récompenſer une génération entiere des vertus de ſon auteur, qu'à punir la poſtérité d'un ſcélérat : que les aînés, dans cette claſſe de héros, ſont partagés de maniere à n'avoir plus rien à acquérir ; & que leur nom ſeul fait face à tout ; que le pur honneur enrôle moins de cadets ſous nos drapeaux que la coutume, le beſoin, l'incapacité même & l'inaction : qu'après avoir travaillé quelque temps pour leur fortune ou leur vanité, ils ne rougiſſent pas de ſe repoſer à trente ans : que trop ſouvent leur premier privilége eſt l'arrogance, la dureté le ſecond, l'oi-

ſiveté le troiſiéme, &c. De l'humeur dont je vous vois, ſi vous en étiez le maître, vous reléguériez à Calicut tout gentilhomme qui ne vaudrait pas un peu mieux que le peuple.

Vous êtes trop ſévere. Croyez-moi ; laiſſez faire le luxe, qui égaliſe toutes les conditions & ruine celles qui dépaſſent le niveau : l'ambition, qui en augmentant la foule des aſpirans, confondra néceſſairement la nobleſſe & la roture : la faveur, qui avilira les titres en les prodiguant : l'avarice, qui mettra le tarif aux diſtinctions, & vendra la gloire, ou l'opulence, qui achetera de la valeur & des ſervices : la volupté, qui deſſéchera les ſources du meilleur ſang : la pareſſe & ſon inſéparable compagne la pauvreté, qui feront contraſter ſi ridiculement l'état & la naiſſance, & réduiront en chimeres le ſang & ſes auguſtes prétentions. Avec le temps ſans doute il y aura tant de nobleſſe,

& une nobleſſe ſi lamentable, qu'on n'oſera s'en vanter.

III.

Vous dites de Cléante, c'eſt un gentilhomme, c'eſt un homme de bonne maiſon. Expliquez-vous, s'il vous p'aît, car je n'entends pas trop la force de ce terme-là. Signifie-t-il un titre qui dôive attirer la conſidération & imprimer le reſpect, comme la haute vertu, la ſainteté, l'héroïſme ? Signifie-t-il quelque choſe qui emporte de plein droit l'eſtime publique, ainſi que les grands talens, les grandes lumieres, les qualités éminentes ? Eſt-ce un équivalent ou un ſupplément du mérite ? Ce n'eſt pas ſûrement une excuſe du vice. Votre deſſein n'eſt pas non-plus de deſſervir cet homme-là dans mon eſprit par quelque qualification ſatirique.

Je vois assez, sans vous, que Cléante a peu d'éducation, peu d'esprit, peu de conduite, peu de jugement, peu de culture, peu d'apparence même & encore moins de réalité, c'est-à-dire, qu'il n'a rien de noble : & il est gentilhomme, dites-vous ? Encore une fois, ce n'est pas ma faute, si je ne vous comprends pas.

IV.

Demande. POURQUOI les femmes sont-elles plus que les hommes sensibles aux préséances & entichées de leur noblesse, quoiqu'originairement les femmes ne puissent gueres la mériter (1.), & ne la communiquent pas même, comme font les hommes ?

Réponse. Parce que leur esprit, dépendant d'organes plus déliés & plus foibles, ou trop resserré dans les bornes de l'éducation toute animale qu'on

leur preſcrit, devient incapable de s'élever au-deſſus des ſens & de leur baſſe-juriſdiction, & ſe voit ainſi malheureuſement réduit à diriger ſa plus grande attention vers les petites choſes.

(1.) » Jeanne d'Arc, ou la Pucelle d'Or-
» léans, a annobli ſa famille & la poſté-
» rité de celle-ci; mais qu'on en cherche
» d'autres. Voilà du moins la ſeule excep-
» tion à la régle que je connaiſſe.

V.

CET orme, l'ornement des parcs & des jardins, dont la tête audacieuſe va ſe perdre au ſein des orages, vaut-il, au jugement des Cyrus, des Abdolonyme & des Phocion, ou la vigne fatiguée de la peſanteur de ſes grapes, ou l'humble pêcher abattu ſous la multitude de ſes fruits ?

Coloſſes bouffis de vanité, ſtériles & orgueilleuſes productions de notre mere commune, l'argile, qui n'avez, comme l'orme, que de la hauteur & une riche parure, oſez-vous bien mépriſer ces artiſans utiles, ces laboureurs eſſentiels, dont les bras travaillent de concert à nourrir & à entretenir les ſociétés ?

VI.

LA nobleſſe ſerait une diſtinction bien belle & bien utile, ſi elle n'inſpirait pas à pluſieurs une vanité puérile, ſi jamais on ne s'en prévalait pour prétendre à l'impunité, ſi elle communiquait plutôt de vrais ſentimens, qu'une ſenſibilité outrée, ſi elle ne donnait point lieu aux ſanglantes exécutions du point d'honneur, ſi chacun ſe croyait obligé de rendre à l'état ce qu'ont promis ſes ancêtres : ſi l'on était auſſi éclairé, auſſi affable, auſſi franc, auſſi généreux, auſſi bienfaiſant, auſſi zèlé, auſſi vertueux, auſſi aimable, qu'on ſe croit ſupérieur aux autres : ſi l'on s'attribuait le glorieux privilége de régler par les ſiennes, les mœurs publiques : ſi, loin d'être, même une fois, en défaut ſur l'article de la décence & de la probité,

on montrait un attachement plus héroïque au vrai culte : ſi... mais voilà déja bien des ſi.

VII.

AVEC quelle complaiſance Hermogéne vous cite à tous propos ſon ayeul, ou ſon pere, ou ſes oncles & ſes couſins ! Un fat n'en aurait pas davantage à parler de lui-même.

VIII.

UN magiſtrat intégre, un officier brave, s'ils ne ſont pas nobles, ont-ils beſoin de l'être ? Celui-là fait la guerre aux ennemis domeſtiques ; celui-ci nous protége contre l'injuſtice & la violence des nations étrangeres : l'un paraît égaler l'autre. Sans eux l'état n'aurait bientôt ni feu, ni lieu. Nous leur devons donc le même tri-

but d'honneur que nos ayeux payaient aux ancêtres de ce gentilhomme, qui ſe repoſe à leur ombre & vit à leurs dépens.

IX.

S'IL eſt permis de comparer une filiation toute charnelle avec une généalogie ſpirituelle & d'un genre bien différent, la nobleſſe eſt dans l'ordre politique, ce qu'eſt dans l'ordre hiérarchique l'état religieux.

En effet les nobles, ainſi que les religieux, tirent leur gloire de leur fondateur : les uns & les autres ſe prévalent de leur antiquité : les uns & les autres acquérent de la conſidération par l'éclat de leurs alliances ou par le nombre de grands hommes ſortis de leurs familles : les uns & les autres contractent publiquement l'obligation de mener une vie plus irré-

prochable que le vulgaire : les uns & les autres font valoir leurs priviléges, leurs exemptions, leurs prérogatives : les uns & les autres ont leur écuſſon, leur deviſe, & comme leur cri de guerre : les uns & les autres prétendent avec raiſon à un reſpect & à des déférences fondées ſur la nature & ſur le but de leur établiſſement ; enfin les uns & les autres ſe piquent de n'avoir pas dégénéré de leurs ancêtres : mais en oubliant leurs devoirs, les uns retombent en roture, les autres au-deſſous de la condition laïque.

Quelle différence, s'écrie, tant qu'il peut, un gentilhomme ſurpris & peut-être humilié d'un parallele qui, apprécié au juſte, l'honore plus qu'il ne mérite ! Tout le monde peut ſe faire moine ; n'eſt pas noble qui veut.

C'eſt donc-là ce qui vous flatte ? Alors vous accordez aux millionnaires un furieux avantage ſur vous : car

ne l'eſt pas non plus qui veut bien : & il y a plus de vingt mille nobles contre un Jacques-Cœur ou un Samuel-Bernard.

X.

PARLEZ-MOI d'une nobleſſe dont les titres ſoient conſacrés dans les faſtes de la reconnaiſſance & enregiſtrés dans tous les cœurs, dont les monumens reſpirent encore, pour ainſi dire, dans les héritiers d'une vertu mâle & toujours ſimple : dont les plus beaux droits conſiſtent à donner l'exemple, à payer de ſa perſonne, à ſe ſacrifier au bien public : l'amour lui prodiguera les couronnes, & ſa modeſtie ſera le garant de ſa gloire.

Elle reſſemblera à ces fleuves majeſtueux dont le cours eſt par-tout égal : tandis que d'une part ils entretiennent le commerce & la richeſſe

des villes, & que de l'autre ils embelliſſent & fertiliſent la campagne; on ne s'inquiéte gueres de leur ſource: au lieu qu'on recherche l'origine d'une eau qui ſe déborde, ou dont l'exhalaiſon eſt funeſte: & l'on s'éloigne avec effroi d'un torrent qui s'enfle & porte la déſolation par où il paſſe.

XI.

SUIVANT le grand principe de ſon inſtitution, la nobleſſe eſt la récompenſe de la vertu. Elle n'a point ſans doute de titre plus cher & plus reſpectable. Mais parce qu'un homme aura bien mérité de la patrie, une génération entiere ſe croira-t-elle quitte & dégagée de toute obligation? En rendant la récompenſe héréditaire, n'a-t-on pas prétendu que la vertu le fût auſſi? Profiter de l'une & renoncer à l'autre, c'eſt trahir, c'eſt voler l'état.

XII.

Si par le droit la nobleſſe eſt un contrat ſolemnel qui oblige d'être plus élevé dans ſes ſentimens & plus rigide dans ſes mœurs : en ſuppoſant un égal forfait, il ſemble que le roturier, le noble, le grand ſeigneur, doivent être punis à proportion de leur rang. Tel eſt l'ordre de la raiſon ; telle eſt la juſtice de Dieu même : *potentes potenter tormenta patientur.* Auſſi le fait & le droit ſe trouvent-ils ici d'accord ; car en perdant ſon état, l'honneur ou la vie, un gentilhomme perd plus qu'un autre.

XIII.

Il y a un luxe économique qui vient de ce que la fortune & la naiſſance n'étant pas de niveau, les droits de l'une paſſent les pouvoirs de l'autre, & l'accord que l'on tâche de ménager entre elles ne ſe trouve pas parfait.

XIV.

Toute charge eſt noble chez le roi : en le ſervant, c'eſt la patrie en perſonne que l'on ſert.

XV.

L'état monarchique eſt préférable à l'ariſtocratique & au démocratique, de même qu'en général il vaut mieux avoir affaire à un pere de famille qu'à des tuteurs & des curateurs.

XVI.

Un grand nom & une grande fortune ſont entr'eux à peu-près comme une médaille antique & un lingot d'or.

XVII.

LES états ſont de grandes familles ; comme les familles ſont de petits états. La gloire des uns & des autres vient de la quantité de célèbres perſonnages qui en ſont ſortis.

Qu'un Raguſien demande à un Français pourquoi il eſtime ſa nation de préférence. Avec quelle ſatisfaction celui-ci fera l'hiſtoire des génies & des héros auſquels la France doit ſon éclat ! Qu'on interroge ainſi un gentilhomme : depuis quatre ou cinq cens ans qu'il croit l'être, il n'a pas à vous citer un ſeul homme bien illuſtre de ſon ſang. Otez-lui ſon banc à la paroiſſe, ſes exemptions, ſon écuſſon, il ne ſçait plus ce qu'il eſt ; & certes on ne le devinera pas.

TAYLOR INST. - OXFORD

XVIII.

ON peut dire de la nobleſſe récente, qu'elle reſſemble aux cométes, dont l'éclat imprévu trouble les imaginations populaires : il faut qu'elles reparaiſſent ſouvent, qu'elles aient un cours connu, que les mages les annoncent, & familiariſent les eſprits avec ces phénomenes trop éblouiſſans, c'eſt-à-dire, qu'elles obtiennent les ſuffrages tardifs des temps.

Mais tous ceux qui ont eu aſſez d'eſprit pour laiſſer à la poſtérité de précieux monumens de leurs penſées, décident qu'il eſt beau de ne devoir qu'à ſoi ſon luſtre & ſa grandeur, en s'élevant par ſon mérite au-deſſus même du vulgaire des nobles. L'homme nouveau eſt, pour ainſi dire, ſon créateur : c'eſt un Alcide, que ſes travaux glorieux placent dans le rang

des immortels : au lieu que ſouvent l'ancien gentilhomme n'eſt qu'un enfant, moins décoré de ſes titres que ſurchargé de ſes obligations. Ses ayeux ſont comme les pages qui le ſoutiennent par des liſières, ſans leſquelles il tomberait à chaque pas. Il devrait rougir de compter ſeize quartiers, & il oſe abuſer de l'habitude où nous ſommes de pardonner à d'auſſi minces ſujets l'honneur d'être iſſus de héros.

Ainſi donc pour diſſiper à jamais les foibles ombres qui ſemblent offuſquer la nouvelle nobleſſe aux yeux de l'inquiéte prévention & de l'injuſte ignorance, voici un bon moyen.

Le mérite eſt-il au-deſſus des récompenſes ordinaires de l'honneur & de la fortune ? Que le prince accorde tout d'un coup quatre cens ans, huit cens ans de nobleſſe ; & afin d'appuyer d'une ſolide vraiſemblance cette généalogie rapide, il n'y a qu'à reſſuſciter les noms de ceux qui fonderent

la monarchie, la ſauverent, l'éclairerent, l'embellirent, ou firent ſon bonheur, & attribuer ces noms mémorables aux vertus capables d'en renouveller la gloire Par là on atterre, on pulvériſe la vieille idole du préjugé, favorable à des hommes dont la peſante inertie ne nous offre que d'illuſtres chimeres & des prétentions fatigantes.

Les noms des Boucicaut, des Bayard, des Joinville, des Cliſſon, ſeront donnés au mérite ; celui de marquis ou de comte à l'opulence & à la faveur.

XIX.

AMI de la paix & des arts, le monarque de l'Urbanie jetta un coup-d'œil de maître ſur la vaſte étendue de ſes états, & n'ayant apperçu qu'un faſte ruineux dans les villes, & une

désolation trop grande dans les campagnes, il résolut de renouveller la face de son empire, en rappellant la chaleur & la vie qui allaient manquer aux principaux membres de ce grand corps. Son cœur paternel sentit que le désordre venait de ce que la portion de son peuple la plus essentielle était aussi la plus malheureuse; il aurait desiré qu'on rendît susceptible d'une émulation généreuse l'ame flétrie du grossier laboureur : dans cette vue il assembla son conseil, composé des sages de tous les ordres, & proposa un prix à celui d'entr'eux qui trouverait le secret de faire une condition digne d'envie aux infortunés habitans de la campagne, sans qu'il fût pourtant nécessaire d'augmenter pour cela les charges de l'état, ni de recourir aux ressources épuisées de la finance. Plusieurs en conséquence proposerent divers systêmes; le seul discours d'un vieux gentilhomme parut mériter une

attention particuliere. En voici la ſubſtance.

» De tout temps l'eſtime & la » conſidération ont flatté l'eſprit des » Urbaniſtes. Quand la patrie n'avait » beſoin que de ſoldats, elle promit » des honneurs à ceux qui lui donne- » raient leur ſang, & par ce moyen » toujours efficace, elle acquit de » braves & célebres défenſeurs. L'épée » que porte la nobleſſe, durant la paix » même, comme une phalange inac- » ceſſible aux ſurpriſes de l'ennemi ; » le bouclier ou l'écu qui paraît le » fondement de ſes trophées, ces » tours, ces ponts, ces crénaux de » murailles & autres caracteres aux- » quels, il eſt vrai, le temps a ajouté » le luſtre de l'obſcurité, annoncent » encore ſuffiſamment que la guerre » ou le champ de l'honneur fut ſa » premiere école.

» Fille de la gloire & mere de » l'héroïſme, l'émulation eſt l'ame des

» états : mais rien ne doit la borner,
» lorſqu'on attend d'elle des prodiges.
» La fortune eſt une récompenſe pour
» les cœurs vulgaires, & ne forme
» que des lâches. Il faut aux grands
» hommes un aliment plus pur. Or,
» s'il eſt vrai que les grands hommes
» peuvent naître & ſont mêmes né-
» ceſſaires dans tous les rangs de l'é-
» tat, il convient qu'ils y trouvent
» la ſeule choſe capable d'exciter &
» d'entretenir leur ambition. Il ſerait
» injuſte d'exclure de la voie des pre-
» miers honneurs une claſſe d'hommes
» déja reſpectables, puiſqu'ils ſont
» utiles à l'univers entier.

» Leur miſere ſans doute nous les
» fait méconnaître : elle les a même
» rendu ſi vils à leurs propres yeux,
» que le plus grand ennemi de leur
» bonheur & le plus grand obſtacle
» à vaincre, c'eſt le mépris qu'ils pa-
» raiſſent ſentir pour leur profeſſion.
» Accoutumés à ſe conduire en eſ-

» claves, à peine ſe croyent-ils ci-
» toyens, eux qui nous nourriſſent.
» Tandis qu'ils manquent de tout en
» travaillant ſans ceſſe, eſt-il poſſible
» qu'ils aient ſeulement l'idée de
» patrie ?

» Il eſt donc queſtion d'abord de
» leur inſpirer de l'amour-propre :
» bientôt il produira les ſentimens
» d'une fierté mâle & courageuſe.
» Un véritable patriotiſme élevera
» enſuite leurs penſées : & peut-être
» auront-ils la confiance de mériter
» l'attention du miniſtere & l'eſtime
» du public. Voilà le point où il
» s'agit de les amener. Pour y réuſſir,
» il ſemble à propos de les étonner
» par un début éclatant : rien de ſi
» facile.

» Qu'on crée cent-vingt ou trente
» nobles colons en chaque province
» de l'Urbanie ; que parmi ceux-ci
» on faſſe encore un choix d'hommes
» diſtingués par le mérite & les ſer-

» vices, en faveur desquels on éta-
» blira des grades supérieurs. Une
» charrue d'or, environnée de rayons
» en forme d'épics, pendant à leur
» boutonniere; un uniforme couleur
» de la moisson; un ruban verd com-
» me pré autour de leur bras ner-
» veux, combleront leur ambition.
» Les laboureurs triomphaient à Ro-
» me, comme les patriciens; & le
» même laurier décora aussi-bien la
» charrue que la tête de Jules. En
» outre les membres de cette compa-
» gnie jouiront des exemptions & des
» priviléges capables de la flatter.

» Mais afin d'étendre cette noblesse
» sans la multiplier, on pourra sta-
» tuer que le seul mérite succédera à
» l'héritage de la gloire. On la ren-
» dra aussi toujours active & labo-
» rieuse, en prescrivant le travail né-
» cessaire pour l'acquérir & la con-
» server. D'ailleurs elle ne sera point
» onéreuse au gouvernement, parce

» qu'on n'accordera aucunes penſions,
» mais ſeulement l'habit d'honneur,
» avec les ſecours que demanderaient
» les accidens ou beſoins imprévus.
» Quelle époque touchante pour l'hu-
» manité, que le moment où cette
» tribu, toujours trop peu nombreuſe,
» paſſera de l'humiliation qui l'acca-
» ble encore plus que ſon indigence,
» à un rang honorable dans la ſociété!

Tout le monde parut applaudir de bonne foi à cet avis célebre, & pour le ſuivre, on n'attend que deux choſes; d'abord que la dédaigneuſe opulence ait perdu de ſon crédit: enſuite que les beaux-eſprits, s'efforçant de concilier les deux termes de laboureur & de gentilhomme, viennent enfin à bout de les faire enregiſtrer dans le dictionnaire de l'académie.

XX.

LA FORTUNE ET L'HONNEUR;

FABLE ALLÉGORIQUE,

OU

SONGE D'UN PHILOSOPHE INDIEN.

ENDORMI à l'ombre d'un ſycomore, Pilpay (1) crut voir paſſer la Fortune couchée nonchalamment dans un char que traînaient des tigres apprivoiſés. Les eſcarboucles dont ſa tête paraiſſait ſurchargée augmentaient encore l'éclat de ſon fard. Cent jeunes pages formaient ſa cour & ſon cortége. Plus vifs & plus bruyans que la grêle, ils voltigeaient, ils folâtraient autour d'elle ſur des cerfs légers, & leurs jeux occupaient toute la route, lorſqu'ils rencontrerent un ancien héros coëffé d'un caſque, couvert d'une cuiraſſe, armé d'une maſſue, & monté

ſur un tranquille chameau : c'était l'Honneur.

Obligée de ſe détourner un peu, pour ne pas le heurter en paſſant, la pétulante jeuneſſe s'en vengea par un éclat de rire, & par quelques propos piquans ſur l'accoutrement barbare du nouvel Alcide. Le demi-dieu y fit l'attention que mérite le bourdonnement d'un eſſain de mouches.

Cependant la déeſſe mortelle avançait vers un bois ſombre : tout-à-coup le ciel ſe couvre, & déja le tonnerre ſe fait entendre de près. Comme le ſoleil brûlant diſſipe la roſée, ainſi l'orage fait bientôt diſparaître l'attelage ſuperbe & le pompeux cortége de la nymphe éperdue ; les éclairs donnant dans les yeux des tigres les effarouchent de ſorte qu'ils reprennent leur férocité naturelle, emportent ça & là les débris de la caléche, & avec eux les cerfs épouvantés s'enfoncent dans la forêt. Pour ſurcroit de diſ-

grace les fuyards ſe trouvent ſurpris par une troupe de brigands qui, ſortant tous enſemble de leur retraite, allaient faire un ſanglant carnage & un riche butin, ſi, témoin de la déroute, l'Honneur lui-même ne ſe fût hâté de courir au ſecours de ſes coupables mais malheureux ennemis. La maſſue paraît un foudre dans ſes mains : tout ce qu'elle touche, elle l'écraſe. Mais malgré ce premier ſuccès, au lieu de ſe rallier autour de lui, les lâches qu'il protége l'abandonnent. Une bleſſure qu'il reçoit au même inſtant & la noire perfidie de ces déſerteurs rallument ſa colere : ſes efforts redoublent, il triomphe enfin, & raſſurant auſſitôt la Fortune étonnée de ſes prodiges, la prend en croupe ſur ſon chameau, la ramene en ſûreté dans ſon palais, & remporte ainſi deux victoires ſignalées, l'une ſur lui-même en ſauvant ſes ennemis, l'autre

en faveur de l'humanité, en exterminant des monſtres.

Tant de mérite fait ouvrir les yeux pour la premiere fois à l'aveugle reine; elle eut la gloire d'offrir à ſon bienfaiteur le plus beau diamant de ſa couronne : mais un refus généreux lui apprit que la vertu eſt à elle-même ſa récompenſe, & que l'Honneur eſt également au-deſſus des dons & des outrages de la Fortune.

(1.) » Pilpay, fabuliſte Aſiatique.

XXI.

POINT de faſte, mon petit roi; diſait un gentilhomme de la Garonne à un jeune Duc; vous ne connaiſſez pas les hommes, à ce que je vois. Il n'en eſt pas un de ceux que vous mépriſez le plus qui n'ait à ſes ordres deux valets, deux coureurs, deux ſentinelles devant lui, deux autres à ſes côtés: par-deſſus cela un intendant, & un cuiſinier admirable. Je vous défie de tirer de vos gens le parti que je tire depuis ſoixante-dix années de mes bras, de mes jambes, de mes yeux, de mes oreilles, de ma tête enfin & de mon eſtomac. Voilà comme la nature nous a tous fait naître de grands ſeigneurs: au contraire la fortune en nous rendant inutile une partie de nos facultés naturelles, & nous faiſant dépendre d'une foule d'étran-

gers, fait de nous des imbécilles & des eſclaves.

XXII.

GRAVURE.

D'UN côté de l'eſtampe on reconnaît la France à un large manteau dont le fond d'azur eſt parſemé de fleurs de lys d'or. Elle tient à la main une liſte qui contient les noms d'un petit nombre de héros rangés autour d'elle. Le génie de l'hiſtoire auquel elle les préſente, diſtribue à chacun d'eux une médaille qu'il a détachée d'une très-haute pyramide, où il y en a d'autres ſuſpendues en grande quantité pour tous les grands hommes de l'univers. Cette immortelle récompenſe du génie, de la bienfaiſance & de la valeur, leur donne droit d'entrer au temple de la gloire, dont on voit dans l'enfoncement le ſuperbe frontiſpice,

frontiſpice, & vers lequel ils s'avancent avec confiance, auſſitôt qu'ils ont reçu la médaille ſur laquelle ſont gravés leurs hauts faits. Elevée juſques ſur le ſommet du dôme, la renommée ſemble les appeller au ſon de la trompette.

L'autre côté de l'eſtampe offre aux regards pluſieurs groupes de gens d'une figure burleſque, tous vétus à l'antique, ſurchargés de portraits enfumés, d'écuſſons, & traînant après eux de longues épées. On leur trouve en même-temps un air auſſi fatigué, qu'empreſſé à ſuivre un guide tout-à-fait ridicule, la vanité, qui montée ſur la chimere, couronnée de plumes de paon, & portant une girouette pour ſceptre ou pour étendart, va ſe perdre & triompher dans les nues.

DE LA LITTÉRATURE.

I.

FAITES-VOUS des vers ? Formez-vous, dit-on, ſur Rouſſeau, ſur Boileau ou ſur Racine. Eſt-ce en proſe que vous écrivez ? Tâchez de prendre le ſtyle de Boſſuet, de Fénelon, de Maſſillon &c, ſuivant les genres. Ainſi s'énoncent les Ariſtarques des académies & des colléges. Mais ces oracles émanés du ſanctuaire des Muſes ont beſoin de commentaire, & il faut convenir avant tout de ce qu'on entend par ſtyle.

C'eſt, ſelon moi, & peut-être encore ſelon d'autres, l'eſprit & le ca-

ractere fondus enſemble : c'eſt le réſultat ou l'effet de l'imagination & du bon ſens, l'expreſſion ſimple des idées & des ſentimens : c'eſt le coloris parlant, la peinture vivante, enfin le ton de l'ame toute entiere. Auſſi a-t-on juſtement remarqué que le ſtyle des meilleurs écrivains de différens ſiécles n'eſt point le même, quoiqu'il ſoit également beau, parce que les caracteres & les mànieres de penſer changent avec les âges : & ſi l'on ne peut ſe diſpenſer d'admettre autant d'eſprits qu'il y a de viſages, il eſt donc néceſſaire qu'il y ait autant de ſtyles qu'il y a d'originaux. Je ne ſerai donc ni Rouſſeau, ni Boſſuet, ni Racine, ni Fenelon dans mes vers ou dans ma proſe : je ſerai moi : vous ſerez vous : & nous ne leur reſſemblerons pas plus qu'ils ne ſe reſſemblent entr'eux. Ils peuvent être nos modéles ; mais notre original eſt en nous-mêmes.

A la bonne heure puiſez dans la lecture de leurs ouvrages un bon goût d'expreſſions : diſtinguez-en l'énergie & la valeur : apprenez d'eux à les aſſortir, à préſenter heureuſement vos idées, à enchaîner facilement vos raiſons, à prononcer ce que vous ſentez, à ménager votre imagination, à ſoumettre ſa fougue aux régles, à acquérir une certaine fineſſe de tact qui diſtingue du vulgaire lettré : à être élevé & ſoutenu, nerveux & élégant, délicat & naturel, brillant ſans fard, ſage par-tout avec ſobriété. On trouve l'art dans les livres ; la nature ne ſe trouve point. Chacun a la ſienne en naiſſant ; mais c'eſt un diamant brut, qui a beſoin du ciſeau de la réflexion & du marteau de l'étude.

Jamais nous n'excellerons en aucun genre, ſi nous devenons autres que nous ne ſommes. Pour imiter les grands hommes avec ſuccès, il faut ſe chercher en eux, & s'y reconnaître, c'eſt

à-dire, emprunter d'eux la vraie méthode d'embellir ſon propre fonds ; mais copier ſervilement, ſerait étouffer la nature ; combler peut-être une mine d'or, pour n'acquérir ailleurs que des ſurfaces.

II.

Les livres ſont les tableaux de l'eſprit humain. L'ame du grand Corneille eſt mieux peinte dans ſes œuvres, que Louis le Grand dans les dix portraits de Mignard, ou Charles-Quint dans les trois du Titien : & l'ignorant perd plus que l'aveugle, puiſque la vue des corps eſt moins variée, moins belle & moins vaſte que la connaiſſance des eſprits. Le ſeul homme de lettres voit deux mondes dans la nature.

Quel tréſor qu'une bibliothéque, où ſe conſervent les penſées des ſiécles, & l'hiſtoire ſecrete de tant d'ames,

ſouvent plus nobles que celles des héros & des dieux de la terre ! Cependant ne ſerait-il pas à propos de faire un choix judicieux de livres comme de tableaux ? En ſortant des deux plus riches portiques de l'Europe (les galeries du Luxembourg & de Verſailles), tout rempli des prodiges de le Brun & de Rubens, on voit avec un plaiſir nouveau une vendange ou un corps-de-garde de le Feniers & les fleurs de Baſſan : ainſi Deſbillons & la Fontaine doivent plaire après Virgile & Fénelon. Mais quelle idée aurait-on d'un appartement immenſe dans lequel les chefs-d'œuvres des plus brillantes écoles ſeraient confondus avec un tas de peintures ignobles ? Quel outrage au bon ſens ! Voilà pourtant nos bibliothéques. Retranchez-en tout ce je ne ſçais quel médiocre, où rien de céleſte, de divin, d'original ne tente un lecteur ſage & diſcret : déchargez même les

volumes de ce qui manque d'énergie ou d'invention, de tout ce qui n'eſt pas marqué au coin d'un diſcernement fin : alors ces effroyables labyrinthes de l'eſprit humain, où la curioſité s'égare, où s'entaſſent par milliers toutes les eſpeces d'écrivains, deviendront des cabinets diſtingués que les hommes ſolides eſtimeront pour leurs vraies richeſſes & pour l'utilité réelle qu'ils en retirent.

Le malheur eſt que l'amour-propre ſe gliſſe juſques dans la ſphere élevée des beaux arts. Il y a une avarice littéraire qui acquert de tous côtés, qui amaſſe ſans ceſſe une infinité de volumes dont la vue récrée plus le propriétaire, que la lecture. En fait de peintures, un amateur laiſſe au rebut tout ce qui eſt commun : en fait de livres, on garde tout, le bon & le mauvais. Des in-folio de verbiage, où ſe trouve à peine quelque page intéreſſante : d'anciens auteurs, dont le

nom eſt toujours nouveau : tant d'ouvrages qui n'ont de ſingulier que des recherches laborieuſement inutiles, ou des paradoxes audacieux juſqu'à l'extravagance, ou des ſyſtêmes fameux, il y a deux, trois, quatre mille ans, ou des textes noyés dans un fatras de commentaires qui n'ont encore pu les éclaircir : enfin des livres précieux parce qu'ils ſont fort rares, & rares parce qu'ils ſont fort plats, voilà ſouvent ce qui excite l'avidité d'une foule d'ignorans riches en livres : voilà de quoi garnir magnifiquement preſqu'un Louvre.

Mais une bibliothéque choiſie avec goût, où l'on ne donnerait place qu'à d'excellentes choſes, n'aurait rien de curieux : elle n'aurait point par exemple le mérite de ces freſques admirables qui embelliſſent la chapelle de Sixte IV, & qu'on ne retrouve point ailleurs ; ou de ces célebres collections de tableaux uniques dans leur genre :

tout le monde pourrait avoir une collection des chefs-d'œuvres de l'esprit humain : au lieu que tout le monde n'a pas un gouffre d'érudition : & c'est-là précisément ce qu'admire le vulgaire.

III.

SEMBLABLE à une rose exposée aux ardeurs du midi, le jeune Mélandre desséchait d'ennui, d'impatience & d'amour. Cependant l'inflexible Daphné, à qui il adressait ses respectueux & tendres hommages, n'avait jamais essayé la divine ceinture : jamais les graces ne présidèrent à sa toilette : & quiconque n'avait pas sur les yeux le bandeau de l'amour, lui trouvait peu d'agrémens & beaucoup de défauts : mais Mélandre avait le malheur de la trouver parfaite.

En vain de fidéles amis tenterent de

le détromper : ils accuſaient ſon cœur ; & ſon imagination ſeule était coupable. A peine trois fois ſes yeux avaient-ils vu cette mortelle inhumaine. Figurez-vous ces beautés divines qu'on n'apperçoit que dans les romans, ces nymphes charmantes en poëſie & en muſique, les Circé, les Syrenes de Cythere & de Paphos, & toutes les Hébé de la Mythologie, voilà la chimere qu'idolâtrait Mélandre ſous le nom de Daphné, lorſqu'un petit évenement le guérit. Une maladie défigure Daphné : auſſitôt Daphné n'a plus aux yeux de ſon adorateur déſabuſé que ſes caprices, ſon humeur, ſa vanité, ſes vertiges.

L'imagination eſt une eſpece de miroir capable de réfléchir les objets abſens, & d'embellir les plus vulgaires. Cette mere des illuſions eſt auſſi la mere de nos inclinations. Dans ſes procédés le cœur paraît plus juſte, plus modéré, plus conſtant, parce que

la beauté n'eſt jamais le ſeul mérite qui l'intéreſſe. C'eſt lui, c'eſt ſon langage qu'on reconnaît dans les douces agitations de Mérope, d'Idamé & d'Andromaque ; mais les furies de Phédre, le délire des opéra, la magie d'Armide & toutes les fadeurs des idyles plaintives & du comique larmoyant, ſont les jeux impertinens ou forcenés de l'imagination.

IV.

NOUS avons des tragédies, des comédies, des tragi-comédies, des tragédies bourgeoiſes, des tragédies divines ou des opéra, des opéra-comiques, des piéces d'intrigue, des piéces de caracteres, des piéces où l'on croit voir l'état de nature, enfin des farces & des parades. Pourquoi n'aurions-nous pas des drames hiſtorico-politiques ? Je m'explique : ne

pourrait-on pas réuſſir à expoſer ſur la ſcene, par exemple, le traité de Weſtphalie ?

Quel ſpectacle pour des hommes ! D'une part l'aſſemblée des plénipotentiaires, ambaſſadeurs & envoyés des principales puiſſances de l'Europe : de l'autre tous les ſanctuaires de la politique ouverts : ce qui ſe paſſe dans le conſeil des rois, dans les cabinets des miniſtres, & tant de myſtères d'états expoſés en quelque ſorte aux regards du public : les intérêts nationnaux ſagement diſcutés, balancés, peſés : la morale des cours, les caracteres des grands, les principes des reſtaurateurs de la patrie, & le langage des dépoſitaires de la fortune générale, préſentés dans un beau jour ; eſt-il démontré que la raiſon ne s'accommoderait point de ces plaiſirs ſolides & inſtructifs ? Les plus ſages ne ſeraient-ils pas enchantés de parcourir ainſi ſans étude & dans l'eſpace de

quelques heures les fameux volumes de Bougeant? Combien peut être préféreraient cette représentation agréable & ſçavante, aux récits touchans & dangereux des paſſions ou des folies humaines? Peut-être même ces ſortes de leçons dramatiques offriraient-elles à la curioſité un appas aſſez puiſſant pour attirer les aſſemblées les plus auguſtes de l'état & ce qu'il y a de plus illuſtre parmi les étrangers. Aucun délaſſement ne conviendrait mieux à la dignité des Senateurs, des officiers généraux, des monarques & de leurs précieux enfans.

Ce ne ſerait pas là ſeulement varier par des nuances légeres ou perfectionner les genres du théatre: ce ſerait l'aggrandir, l'annoblir & l'étendre: ce ſerait une nouvelle création digne d'un génie heureux & fécond.

Mais l'unité, cette loi ſi reſpectée des Grecs & des Français, que deviendrait-elle ici? Il n'y en aurait

point, ou il n'y en aurait qu'une ; celle de l'évenement ou de l'action.

Mais dans ces piéces dépourvues de galanterie, quel rôle réſerverait-on aux femmes & à toutes les divinités des couliſſes ? Taiſez-vous, fades cenſeurs : c'eſt bien à vous ou à des auteurs petits-maîtres que j'adreſſe & propoſe mes idées ! Je prends pour juges les Anglais de ma nation.

Quelles femmes, bon Dieu, que celles qui ſont métier de divertir publiquement les hommes ! Et quels hommes ſont ceux qu'amuſent de telles femmes !

V.

O Vous, qui ambitionnez l'honneur de faire un volume, & qui peut-être en avez beſoin, hâtez-vous, profitez des circonſtances : le ſiécle eſt admirable : aujourd'hui tout paſſe.

Parmi les journaliſtes, ſi quelqu'un mêle un peu d'humeur dans ſa critique, d'autres plus polis, plus complaiſans vous dédommagent par des louanges ſi douces.

Mais, direz-vous, au moins faut-il pluſieurs mois pour tracer un plan, pour aſſembler des matériaux, pour digérer & mûrir ſes idées. Tenez-vous-en à ce que je vais prononcer. D'abord le rempliſſage eſt une bagatelle : c'eſt le titre qui coûte. Fumius en moins de ſix ſemaines a fait un in-douze, & voilà ſix mois qu'il lui cherche un nom.

Moi, je vous déchargerai de tout, ſi vous voulez. J'ai déja un fort beau cadre, qui ne demande que cent cinquante pages. Muniſſez-vous ſeulement d'anecdotes de toilette & de couliſſes, de projets de voiture, de calculs de finances; bourrez-moi celà de mœurs, d'agriculture, de luxe, de politique, de peinture, de philo-

ſophie : n'oubliez pas de nouvelles vues ſur l'éducation : ajoutez force ſatyres ſur le clergé, force épigrammes ſur les religieuſes. La population vous amenera tout naturellement cent propos facétieux, & mille imaginations plus riantes les unes que les autres.

Le grand talent eſt de donner un tour neuf, de placer une expreſſion ſinguliere, de coudre adroitement, finement, légerement d'agréables fadaiſes, des riens, mais des riens charmans. Cela fini, vous baptiſez tout l'enſemble : à votre place je le nommerais l'Encyclopédie amuſante, ou, bien l'Encyclopédie en miniature ; ou encore, joli petit ſupplément d'un grand ouvrage philoſophique. Sur-tout, n'allez pas au-delà de cent cinquante pages, fuſſiez-vous un aigle.

Du reſte il ſemble inutile de ſonger à la poſtérité : peut-être même ſerait-il à propos de renoncer à un certain goût, ſi vous l'aviez trop

difficile. Ce qu'on attend de vous, ce qu'on aime à la fureur, enfin ce qu'on exige impitoyablement, c'eſt un fond de malignité qui récrée avec un ton tranchant qui étonne, ou bien encore une eſpece d'enthouſiaſme que je ne ſçaurais mieux comparer qu'au feu électrique : comme lui, il éblouit ſans éclairer, il pétille ſans échauffer; mais ſes étincelles continuelles divertiſſent.

Vous ſentez bien que nous ne parlons point ici de raiſonnemens creuſés, d'obſervations neuves, de découvertes ſérieuſes, ni de tirades de génie ; peu vous en ſçauraient gré : le commun ne vous les pardonnerait pas. Tout cela eſt ſuranné & déja de l'autre ſiécle. En un mot écrivez pour les ignorans, pour les eſprits frivoles, pour les oiſifs, pour les ſots : & vous plairez à plus des trois quarts de ceux qui liſent.

VI.

VEILLER la nuit & rêver le jour : négliger ſa réputation pour un peu de renommée : préférer l'exil à la ſociété : renoncer à mille inſtans qui compoſent la vie, pour s'enterrer avec les morts : faire dépendre ſon bonheur des jugemens d'un public capricieux, fantaſque, ignorant & paſſionné : ſe repaître d'un encens imaginaire, qui ſouvent porte trop à la tête & n'a rien qui flatte le cœur, voilà ce qu'on appelle quelquefois faire un livre, & même un beau livre, ſi l'on veut.

Il eſt telle chétive brochure qui, dans trois ou quatre mois a coûté plus de peines d'eſprit à ſon obſcur créateur, que la police du vaſte empire de la Chine n'en coûte pendant dix ans à un de ſes dignes ſouverains.

VII.

Les libelles & les calomnies ſont des eſpeces d'aſſaſſinats publics, dont les infâmes auteurs ont pour complices de leur crime ceux qui s'amuſent à les lire où à les entendre, c'eſt-à-dire, des milliers d'hommes & de femmes, tous fort honnêtes gens d'ailleurs.

Puiſque nous paraiſſons préférer nous-mêmes notre honneur à la vie, pourquoi en uſons-nous autrement à l'égard des autres ? Leur vie nous eſt ſi chere ! Nos cœurs s'attendriſſent au récit des moindres ſouffrances. Un homme expire tranquillement, & la paleur eſt ſur tous les viſages : la douleur eſt quelquefois ſi vive, que les larmes deviennent un ſoulagement néceſſaire. Perſonne enfin ne ſçaurait voir ſans frémir le ſupplice du plus

grand ſcélérat. Au contraire s'agit-il de l'honneur de nos ſemblables, nous nous en jouons cruellement. Nos railleries piquantes l'attaquent ſans ceſſe. On applaudit par-tout à une ſaillie d'eſprit qui le déchire. C'eſt en riant qu'on lui fait des bleſſures plus profondes. Nos amuſemens ſont fades, s'il n'en eſt la victime. On excite contre lui les vertus mêmes, & le triomphe eſt complet, lorſque par ſurpriſe la candeur l'a trahi, ou que la ſincérité l'immole. D'où vient cette différence ?

C'eſt que la vie de l'homme intéreſſe la nature qui nous eſt commune à tous : au lieu que l'honneur n'intéreſſe immédiatement que l'amour-propre qui eſt iſolé dans chacun de nous.

VIII.

Les libertins s'arrachent un livre nouveau, & beaucoup d'autres veulent au moins le lire avant de le condamner; auſſi eſt-ce une miniature du vice le moins honnête. La hideuſe difformité des monſtres s'y cache ſous le maſque enchanteur de la volupté. Mille avantures touchantes y forment une chaîne qui captive l'ame d'autant plus ſûrement qu'elle n'en ſent pas le poids tout d'abord, & qu'enſuite elle a rarement la force de régretter ſa liberté. Les traits de feu deſtinés à produire un incendie durable, n'y ont que l'apparence d'un agréable phoſphore... O! Lymantere, vous qui avez la rage & le talent de répandre dans tous les cœurs le goût de la débauche, ſi ces foibleſſes honteuſes dont

vous tracez l'élégante hiſtoire, ne ſont que les jeux de votre eſprit : ſi ces paſſions, naturellement groſſieres, auxquelles votre art prête des graces délicates, ne ſemblent encore que la fleur de vos ſentimens, quels doivent donc être la corruption & le poiſon réſervés dans le ſecret de vos penſées ; car jamais l'imagination du peintre ne paſſe toute entiere dans ſon tableau !

IX.

PRESQUE tout ce qui brille aujourd'hui ſur l'horizon des lettres, n'eſt autre choſe que la lumiere réfléchie des aſtres du dernier ſiécle. Nos Coryphées ne paſſeront jamais que pour les planétes des Rouſſeau, des Corneille, des Moliere, des la Fontaine, des Fénélon, des Racine, des Boſ-

ſuet, des la Bruyere, &c. Quelques-uns parmi eux ont des ſatellites & des anneaux qui ne laiſſent pas que d'augmenter leur éclat. Mais le régne de Louis-le-Grand fut un beau jour: & notre âge eſt tout au plus une aſſez belle nuit.

X.

LA beauté d'une penſée vraie eſt toujours ancienne & toujours nouvelle.

XI.

IL y a une certaine fleur d'eſprit qui a beaucoup d'éclat, & que cependant peu de perſonnes apperçoivent.

XII.

UN beau génie ſans mœurs, eſt un aſtre qui s'encroûte. (Telliamed.)

XIII.

LE monde littéraire eſt bien différent du monde phyſique. On y découvre peu d'étoiles, beaucoup de planétes, & une effroyable quantité de cométes.

DE

DE

LA PHILOSOPHIE *MODERNE.*

I.

Il y a dans tous les ſiécles je ne ſçais quelle manie épidémique qui les diſtingue les uns des autres. La chevalerie a long-temps régné parmi nous & chez nos voiſins. L'ignorance ſuccéda tout naturellement à la célebre extravagance des preux chevaliers. Lorſqu'il devint honorable de ne ſçavoir ni lire, ni écrire, la ſuperſtition ne tarda pas à jouer un grand rôle, & enfanta la diſcorde & les ſectes qui rendirent la ſcience né-

ceſſaire. On fut donc ſçavant : mais on manqua de goût : de-là vint qu'on ſe rebuta bientôt du grec & de l'hébreu. Le titre de pédant répandit la terreur dans tous les eſprits : les in-folio furent perſifflés & bannis : on ne voulut plus que des œuvres choiſies, des volumes travaillés, ſoignés, léchés. On excita & l'on ſçut entretenir le feu de l'émulation : la gloire & les penſions diſtribués à propos firent éclore de toutes parts les héros & les génies.

Après ce grand ſiécle eſt enfin venu le nôtre, & c'eſt tout dire. Nous avons auſſi notre ton, notre langue, notre faire, nos talens, nos chefs-d'œuvres & comme notre chiffre particulier. Maintenant donc on n'eſt ni bien ſçavant, ni abſolument ignorant : on ne ſe pique pas trop d'avoir un certain fonds ou un certain goût : on dédaigne le bel-eſprit, & l'on n'oſerait être génie. Cependant on parle

& l'on écrit comme on n'a jamais fait, & ſur-tout on s'imagine penſer plus depuis quelques années, qu'on n'avait penſé durant ſix mille.

La merveille de nos jours, c'eſt le nom ſuperbe de philoſophe dont on couvre ſa profonde nullité. Avec ce titre ſeul un petit plumet a droit d'être important : une actrice ſera plus divine que la divine Sapho : Ariſtote, Platon, Solon & la vénérable antiquité ſemblent des nains, & nos ſages des géans. Si l'on n'eſt décoré de cette qualification ſublime, fût-on duc, prince, ou roi, on ne ſerait que cela : & ne fût-on rien du tout, il ſuffirait de s'appeller philoſophe.

II.

ON aurait lû tout Montagne, tout Mallebranche, Monteſquieu, Deſcartes, Paſcal : on ſçaurait la Bruyere par cœur : on aurait fondu dans ſa tête Adiſſon, Pope & la Rochefoucault : on ſerait familier avec Sénéque, Epictete, Ciceron, Platon, Lucien : on connaîtrait parfaitement Socrate, Zoroaſtre (1), Confucius (2), Abou-Hanifah (3), Jarchas (4), Locman (5), Mandanès (6) : on citerait à tous propos Locke, Hobbes, Collins, Spinoſa, Bayle, Rabelais, Apollonius de Thyane (7), Julien l'Apoſtat, & par-deſſus tous le phénix des Alpes : on aurait la cervelle remplie d'anecdotes ſur tous les Faquirs (8) & Dayro du monde : je conçois comment une ſi vaſte érudition, ou pour

mieux dire une nomenclature si rare, étonnerait le grand nombre & ferait peut-être peur aux instruits : je conçois encore comment on passerait pour être plus éclairé que les autres, niât-on l'existence de son Dieu & de son ame : je conçois enfin qu'on ferait des prosélytes, qu'on aurait des suppôts, qu'on serait prôné aux théatres & dans les caffés : l'Alcoran même prendrait faveur dans une si grande bouche ; l'enthousiasme de nos beaux-esprits opere bien d'autres miracles ; mais avec tout cela on ne serait pas philosophe. C'est la vertu qui éleve les ames, & la vérité qui les soutient dans leur élevation. L'une & l'autre ensemble forment le sage, & menent au bonheur.

---

(1) » Zoroastre annonça à la Perse l'u-
» nité de Dieu, l'origine de l'univers,
» l'immortalité de l'ame, la résurrection

» des corps, & expliqua la cauſe du bien » & du mal, en développant celle du dé- » ſordre de la nature. Selon M. Anquetil, » il parut 550 ans avant J. C.

(2) » Confucius, philoſophe Chinois, » dont la mémoire eſt encore ſi reſpectée, » que ſes deſcendans ſont mandarins nés, & » ont, comme les princes du ſang, le pri- » vilége de ne payer aucun tribut à l'em- » pereur. De plus tous les nouveaux doc- » teurs leur doivent un préſent, &c.

(3) » Abou-Hanifah eſt chez les Turcs » le chef de la ſecte des Hanifites, & leur » plus grand docteur. Il y a véritablement » d'auſſi beaux traits de lui, que d'aucun » ſage ou philoſophe qui n'a pas eu le » bonheur de naître chrétien. On en pourra » juger par celui-ci. Un jour ayant reçu un » ſoufflet ſans raiſon, il dit au coupable : » je pourrais me venger en rendant injure » pour injure, mais je ne le veux pas. » Je pourrais vous accuſer devant le Calife ; » mais je ne ſuis pas un délateur : je pour- » rais me plaindre dans mes prieres de l'ou- » trage que vous m'avez fait ; mais j'en » ſuis bien éloigné : je pourrais enfin de- » mander qu'au jour du jugement Dieu me

» vengeât ; mais Dieu me préſerve d'une
» pareille penſée ! Au contraire, ſi ce jour
» terrible arrivait dans le moment, & que
» mon interceſſion pût être de quelque poids,
» je ne ſouhaiterais entrer en paradis qu'a-
» vec vous. . . Cet étalage verbeux de tous
» les droits qu'il avait à la vengeance,
» ſemble dédommager un peu la nature en
» faiſant valoir ſon ſacrifice : la grace ſeule
» tranche plus net. Mais cela vaut encore
» mieux que ce qu'on rapporte d'un philo-
» ſophe ſtoïcien (Diogéne le Babylonien) :
» un jour qu'il diſcourait ſur la colere &
» déclamait avec le plus de force contre
» cette paſſion fougueuſe, un jeune homme
» lui cracha au viſage ; je ne me fâche
» point, lui dit Diogéne, je doute pour-
» tant ſi je ne devrais pas me fâcher. . . .
» Ce doute annonçait une vertu fort chan-
» celante. Abou-Hanifah mourut en pri-
» ſon l'an de J. C. 757.

(4) » Jarchas, philoſophe qu'Apollo-
» nius de Thyane trouva aux Indes, en-
» ſeignant dans une chaire d'or.

(5) » Locman, fabuliſte Ethyopien.
» Suivant les Arabes, qui le célebrent beau-

» coup, il vivait du temps de Salomon;
» d'autres le croyent le même qu'Esope.

(6) » Mandanès, prince & philosophe
» Indien. Il eut le courage de refuser les
» ambassadeurs d'Alexandre le Grand, qui
» avaient ordre de l'inviter au banquet du
» fils de Jupiter.

(7) » Apollonius de Thyane, (bourg
» de la Cappadoce) fameux imposteur, né
» trois ou quatre ans avant J. C. Comme
» sectateur de Pythagore, il vivait de lé-
» gumes, était abstême, & célibataire. Il
» disparut dans un âge fort avancé : c'est
» tout ce qu'on sçait de sa mort. Ses pres-
» tiges le faisaient passer pour un dieu
» parmi le peuple, &c.

(8) » Aux Indes les Faquirs sont une
» espece de religieux qui font consister la
» plus haute dévotion dans une attitude
» extrêmement gênante qu'ils ne quittent
» qu'à la mort. Les Brames ou Brachma-
» nes, (nom dérivé d'Abraham) sont les
» prêtres des idoles. Au Japon le Dayro
» est le souverain pontife résidant à Méa-
» co; il était aussi empereur autrefois; les
» prêtres s'y appellent Bonzes, aussi bien

» qu'à la Chine : ils s'appellent Talapoins
» dans le royaume de Siam. En Turquie
» le Mufti eſt le chef de la religion. Les
» Derviches y ſont une eſpéce de moines,
» qu'on appelle auſſi quelquefois Caloyers :
» mais les Caloyers & les Caloyeres ſont
» proprement des moines & des religieuſes
» du mont Athos & des environs dans la
» Macédoine, qui ſuivent la régle de ſaint
» Baſile. Parmi les Arabes on nomme Ma-
» rabous les docteurs & prédicateurs Ma-
» hométans : ils diſtribuent certaines ſen-
» tences de l'alcoran enfermées dans de
» petits ſacs : ces taliſmans s'appellent
» Gris-gris. Chez les Tartares les prêtres
» ſont les Lamas, dont le chef ſe nomme
» Dalay-Lama. Les Tartares idolâtres pré-
» tendent que l'ame de leur dieu Fo anime
» l'un après l'autre les Dalay-Lama ou leurs
» grands prêtres, qu'ils diſent immortels
» en ce ſens. Il eſt à propos de connaître
» ces différens termes, quand ce ne ſerait
» que pour deviner nos nouveaux philo-
» ſophes, qui ſe font plus d'honneur par
» les noms extraordinaires qu'ils employent,
» que par la qualité des choſes qu'ils diſent.

III.

DEPUIS dix ou douze luſtres, il s'eſt élevé ſur l'horiſon de la France une nuée d'eſprits forts, qui s'épaiſſit encore tous les jours. A peine aujourd'hui a-t-on ſecoué la pouſſiere des colléges, & ſervi en qualité de lieutenant, qu'on a acquis le droit de dogmatiſer dans les cercles & aux tables, d'abjurer ſon baptême, d'humilier l'égliſe & de faire la guerre à Dieu, de ſorte que cela fait pitié à un homme qui a ſeulement quarante ans.

La nature, toujours avare de ſes richeſſes, n'avait-elle économiſé dans tous les ſiécles que pour prodiguer dans celui-ci ? Les miracles ne lui coûtent-ils plus ? A-t-elle depuis peu créé une foule de génies du premier ordre, dont la commiſſion fût de ve-

nir enfin détromper l'univers ? Seraient-ce des hommes qui auraient devancé l'âge, penſé profondément, prodigieuſement lu & la plume à la main ? Ont-ils enfanté des volumes d'obſervations & de critique ? Ont-ils étudié à fond les diverſes religions du monde, & ſçavent-ils bien les anciennes langues ?

Tout au plus ils ont parcouru quelques pages de Bayle ; ils ſçavent par cœur certains vers de *** & réfléchiſſent par fois ſur de petites brochures obſcênes. Euſſent-ils fréquenté même les écoles de certains vieux débauchés célebres, & reçu de la propre bouche des profeſſeurs d'incrédulité leurs régles de vie & de mœurs, on ne ſe perſuadera pas, je penſe, qu'aidés de ces lumieres ils aient découvert dans le dogme des vices qui auraient échappé aux Arnobe (1), aux Origéne, aux Tertulien, aux Lactance, aux Athanaſe, aux Eu-

ſébe, aux Clément d'Alexandrie, aux Jérôme, aux Auguſtin, aux Irénée, aux Cyprien, aux Baſile, aux Cyrille, aux Chryſoſtôme, aux Hilaire, aux Grégoire, aux Juſtin, aux Ambroiſe, aux Bernard, aux Thomas d'Aquin, aux Bonaventure, aux Pierre Chryſologue, aux Léon, aux Béde, aux Charles Boromée, aux Gerſon, aux François de Salles, aux Boſſuet, aux Maſſillon, aux Fénelon, aux Fléchier, &c. &c.

Mais pourtant il faut que leur incrédulité ait un motif. Y a-t-il de l'honneur à ne rien croire? Paſſe-t-on pour des aigles auſſitôt qu'on veut raiſonner ſur des matieres qu'on n'entend pas? N'eſt-ce qu'un air qu'ils prétendent ſe donner? L'empire de la mode s'étendrait-il maintenant juſques ſur la conſcience & la foi? Et ſerait-il néceſſaire de renoncer à Jeſus-Chriſt pour ſçavoir le monde? Enfin leur dernier parti eſt-il pris? Ont-

ils abſolument réſolu de mourir comme ils vivent ? Sont-ils bien ſûrs de ne courir aucun riſque ? Le héros ne s'évanouira-t-il point à la vue de l'éternité ? Leur raiſon ſublime, qui ne voit pas le fond d'un grain de ſable, a-t-elle pénétré les deſſeins qu'a eu le Très-haut en formant l'homme à ſon image ?

S'ils ſont impies de bonne foi, ils doivent penſer que quiconque a de la religion, ou bien eſt un fourbe intéreſſé à croire des myſteres incompréhenſibles & à ſuivre une morale ſupérieure aux forces de la nature : ou bien eſt aſſez dupe pour immoler ſa volonté & ſa raiſon ſans diſcernement ni examen : & alors il faut trancher le mot, & ranger indifféremment dans ces deux claſſes des millions de ſaints ; des millions de martyrs (2), tous les apôtres, tous les peres, tous les docteurs de l'égliſe, les plus belles nations de la terre, les plus floriſſans

empires, dix-huit siécles ou plutôt l'âge entier du monde, puisque le monde a constamment rêvé qu'il devait y avoir un vrai culte, un culte unique, un culte capable de toucher l'auteur de la vertu, un culte qui réponde à sa magnificence suprême. Or il n'est sûrement personne qui ne sente combien cette sentence, partie du tribunal philosophique, fait pitié. . . . Mais si par hasard ils n'étaient pas impies de bonne foi, il me semble qu'ils ne seraient pas même dignes de pitié.

---

(1) » Il n'y a que des hommes stupides » & peureux, ou des ignorans sans prin» cipes, qui aient ajouté foi à nos myf» teres, selon les Pensées philosophiques, » les Mœurs, l'Epitre à Uranie, mes Pen» sées, l'Histoire naturelle de l'ame, le » Petit Maître philosophe, &c. &c. & ap» paremment aussi selon l'Homme machi» ne, dont l'incomparable docteur d. l. M. » accoucha dans l'ivresse.

(2) » On fait monter le nombre des » martyrs juſqu'à onze millions à peu-près. » Par ſes édits Dioclétien lui ſeul fit deux » millions de martyrs. Dans les trois pre- » miers ſiécles on en compta au moins cinq » millions.

IV.

Je voudrais ſçavoir ce que ſignifie le faſte avec lequel on parle aujourd'hui d'humanité & de patriotiſme (1). Ces grands termes ont-ils enrichi nos eſprits de notions importantes ? Nos ayeux ne connaiſſaient-ils pas auſſi-bien que nous l'humanité & le patriotiſme ? Etaient-ce là des découvertes réſervées à ces derniers temps ? La philoſophie ſe rengorge fierement, comme ſi elle avait enſeigné à l'univers ce que c'eſt que d'être humain. Il m'a ſemblé pourtant que nos peres ſe piquaient d'être même chrétiens & charitables : pour cela ils n'avaient pas beſoin de philoſophie,

ou d'Encyclopédie. Humanité dit-il plus que charité ? Citoyen eſt-il plus beau que chrétien ? Je ne le penſe pas. On peut donc entrevoir d'où provient cette belle paſſion d'humanité, cette manie de patriotiſme ; c'eſt qu'on a réſolu de s'en tenir là, parce que ce ſont apparemment les colonnes de nos Hercules modernes : c'eſt qu'on veut abſolument bannir de l'uſage ces deux vieux mots, chriſtianiſme & charité : c'eſt qu'aujourd'hui les vertus du paganiſme nous ſuffiſent ; & que nous ſerons fort contens de nous-mêmes, ſi nous valons un peu mieux que les Pongos, les Mandrills, les Orang-Outangs, les Patagons & les Antrhopophages. Voilà enfin le produit de nos réflexions & de nos livres, la maſſe de toutes les lumieres du ſiécle.

---

(1) » Il faut obſerver qu'aujourd'hui » l'eſprit philoſophique le plus en vogue

» ne borne pas la patrie à une certaine
» étendue de pays dans lequel les mêmes
» chefs, les mêmes loix, le même langage
» réuniſſent les hommes ſous le nom de
» compatriotes ou de concitoyens. Cette
» remarque ſuffit pour concilier cet article
» avec pluſieurs autres qui au premier coup-
» d'œil ſembleraient peut-être le contredire.

V.

ENFLEZ la bouche, beaux diſeurs; érigez-vous en Socrates : prononcez avec dignité vos oracles, & qu'on vous reconnaiſſe à je ne ſçais quel froid enthouſiaſme qui caractériſe ſi bien les génies d'aujourd'hui... Ou bien laiſſez-moi parler : j'exagererai encore plus que vous ne faites les déſordres, les petiteſſes, l'ignorance & les momeries du vulgaire catholique. Je vais, s'il eſt néceſſaire, calomnier notre mere la ſainte égliſe, en reconnaiſſance de ce que nous lui

devons ; après quoi j'étalerai faſtueuſement ce qu'ont fait & ce que feront jamais de plus beau les honnêtes Calviniſtes, les ſages Luthériens, les vertueux Sociniens (1). J'irai même, oui j'irai déterrer parmi les Quakers (2) des traits éblouiſſans, ſur-tout de franchiſe & d'humanité. Avec tout cela j'aurai de la peine à imaginer rien qui égale les anciens philoſophes grecs : & que réſultera-t-il de cet odieux contraſte de quelques étérodoxes doués de probité avec une foule de Romains ſans mœurs ? Les ſimples en ſeront d'abord effrayés : ils réfléchiront enſuite, & reconnaîtront une preuve de plus en faveur d'une religion divine, qui brille au milieu des ténebres & des ſcandales : qui fleurit & ſe renouvelle malgré le ravage & la déſolation des mœurs : qui toujours également glorieuſe & triomphante n'a beſoin, pour ſe ſoutenir, ni de ſes propres ſujets, ni de ceux qu'elle

comblait le plus de faveurs & de graces, ni de ceux mêmes qui étaient élevés dans ſon camp, & à qui elle avait confié ſes armes & ſa puiſſance.

Douze pauvres l'ont fait reconnaître juſqu'aux extrémités de l'univers : ce grand prodige n'a point encore ceſſé ; un petit nombre de juſtes, diſperſés ça & là ſur la terre ſuffit pour défendre ſes étendarts & perpétuer ſon régne juſqu'à la conſommation des ſiécles.

---

(1) » Lélie Socin leur chef, né en 1525, » uſant de la liberté que ſe donnaient Luther & Calvin, d'interprêter à leur gré » l'écriture, alla bien plus loin qu'eux, » nia la divinité de J. C. & rejetta tous » les autres myſteres de notre ſainte religion. Depuis que ſa ſecte a été chaſſée » de Pologne, en 1658, elle eſt bien tombée, à moins que nos philoſophes ne la » relevent.

(2) » Georges Fox, de la province de » Leiceſtre en Angleterre, Anabaptiſte de

» religion, cordonnier de profession, quitta
» tout d'un coup sa boutique pour s'ériger
» en réformateur. Comme les anabaptistes,
» il prétendait que tous les chrétiens étaient
» égaux, & ne devaient point avoir de su-
» périeurs : que l'usage de se saluer réci-
» proquement venait des payens : qu'il ne
» fallait point prier dans le temple, parce
» que J. C. avait dit de prier en secret la
» porte fermée. Il ajoutait les erreurs de
» Socin. Cromwel le fit arrêter ; mais ses
» sectateurs parurent en 1655. On les nom-
» ma Kuakers ou Trembleurs, parce qu'ils
» se préparaient à débiter leurs prétendues
» révélations par des tremblemens extraor-
» dinaires. Il ne faut pas le confondre avec
» Jean Fox, docte calviniste, qui vivait sous
» Henri VIII & sous la reine Elisabeth.

VI.

TOUTES les idées ſont ſi renverſées aujourd'hui ; on eſt ſi loin des notions les plus claires ; les vérités qu'on a toujours regardées comme le rudiment des mœurs & la ſource de l'honnêteté publique, ont tellement dégénéré en problêmes & en paradoxes : on a tellement oublié les maximes fondamentales du patriotiſme même & de la ſaine politique, qu'avant trente ans, ſuppoſé que cela continue, on n'entendra raiſon ſur rien. Le brouillard gagne & s'étend ſur toute l'Europe, au point qu'on n'y verra plus en plein midi.

Je conſeillerais donc à tous ceux qui eſpérent vivre, & à qui le délire épidémique n'a pas encore fait tourner la tête, de recueillir bien préciſément les lumieres de leur bon

ſens, & d'écrire comme quelque choſe de fort rare ce que du premier coup-d'œil leur eſprit décidera juſte & convenable. Sur-tout qu'ils prennent garde de ſe rebuter, par la raiſon que cela leur paraîtrait trop évident. En 1797, ou 98 au plus tard, il ſera temps de faire imprimer le recueil. Alors on trouvera neuf ce qu'il y a de plus ſimple; & je craindrais même, vu les progrès de la déraiſon, que ce livre ne parût encore trop extraordinaire. Cependant, je penſe que peu à peu on s'y accoutumera. Ainſi un malheureux tout-à-coup ſorti d'un noir cachot où il languiſſait depuis bien des années, ſouffre de la premiere vue du ſoleil; mais il ne tarde pas à s'y faire.

VII.

Il eſt facile d'en impoſer à un peuple d'eſprits ſubalternes par le titre pompeux de philoſophe : titre que l'Egypte & Rome, le Grec & le Scythe révéraient, il eſt vrai, plus que tout autre ; mais titre frivole, quand on ne le reçoit pas, & qu'on ſe l'attribue ſans avoir une ame qui faſſe le bonheur de la ſociété, ou du moins un génie qui l'éclaire : titre ridicule, quand il ne ſuppoſe que la licence des penſées & l'enflure du ſtyle : titre ignoble, lorſqu'il devient celui d'une cabale : titre odieux, dès qu'on en abuſe pour briſer les liens les plus ſacrés : celui du ſang, en banniſſant de l'uſage les doux noms de fils & de pere : celui du mariage, en ſubſtituant les formules civiles à la qualité d'époux, les manieres aux

devoirs, la vanité à l'honneur, la politique au ſacrement, la débauche à la vertu : celui de la patrie, en l'étendant d'un pôle à l'autre, ſous l'ombre favorable de l'humanité : celui du vrai culte, en le confondant avec toutes les erreurs.

O France ! L'épée des Goths & des anciens barbares te fit-elle des plaies auſſi profondes, que la plume & la langue de quelques philoſophes polis,

VIII.

NOUVEAU Licurgue dans ſes accès politiques, maître Olibrius débute par me demander à quoi bon cent eſpéces de moines blancs, noirs, gris, bruns ou roux. S'il eſt juſte de répondre ſur le même ton & avec la même ſuffiſance, je demande à mon tour : à quoi bon dans nos armées tant d'uniformes blancs, bleus, verts, rouges & jaunes ;

nes : cavalerie, infanterie, dragons, cuiraſſiers, grenadiers, troupes légeres, ſuiſſes, gardes, & toute la phalange à pied & à cheval de la maiſon du roi.

Sans perdre la tramontane, il répliqua par une ſuite de queſtions non moins embarraſſantes que la premiere. Pourquoi renoncer aux douceurs de ſa patrie, quitter ſes eſpérances ou ſes poſſeſſions, rompre les ſacrés nœuds du ſang, pour s'aller enterrer tout vif dans le ſépulcre d'un cloître, & chercher au milieu des bois un aſyle parmi les bêtes féroces ? Comment excuſer ces écarts d'une pieuſe frénéſie qui ſe voue ſans crime aux larmes d'une pénitence chimérique ? Que ſignifient ce ſilence inhumain, ces barbares cilices, ces flagellations injuſtes, ce jeûne homicide, ces veilles, ces prieres, ce renoncement à ſoi-même ſi farouche, & tout ce joug arbitraire qui appeſantit l'ame, énerve la raiſon,

TAYLOR INST. - OXFORD

rétrecit l'eſprit, écraſe la nature & détruit l'homme entier ?

C'eſt dommage ſans doute que cela ſoit dit avec moins de circonſpection que d'énergie. Tout le monde apparemment a droit d'interroger ainſi : uſons-en, & qu'on décide ſi le Dieu des armées, qui enrôle dans cette ſainte milice, n'eſt pas un auſſi grand maître que les princes de la terre : ſi la grace toute-puiſſante ſoutient moins que l'ambition & la gloire la mieux fondée : ſi la défenſe de ſon pays eſt plus preſſante que le ſalut éternel du corps & de l'ame, que le beſoin conſtant d'une édification capable de balancer les énormes ſcandales du ſiécle, le beſoin de modeles aſſez hardis pour franchir les hauteurs de la perfection évangélique, le beſoin de rappeller le vieil âge du chriſtianiſme au ſublime & à la ferveur de ſa premiere jeuneſſe : ſi les ennemis d'un établiſſement paſſager exigent plus de fer-

meté & de vigilance que les implacables eſprits qui ſans ceſſe aſſiégent le royaume de Dieu dans nos cœurs : s'il y a dans l'univers une régle religieuſe comparable en rigueur à la bonne diſcipline militaire.

» Magnanimes guerriers, qui avez » blanchi ſous la lourde cuiraſſe, vo- » tre témoignage ſeroit ici d'un grand » poids. Vous ſeuls êtes en état de » peſer vos exploits & de calculer » vos fatigues ; que votre laurier » couvre & couronne de bleſſures ! » L'honneur qui vous ſuit loin de » vos foyers pacifiques juſqu'aux tra- » vaux des tranchées, à travers les » monts, les torrens, le fer, le feu » & les neiges, efface-t-il les traces » de ſang qui ſignalent vos conquêtes ? » Que d'heures accablantes, de nuits » terribles, de journées meurtrieres » forment le brillant tiſſu de vos vies ! » Malgré toute la gloire que la lâche » ingratitude ne ſçaurait vous enle-

» ver, que vous êtes à plaindre, ſi » à peine échappée à mille naufra- » ges votre bravoure s'eſt bornée au » temps, au lieu de viſer au prix des » hautes vertus dont vous faites tous » les frais !

A meſure que l'enthouſiaſme anime la voix, la diſpute étincelle, & fait feu d'objections. Eſſuyons encore une ou deux charges, pour repouſſer enſuite juſques dans ſes derniers retranchemens l'oblique & futile déraiſon.

Dans l'égliſe on ne reconnaît de néceſſaire que les prêtres. Leur miniſtere ſuffirait abondamment. Donc il ſerait à ſouhaiter qu'on réunît ſous un même gouvernement hiérarchique toutes ces familles biſares & diſparates, d'où il réſulte trop de confuſion, & dont la ſeule vue effarouche. Ici les imaginations s'allument, les fuſées lyriques partent ſans qu'on y penſe, &, plus rapides que la bombe & l'éclair, crevent ſur les monaſteres ri-

ches & pauvres, pulvériſent ſans quartier guimpes, frocs & ſcapulaires, mettent toutes les cellules en combuſtion & n'épargnent que les preſbyteres.

Une éloquence vigoureuſe fait valoir aux dépens des inſtitutions clauſtrales la dignité du pur ſacerdoce, le mérite toujours oublié des cures de campagnes, la majeſtueuſe ſimplicité des cérémonies, l'uniformité paiſible des opinions & des langages, &c. Que ſçais-je enfin ? Par malheur trop d'eſprit m'ennuie, & malgré moi je me vois réduit à contrôler à mon tour cette variété d'armes & d'exercices qu'on a introduit dans les armées nationales : & je m'aviſerais de n'admettre que l'infanterie blanche, parce que ce corps & la couleur ſeraient de mon goût, ſans que je crains qu'on ne m'accable de mille bonnes raiſons qui me fermeraient bientôt la bouche.

Mais n'importe : on ne laiſſe pas

d'ajouter, avec une opiniâtreté indomptable, que les apôtres, que les disciples du Sauveur ne différaient point entr'eux aussi singulierement : que, que, &c. Mais dans les premieres années après la fondation de Rome, connaissait-on dans ses troupes ces distinctions établies par la suite ; *turmæ*, *cohortes*, *cataphracti*, *loricati*, *legionarii*, *manipularii*, *volones*, *mercenarii*, *caligati*, *prætoriani*, *alarii*, *primani*, *secundani*, *decumani*, *vigesimani*, &c. &c.

Il n'est pas rare d'entendre, dans les assemblées d'oisiveté, déclamer ainsi le plus sérieusement du monde contre d'anciens établissemens que le ciel autorise & protége. Au grand étonnement des générations futures, notre siécle a le talent d'allier l'humanité & le génie de destruction. La philosophie l'inspire. Tout ce qui passe la nature l'effraye facilement. Elle souffre trop de ce qu'elle est forcée d'admi-

rer. En un mot, à l'en croire, ce n'eſt qu'à une pitié généreuſe qu'on doit ſes cenſures les moins modérées. Elle voudrait alléger le ſervice de Dieu, comme elle eſt venue à bout de faciliter le ſervice du roi, où ſes héros volent maintenant à leur aiſe ſur un lit de plumes : où ils ne ſe refuſent plus auſſi durement qu'on faiſait jadis ni l'éclat des équipages, ni le luxe des tables, ni le bon goût des parures, ni l'amuſement des brochures, ni les charmes des concerts, ni l'enchantement des ſpectacles, ni la grande reſſource du jeu.

Encore un degré de lumiere philoſophique ſur notre horiſon, & nous vaudrons peut-être les Perſans (1) ; & nos dames pourront faire en ſûreté la campagne.

(1) » C'eſt-à dire, ces innombrables » multitudes d'hommes qu'une poignée de » ſoldats couvrit de honte à Marathon,

» auprès de Platée, au passage des Termo-
» piles, près de Salamine, au bord du
» Strimon, &c.

IX.

Trois classes d'impies : héros, fanfarons, lâches. Les impies de la premiere classe sont des déterminés avec lesquels on sçait du moins à quoi s'en tenir. On remarque en eux une sorte d'unité de conduite & de sentimens qui dispense de toute inquiétude. Dieu n'a rien à attendre d'eux : aussi ne chicannent-ils point sur l'avenir. Le présent leur suffit, & leur conscience ne souffle seulement pas. » Voici ma » religion, disait Béze à saint Fran-» çois de Sales, en lui montrant sa » Sunamite (1). En effet, tels que je me les représente, ce ne sont point des mélancoliques, ni des enthousiastes malfaisans. Ils n'ont point renoncé à

la nature. Dans leur gaité même il leur échappe des traits d'humanité qui étonnent. En un mot, s'ils connaiſſent le péril, ils ne s'en ſoucient pas apparemment, & vont droit au feu ſans s'arrêter à réfléchir ſur un parti pris.

Quant aux incrédules de la ſeconde claſſe, c'eſt beaucoup qu'ils aient l'air réſolu. Tranquilles en apparence, quoique chancellans ſur leurs principes, ils ſont braves à peu-près comme ceux qui rient de la faculté, tandis qu'ils ſe portent bien. Les armes légeres ſont les ſeules qui conviennent à leur foibleſſe; & il y a des rencontres où ils ſe ſervent avec ſuccès du tranchant de la plaiſanterie.

J'avoue qu'on n'aime pas naturellement ceux de la troiſiéme claſſe. Ils n'ont ni aſſez de courage pour changer de ſentimens, ni aſſez d'honnêteté & de décence pour ſouffrir qu'on penſe mieux qu'eux. Déchirés de remords

& brûlés d'envie, ils n'essaient leurs forces que contre l'humble vertu qui ne se défend pas. Moins voluptueux que débauchés, plutôt blasphémateurs qu'incrédules, ils semblent persécuter Dieu & haïr les mœurs.

Il est désolant que le très-grand nombre s'arrête là, puisqu'il perd tout en ce monde, & ne gagnera sûrement rien dans l'autre.

---

(1) » Béze ayant perdu sa femme dans » un âge fort avancé, en prit une seconde » très-jeune qu'il nommait ainsi.... Que » de religions dans ce goût-là, dit un au- » teur ingénieux ! Que n'a-t-on aussi la » bonne-foi d'en convenir... Théodore de » Béze était le principal arc-boutant des » Calvinistes : il harangua au fameux Collo- » que de Poissy en 1561, & succéda à » Calvin à Geneve.

X.

Ce qui démontre la mauvaise foi des docteurs d'incrédulité, c'eſt que pas un d'eux, je n'en excepte point le coryphée de la troupe, n'eſt en état de préſenter ſeulement un catéchiſme ſuivi de ſa doctrine : c'eſt que pas un ne rejette de myſtere, ſans admettre à ſa place une abſurdité (1) : c'eſt que pas un ne s'énonce clairement dans ſes objections ou dans ſes réponſes : au contraire on ſent qu'ils ne cherchent qu'à jetter de l'obſcurité ſur des principes tout ſimples, qu'ils ſe fatiguent dans le ténébreux labyrinthe de la métaphyſique, en courant à la découverte d'un doute impertinent. *Parturient montes : naſcetur ridiculus mus.*

Aphrinée ſe croit tout matiere ; & il faut que je lui prouve à lui-

même qu'il a une ame. Pour cela, il eſt vrai, je ne me ruine pas en frais. Ma logique eſt toute naturelle, & ſa conduite me fournit un argument à ſa portée.

Aphrinée aima d'abord la bonne chere : aujourd'hui elle l'ennuie, & perſonne n'en eſt étonné. La danſe & le jeu l'ont à peine amuſé. Tour à tour le ſpectacle & la muſique ont flatté, ont épuiſé ſes inclinations. Maintenant la lecture paraît ſa reſſource. Telle eſt l'échelle ordinaire des plaiſirs. Tout ce qui n'affecte que les organes n'eſt point de durée. A meſure que l'on avance, l'ame empiéte ſur le corps. A douze ans on regarde au théatre les décorations, les habits, les maſques. Des marionettes divertiraient mieux qu'Andromaque ou Mérope. A trente ans c'eſt autre choſe. Il convient d'être touché ; on tâche de ſentir. Il s'agit ſérieuſement de ſuivre la piéce, d'en rendre compte,

de citer des vers : le goût vient ; la morale commence à plaire ; un apologue ſemble un fin morceau qu'on ſavoure avec réflexion ; & les livres offrent des attraits d'autant plus piquans, qu'ils intéreſſent directement le cœur ; ainſi devient-on lecteur ſans y penſer. Bientôt on ſe fera un honneur de cultiver ce premier fonds, d'acquérir enſuite, de mettre déja un tarif aux ouvrages & aux talens, d'eſtimer ce qui paſſe les ſens : dans le ſexe même, de préférer l'aménité de l'eſprit aux agrémens de la figure ; enfin de quitter tout pour un homme inſtruit. Voilà comme on ſe ſpiritualiſe, pour ainſi dire, peu à peu. Rien de ſi commun dans le monde.

Avec plus d'ambition on va bien plus loin. Le laurier littéraire ou le ſceptre de Mars, les ſuffrages de la poſtérité, la trompette de la renommée, le flambeau de l'hiſtoire ſont

voler d'un pôle à l'autre, braver le fer & le tonnerre, & opérent des merveilles épouvantables pour les ſens, & qui ſuppoſent un mépris héroïque du corps, & par conſéquent un ſentiment généreux de ſon immortalité.

Avec des penſées que la ſageſſe dirigera plus haut, le ſacrifice ſe conſommera, la victime ſera immolée toute entiere : le corps eſt tout-à-fait perdu de vue : on ſe refuſe juſqu'à l'imagination des choſes ſenſibles ; ſous un voile de chair reconnaiſſez un pur eſprit que Dieu ſeul touche & occupe.

L'ane ne ſe dégoûte point d'un beau chardon : le cheval ne ſe laſſe point de l'avoine. Pourquoi l'animal raiſonnable s'ennuie-t-il de luxe, de feſtins, de bals, de comédies, de concerts, &c ? Ce qui attache l'ame, comme beaux arts, belles lettres, ſcience & philoſophie, tient beau-

coup plus long-temps, cela doit être. Cependant, quelques lustres refroidissent encore cette noble ardeur. Le seul goût de la vertu est inaltérable, est éternel comme nous.

---

(1) » Témoin l'empereur Julien, superstitieux & philosophe, lâche apostat, » vil adorateur des faux dieux, hypocrite » ridicule, barbare sacrificateur de victimes » humaines, héros tout-à-fait digne de ses » panégyristes.

XI.

CELUI qui avança le premier cette exécrable maxime : que la patrie eſt par-tout où l'on ſe trouve bien ; où ne prévit pas les conſéquences terribles de cet inſigne menſonge, & dès-lors ce ne fut pas un grand philoſophe : ou s'il les prévit, ce fut un ſcélérat, puiſqu'il oſa ſe déclarer ſi ouvertement contre la raiſon, la nature & l'expérience du monde entier.

La raiſon nous apprend en effet que l'amour de la patrie provient du juſte amour de ſoi-même, ſuivant lequel on eſt tenu de préférer l'intérêt public à ſes intérêts perſonnels : au lieu que l'amour-propre eſt un gouffre affreux, caché au fond des cœurs, & toujours prêt à engloutir la ſociété avec tous ſes avantages, l'état & ſes

loix, la fortune de l'univers & la vie du genre humain.

Obſervons l'ordre qu'a établi le Pere de la nature. Tous ſes enfans étant chers à ſon cœur, il fallait cimenter leur union par des beſoins réciproques. S'ils naiſſent faibles, timides & chancellans, qu'ils ouvrent ſeulement les yeux, & regardent autour d'eux-mêmes : ceux qui les approchent le plus, ſont auſſi les plus intéreſſés à les ſecourir. Chacun de nous devient, pour ainſi dire, le centre de l'univers. Les rayons émanés de ce foyer s'affoibliſſent néceſſairement à meſure qu'ils s'éloignent ; mais ces mortels chéris, à qui nous devons & reſſemblons davantage, rempliſſant le premier cercle ou le premier rang de la grande ſociété qui nous environne, doivent par conſéquent reſſentir plus vivement la chaleur centrale. L'humanité ſans doute tient notre ſein ouvert à tous les citoyens de la

terre : cependant, s'ils avaient le même droit à nos inclinations, que deviendraient alors ces précieux garans du bonheur public & particulier, le ſentiment, le goût, l'inviolable contrat de la reconnoiſſance, le charme des habitudes, l'heureuſe néceſſité des rapports phyſiques & moraux, mille nœuds auſſi doux, peut-être plus flatteurs que ceux du ſang, l'amitié & l'eſtime, enfin l'effet naturel d'un vertueux attachement aux mêmes loix dont l'empire aimable, quoiqu'abſolu, rapproche & conſerve tous les rangs, malgré leur différence, & aſſure l'union & la paix des cités ? Sous des liens trop lâches, chacun reſterait indépendant, & tomberait dans l'indifférence la plus ſauvage. Une obligation immenſe excede nos forces, & par-là deviendrait nulle.

Conſultons la plus ancienne expérience. Depuis la diſtribution des terres entre les fils de Noë, le beau nom

de patrie n'a ceſſé de retentir depuis la zône torride juſqu'aux zônes glaciales. Lui ſeul adoucit au Lapon la rigueur des neiges, & par lui ſeul, malgré un air embraſé, le noir Affricain reſpire. A-t-on jamais dû s'en dégoûter ſous un ciel riant & calme ? Penſeurs atrabilaires, & mauvais citoyens, vous dont la triſte apathie voudrait éteindre ce feu ſacré qui anime & conſerve les empires, ſans l'attrait victorieux de la patrie, que de nations vous enviraient une terre de délices, &, fondant ſur vous les armes à la main, forceraient peut-être des ingrats à regretter amerement tant d'avantages, qu'ils ne méritaient plus, dès qu'ils ne les ſentaient pas.

XII.

QU'ON compare, mais froidement, tranquillement, les monarchies avec les républiques tant anciennes que modernes, & l'on remarquera, si l'on veut, que les troubles sont moins fréquens dans celles-là que dans celles-ci, parce qu'il y a toujours moins de passions dans un homme que dans cent mille. Outre cela les troubles ne peuvent pas s'y étendre aussi vite, ni aussi loin, parce que la différence des rangs forme beaucoup d'obstacles, & que les yeux y sont accoutumés à voir l'autorité revétue d'un certain éclat; au lieu que dans une société d'égaux tout enthousiaste peut se faire chef, & une parole échappée peut devenir un cri de guerre. Il s'en faut bien d'ailleurs qu'une émotion populaire y cause autant de ravages & de déso-

lation. Le même dépit qui n'a produit que des couplets ſur les bords fortunés de la Seine, eût autrefois enſanglanté le Tybre. Parmi nous l'orage n'eſt guéres qu'un long murmure: là un éclair eſt ſuivi de la foudre qui conſume un peuple républicain. Les folies de la fronde iront-elles de pair avec les horreurs de Cromwel?

Une ſeule obſervation décide nettement la queſtion. Quand vit-on les gouvernemens monarchiques expoſés d'une maniere plus affreuſe au fléau de la diſcorde civile? Ouvrez l'hiſtoire. N'eſt-ce pas toujours durant les anarchies? C'eſt-à-dire, lorſque l'état dégénere en une eſpéce de république.

XIII.

L'HYPOCRISIE eſt un vice ſi indigne, que la crainte d'expoſer aux regards du public toute la baſſeſſe de ſon ame devient enfin un obſtacle qu'on n'oſe lever à la vue même d'un trépas aſſuré. C'eſt un vice ſi abominable, que le Fils de Dieu, uſant d'indulgence envers les plus grands pécheurs, paraiſſait ne pouvoir ſupporter celui-ci, & ne ceſſait de le reprocher en face aux Scribes & aux Phariſiens.

On croit ce vice un monſtre fort rare dans le monde : ce n'eſt que dans les ſombres & reſpectables aſyles d'une réforme auſtere qu'on s'imagine témérairement devoir le trouver. Mais ſans faire mention des Pharaon, des Antiochus & autres fourbes des temps reculés ; ni d'un Judas, le chef & le

pere des hypocrites, ni d'Ananias & de Saphira, que ſaint Pierre extermina d'un mot comme d'un coup de foudre; ni du magicien Simon, auquel on n'eut pas honte d'élever une ſtatue, avec cette inſcription inſenſée : à Simon dieu ſaint; ni du fanatique de la Méque, dont l'Orient révere encore les impudens délires comme des révélations prophétiques; ni de l'apoſtat Julien; ni de Richard de Gloceſtre, de Cromwel, & d'un grand nombre d'impoſteurs ſacriléges, dont l'hiſtoire fait horreur aux ames droites, l'hypocriſie n'eſt-elle pas le caractere des ſéducteurs de tous les genres, qui combattent pour quelque vice que ce ſoit ſous les enſeignes de la vertu ? Et combien de philoſophes ſont parmi nous une preuve ſenſible, que l'humanité, la bienfaiſance, la probité, le patriotiſme, l'amour de la vérité, la modération, la décence & la ſageſſe ont auſſi leurs hypocrites.

XIV.

DES philoſophiſtes dans le ſein du Chriſtianiſme ſont à peu-près des eſprits républicains dans un état monarchique. Ceux-ci ſéparent toujours les intérêts de la patrie des droits du prince, & ceux-là ne ſçauraient allier les droits de la raiſon avec les intérêts de la foi. La liberté eſt le cri ou la deviſe des uns & des autres. Pour peu que l'autorité ſemble y toucher, ils ſont bleſſés dans l'endroit ſenſible, & voilà qu'ils entrent les uns en fureur, les autres en enthouſiaſme; or cette fureur eſt auſſi voiſine de la révolte, que cet enthouſiaſme eſt voiſin du blaſphême.

XV.

XV.

QU'ON diſe de quelqu'un qu'il n'ajoute pas foi à l'Evangile ou n'a point de religion, cela peut ſe croire aiſément d'un jeune homme enſorcelé de la bagatelle, qui n'a jamais lu un livre ſérieux, ſi ce n'eſt peut-être au collége, où il n'a pas appris à réfléchir. Cela peut ſe croire encore d'un cerveau affoibli par la débauche, qui ne connnait point de meilleure école que la comédie ou l'opéra; d'un guerrier de Cythére, auſſi hardi contre Dieu & ſes miniſtres, que lâche devant les ennemis; dont le champ de bataille ordinaire eſt la taverne ou un caffé. Cela peut ſe croire auſſi d'un vieux docteur machiavéliſte, rompu au manége des cours, dont toutes les iniquités proſpérent, & qui doit ſon élevation à un million de baſſeſſes.

Cela peut ſe croire enfin d'un miſérable bel-eſprit, que la vanité ou la faim dévore, dont tous les travers paſſent à la faveur du ſtyle... Mais d'une tête mure, qui a ſeulement lu une fois bien poſément les quatre hiſtoriens de notre divin Légiſlateur, cela peut-il ſe croire ?

XVI.

VOYEZ parmi toutes les religions qui ont diviſé les hommes juſqu'à préſent, s'il y en a une ſeule qui n'admette la néceſſité de l'intolérance. Il faut donc qu'elles ſe gouvernent toutes par un principe commun entr'elles. Or quel eſt-il ce principe univerſel, ſinon l'intérêt qu'elles prennent à des vérités importantes dont chaque ſecte ſe croit en poſſeſſion excluſivement aux autres. Concluons de-là contre les partiſans de la tolérance, ou qu'ils ne

reconnaiſſent la vérité dans aucune religion du monde, ou qu'ils ſont bien indifférents pour elle : la premiere de ces deux propoſitions prouverait en eux de la folie ; la ſeconde de la ſtupidité : c'eſt à eux de choiſir.

Portons nos regards au-delà ; & puiſque l'intolérance eſt commune à toutes les ſectes de l'univers, tâchons de parvenir à diſtinguer l'intolérance qui appartient à la vérité de celle qui eſt propre du menſonge. De tout temps les vices furent l'appanage de l'erreur : au lieu que rien d'impur ne peut jaillir d'une ſource qui vient du ciel, comme l'éternelle vérité. Donc une religion qui autoriſe une intolérance vicieuſe, porte évidemment un caractere de fauſſeté. Et d'abord perſonne n'ignore que l'intolérance des proteſtants eſt auſſi partiale que le fut autrefois celle des ariens ; malgré la différence eſſentielle qu'on remarque dans leurs ſentimens dogmatiques, ils ſe paſſent fa-

cilement les plus énormes contradictions, & n'ont pas honte de marcher sur la même ligne, dès qu'il s'agit d'attaquer ce grand siége toujours environné de foudres prêts à éclater contre le fanatisme. Ainsi l'on voit des familles divisées entr'elles, s'accorder par un nouveau crime pour combattre l'autorité légitime, sous l'étendart sanglant de la révolte.

Depuis long-temps l'inconstance & la confusion dominent sur les bords de la Tamise : faut-il s'étonner que l'intolérance y soit aussi variable que les flots ? Combien de fois y a-t-on vu les Puritains, les Presbytériens & d'autres sectaires s'y traiter tour à tour en freres & en ennemis ? L'Angleterre est le théatre des révolutions d'état & des variations de l'esprit humain.

L'histoire nous apprend que la même jalousie qui enfanta le schisme des Grecs, infecte encore leur prétendue intolérance. N'auraient-ils point mé-

rité de ramper ſous les Turcs, en voulant s'élever au-deſſus de Rome ?

Qui eſt-ce qui ne connait pas le zèle emporté du Muſulman ? Reſpecte-t-il les droits de l'humanité ou de la raiſon ? Semblable à ces brigands qui ne laiſſent à un malheureux que la cruelle alternative d'une prompte mort ou de la perte entiere de ce qu'il poſſéde, Mahomet ne propoſe que le choix du cimeterre ou du turban.

L'inconſéquence ou plutôt l'abſurdité qui régnait dans la conduite des payens intolérans, frappe tout le monde au premier coup d'œil. Leurs dieux étaient ſi ridicules, ſi infâmes ! D'ailleurs ils n'exigeaient qu'un ſacrifice extérieur & forcé (*) ; or la contrainte & le menſonge ſont à peine un culte digne des démons. Enfin l'intolérance de tant de nations barbares,

(*) Voyez le Chap. 27. de l'Apologie des Chrétiens, par Tertullien.

livrées à la plus extravagante idolâtrie, tient de leur inſtinct ou de leur naturel brutal & féroce. Où trouver donc une intolérance exempte de ces défauts odieux & deshonorans ? Chez les ſeuls vrais Catholiques. Leur religion, qui commande toutes les vertus, ne peut pas autoriſer le moindre des crimes. L'hypocriſie oſa ſans doute prendre ſes livrées & ſon nom pour déguiſer ſes intentions ſacriléges : mais la noirceur de ſes forfaits a toujours dû la faire ſuffiſamment reconnaître.

Taxera-t-on de partialité ceux qui excluent indifféremment de leur communion, quiconque s'écarte de la doctrine des apôtres leurs maîtres ? Les Catholiques ont-ils jamais varié ſur cet article depuis dix-huit cens ans ? Ne regardent-ils pas toujours la charité comme la baſe des ſentimens & des mœurs ? En conſéquence leurs procédés ſont ſimples, leur cœur eſt pur : la paix ſur la terre, le bonheur

des hommes, voilà le but qu'ils ſe propoſent.

Bien loin de rejetter la voie d'un examen prudent & ſage, ils emploient le flambeau même de la raiſon, pour faire reconnaître le ſceau de l'autorité divine à laquelle ils ſe ſoumettent. Toujours ſages dans leurs conſéquences, ils exigent le témoignage du cœur & celui de la parole, parce que l'un eſt néceſſaire, ſi l'autre eſt juſte. Ils ont trop en horreur le meurtre & le carnage, pour prétendre convaincre les eſprits par le fer & le feu. Ils ſe croient ſeulement obligés de réprimer par des punitions exemplaires les ſcandales de l'impie & du fanatique. En un mot, l'intolérance ne forma point parmi eux de plus grands héros que les martyrs; & c'eſt en prodiguant leur propre ſang, que ceux-ci ont fait connaître tout le prix des vérités qu'ils défendaient.

XVII.

GRAVURE.

Au milieu d'un vaſte globe repréſentant l'univers, s'éleve une colonne ſur le fuſt de laquelle on lit ces grands mots : *OMNIS POTESTAS A DEO.* Au bas de la colonne, à l'orient, eſt un autel de marbre blanc, ſur lequel il y a trois encenſoirs d'or fumans. A l'occident eſt un trône de bronze ; où l'on remarque une épée & un ſceptre d'acier en ſautoir. Aux volutes du chapiteau, du côté de l'autel, ſont ſuſpendues des mîtres, des thyares & des bandelettes les unes blanches, les autres rouges : du côté du trône, des couronnes, des cordons, & des diadêmes étincellans de pierreries.

Une figure giganteſque & aveugle repréſente la ſophimanie, foulant d'un pied le trône & de l'autre l'autel ;

ſerrant d'un bras la colonne, & levant l'autre pour enlever les glorieux ſymboles attachés au chapiteau : mais les mouvemens de ſa main dans l'air ſemblent ébranler une nuée groſſe de foudres, qui repoſe au-deſſus de la colonne & menace d'éclater. Vers la baſe, le luxe & l'avarice excitent une troupe de nains informes à creuſer indifféremment ſous l'autel & ſous le trône, avec des inſtrumens d'agriculture & de divers métiers, pour découvrir une mine d'argent, dans laquelle on les voit s'enterrer tout vifs & ſur le point d'être engloutis par un gouffre de feu qui termine la gravure. A droite & à gauche, pluſieurs groupes de ſpectateurs paraiſſent s'agiter beaucoup, & attendre tous un grand événement.

Fin de la premiere Partie.

VARIÉTÉS
D'UN PHILOSOPHE
PROVINCIAL,

Par M. CH..... le jeune.

SECONDE PARTIE.

A BRUXELLES,
Chez la Veuve VASSE;
A PARIS,
Chez H. C. DE HANSY, Libraire,
rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXVII.

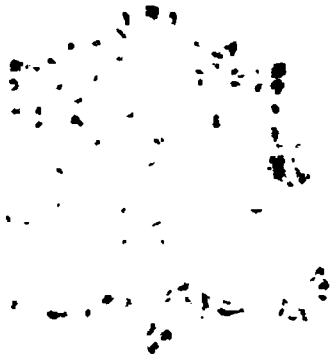


TABLE
de la seconde Partie.

DE l'EDUCATION, page 1
CARACTERES, PORTRAITS ET CRITIQUES, 35
MŒURS ET MORALE, 95
DIVERS SUJETS, 133
SUR LE DUEL, 164
DE LA PHILOSOPHIE MODERNE, 174

DE L'ÉDUCATION.

I.

L'EDUCATION eſt une grande charge pour un grand homme, un emploi médiocre pour un homme ordinaire : mais pour un petit perſonnage, c'eſt une bagatelle.

II.

TRACER un plan honnête d'Eucation, c'eſt la beſogne d'un Littérateur du commun. L'énumération des livres convenables aux diverſes époques du premier âge, le choix des

connaiſſances relatives aux beſoins de la ſociété, de l'ordre dans les idées, de la clarté dans le ſtyle, & un peu de hardieſſe dans les réflexions caractériſent ces ſortes de croquis : & fuſſent-ils des tableaux eſtimables pour la fierté du deſſein, leurs auteurs n'obtiendront que la gloire d'un travail brillant & facile.

Ces ſyſtêmes (il y en a tant de fort beaux & ſi peu de juſtes) ne m'offrent encore que l'extérieur de l'Education, & reſſemblent aux optiques, qui embelliſſent trop la nature, ou bien à ces décorations de théatre, dont l'agréable impoſture a des charmes & un éclat qu'on ne retrouve plus dans les monumens d'architecture qu'elles repréſentent. Le fond ou l'eſſence de l'Education conſiſte à ſonder & manier, pour ainſi dire, la nature des enfans. Les méthodes ne manqueront point : mais avant de les employer, on doit con-

naître parfaitement les sujets auxquels elles seront adaptées : or pour cela il faudrait joindre à la tradition des Mentors célebres qui ont illustré leur profession, une expérience guidée par le génie observateur.

L'imagination féconde des spéculatifs a pourtant droit de plaire, & peut produire de jolies choses.

III.

A moins qu'un homme capable ne reçoive son éleve presqu'au moment qu'il sort des mains de sa seconde mere, & que cet enfant ne soit né avec d'heureuses dispositions; s'attendre qu'une éducation particuliere réussira à un certain point, c'est une agréable chimere : voici entr'autres trois raisons fort claires de ce que j'avance.

1°. De l'aveu de tout le monde

TAYLOR INST. OXFORD

elle engendre peu de talens. L'émulation n'anime conſtamment que les grandes écoles : pour exciter ce feu qui nourrit & dévore le génie, le concours de pluſieurs choſes paraît néceſſaire, la publicité des punitions ou plutôt des récompenſes, la ſolemnité des exercices, la variété des eſprits, le contraſte des caracteres, le nombre & la rivalité des candidats entrés enſemble dans la même lice, enfin la connaiſſance familiere, l'habitude & comme le voiſinage des hommes célebres & de tous ces grands modeles qui étonnent trop quand on en eſt éloigné, ou qu'on ne voit pas leurs traces fraîchement imprimées dans la carriere qu'on parcourt après eux. Il eſt rare en effet que l'ambition d'un enfant élevé dans ſes foyers le porte au-deſſus de ſon château & au-delà de ſa baſſe-cour ou de ſa terre.

2°. L'Education particuliere engendre beaucoup de vices. Si j'avais

un éleve, je voudrais qu'il ne fût ni médiſant ou bavard, ni infatué de ſes titres ou de ſes revenus, ni contrediſant ou dédaigneux, ni capricieux, efféminé, avare, prodigue, joueur, faux, ou humoriſte. Or cela ſerait ſouvent preſqu'impoſſible. Où trouver pour cet enfant des préſervatifs aſſez ſûrs contre les ſuites malheureuſes de la ſympathie du ſang & de la contagion domeſtique? Peut-on entreprendre, ce qui ſemblerait néceſſaire, la réforme de ſes pere & mere, oncles & tantes, valets & femmes de chambre? Cependant ne rencontrant qu'eux à chaque pas, il reçoit inſenſiblement leur empreinte. Un fils fait ſa cour aux auteurs de ſes jours, ou à ceux dont il a beſoin ſans ceſſe, en flattant leurs penchans quels qu'ils ſoient; de toutes les manieres de flatter, la plus agréable & la plus aſſûrée du ſuccès eſt la reſſemblance: ce qui n'eſt d'abord qu'imi-

VARIÉTÉS
D'UN PHILOSOPHE
PROVINCIAL,

Par M. CH..... le jeune.

SECONDE PARTIE.

A BRUXELLES,
Chez la Veuve VASSE;
A PARIS,
Chez H. C. DE HANSY, Libraire,
rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXVII.

TABLE
de la seconde Partie.

DE l'EDUCATION, page 1
CARACTERES, PORTRAITS ET CRITIQUES, 35
MŒURS ET MORALE, 95
DIVERS SUJETS, 133
SUR LE DUEL, 164
DE LA PHILOSOPHIE MODERNE, 174

Au contraire, ſi quelqu'un né heureux montre plus de graces & de fineſſe, tous ſe réuniſſent pour lui déférer les honneurs, & à l'envi il eſt proclamé roi. Le caprice léger ou je ne ſçais quel inſtinct de politique, encore moins l'ambition ou la cabale n'ont jamais part à leurs élections ordinaires. Elles ſont l'effet d'un ſentiment vif & naturel, d'un procédé honnête & parfaitement juſte. L'état reſte populaire tandis que les talens ſont de niveau : le ſeul mérite, toujours ſûr d'être couronné auſſitôt qu'il ſe rendra ſenſible, décide les goûts pour l'état monarchique.

De même s'il s'en trouve un moins agréable & aſſez téméraire pour ne pas reſpecter l'ordre public, bientôt on lui preſcrit ſa place au dernier rang : s'il prend de l'humeur, on le chaſſe ſans que la faveur puiſſe appeller de cet arrêt de police. Auſſi ne reconnaît-on point parmi eux les fâcheux

préjugés qui ſe gliſſent juſques dans les ſphéres les plus élevées. L'éclat des habits, l'agrément de la figure, la ſupériorité de la naiſſance, obtiennent tout au plus de leur part un grain d'encens, fruit du premier coup d'œil; mais l'amitié ne tarde pas à ſacrifier ces minces avantages au plaiſir commun, en mettant à l'uniſſon ceux que l'aveugle fortune ſéparerait ailleurs.

C'eſt bien d'eux qu'il faut apprendre à aimer. Le cœur repoſe ſur leurs lévres & brille dans leurs yeux. Quelle attention ils ont à conſoler les malheureux! Le moindre accident change tout-à-coup en deuil leur allégreſſe & leurs triomphes. Sont-ils témoins d'une punition néceſſaire? Au premier cri la conſternation devient générale: tous les yeux ſe mouillent de pleurs: les ſoupirs, les ſanglots retentiſſent ſi haut de toutes parts, qu'on ne diſtingue plus le coupable, des autres.

Tel & plus aimable encore ſe mon-

tre en public ce cher petit peuple pendant près de ſept ans, quoiqu'en particulier il ſe reſſente des inconvéniens de la nourrice & de la gouvernante, qui prennent tellement le deſſus, qu'après cela il devient ſinge & preſqu'auſſitôt homme, c'eſt-à-dire, hautain, dédaigneux, colere, envieux, curieux, pareſſeux, intéreſſé, volage, timide, intempérant, menteur, diſſimulé, &c.

V.

Maxima debetur puero reverentia : ſi quid
Turpe paras, ne tu pueri contemſeris annos ;
Sed peccaturo obſiſtat tibi filius infans.
Juvenal. 14. Sat.

LES anciens étaient ſi délicats ſur l'éducation des enfans, qu'ils craignaient pour eux juſqu'à la tendreſſe des peres & meres : c'eſt pourquoi ils les confiaient ſouvent à des oncles ou

au plus honnête homme de la famille. Là on voulait qu'il ne se passât rien de dangereux sous leurs yeux. Dans les festins & parmi les jeux mêmes, on tâchait de cultiver leur ame, & tout devait les porter à la vertu.

Hiéron fit séverement punir le comédien Epicharmus, pour avoir osé réciter en présence de sa fille des vers qui respiraient la molleſſe. Caton le Censeur fit chasser Manlius de la majestueuse assemblée des vieillards de la nation, parce qu'il n'avait pas respecté sa fille, en témoignant de la tendresse à sa propre épouse. On peut juger de leur réserve & de leur discrétion par ces admirables exemples.

Aujourd'hui il semble qu'on ne puisse assez tôt acquérir la science du mal. Loin que ce soit parmi nous une honte de paraître instruit de tous les désordres des mœurs, on l'exige presque comme une partie de l'éducation. Il faut dans le monde brillant se faire

à voir & à entendre tranquillement ce qui devrait rester enseveli dans les ombres de la nuit. La pudeur est devenue une petitesse d'esprit, une espece de ridicule, & comme un défaut de nature. Nos palais sont des écoles de lubricité, où elle respire & parle aux yeux dans mille chefs-d'œuvres de peinture & de sculpture qui les décorent : où elle invite par l'exemple des dieux à des foiblesses indignes de l'homme. La poësie & la musique y dictent ses coupables leçons, y répetent sur tous les tons ses audacieuses maximes, y célebrent impudemment ses honteux triomphes. On y voit des meres, pour former le cœur de leurs filles, tantôt leur mettre entre les mains l'art du libertinage & l'histoire des débauches : tantôt les exposer elles-mêmes à l'incendie des spectacles.

Qui le croirait ? Le grand principe de nos jours est d'éloigner les jeunes ames du vice en le leur rendant fami-

lier. On ne connaît point de route plus sûre pour conduire à la vertu, que celle du crime : c'est en inspirant le goût même de la volupté, qu'on prétend guérir de la passion ; & nos philosophes, pires que les Sibarites, applaudissent à ces systêmes destructeurs... O temps ! O mœurs ! O Caton ! Quoi ! Ces anciens n'étaient que des idolâtres ; & c'est nous qui sommes chrétiens !

VI.

Il n'est pas étonnant que l'homme ait tant de peine à penser, à méditer, à goûter les choses abstraites : que son intelligence opére avec tant de lenteur : qu'il ne voye que nuages, abymes, écueils inabordables, quand il sort de la sphére des sens ; qu'en mille occasions il y ait tant d'amour-propre à préférer l'ignorance au sça-

voir : que dans un âge plus avancé il ſoupçonne à peine qu'il a une ame : que l'univers enfin ſoit peuplé d'indolens eſclaves de la matiere, rampans ſous la chaîne des peſans organes, incapables de fixer le pur eſprit & d'aller au-deſſus de la région des temps à la découverte des grandes vérités. Depuis ſa naiſſance, on ſe contente de dreſſer l'animal raiſonnable au manége des ſenſations & des habitudes du corps. Auſſi-tôt qu'il a des yeux, on lui dit : regarde ; & on ne lui dit preſque rien de plus. S'il était poſſible de viſiter les plis de ſon cerveau, d'y ſuivre le cours des eſprits animaux, d'en obſerver de près les traces anciennes & nouvelles, qu'y trouverait-on ? Des corps & tout ce qu'il y a de moins digne de ſon attention.

La forme des Educations eſt ſi eſſentiellement vicieuſe, qu'un enfant convaincu à dix ans qu'il a une ame, & conſéquemment plus occupé d'elle,

que de cette argile qu'elle soutient & vivifie, serait un vrai phénix dans le monde. Ame devrait être le premier mot que la bouche de l'homme prononçât. Ame, Dieu, Religion, Eternité : la science de ces quatre mots, supérieure à celle des langues & des plus beaux arts, ne devrait-elle pas lui être familiere avant qu'il sentît des passions ?

Le bon sens apprend que c'est-là l'ordre : & l'expérience prouve qu'on le renverse par-tout.

VII.

QUOIQUE tout ce qu'on dit aux enfans ne paraisse pas actuellement faire son impression, & qu'on ne remarque même en eux aucune disposition sensible à en profiter, il ne faut pas croire pour cela qu'on perde sa peine & ses leçons. Voyez ce grain

qu'on a confié à la terre : il ne germe pas auſſitôt qu'il l'a touchée. Par combien d'états il paſſe avant de conſoler le laboureur de ſes fatigues.

La grande jeuneſſe n'eſt pas le temps ordinaire de la récolte. Combien de fois il faut attendre que les froids rigoureux de l'adverſité, & les dangereuſes chaleurs de la proſpérité ſe faſſent ſentir tour à tour ! C'eſt aux circonſtances à faire circuler, pour ainſi dire, la ſéve des épreuves : les beſoins ſont les premieres racines : bientôt les deſirs ſuccédent & ſe multiplient comme les feuilles ; celles-ci cachent quelquefois des vers : les deſirs couvent ſouvent des fautes : viennent enſuite les réflexions : ce ſont les fleurs qui annoncent les fruits du repentir ; enfin le ſoleil de l'ame, la raiſon acheve de développer & de mûrir les lentes productions d'une éducation pénible.

Quant aux eſprits prématurés qui

portent leurs fruits dès le printemps de l'âge, ils reſſemblent à ces campagnes fortunées que le Nil arroſe, où l'on ſême & moiſſonne dans la même ſaiſon. L'un & l'autre eſt extrêmement rare.

VIII.

POURQUOI eſt-il rare qu'on n'ait que de la pure indifférence pour les enfans? Pourvû qu'ils ne laiſſent pas voir de mauvaiſes inclinations déja décidées, on ſe ſent porté à les aimer tendrement. Leur foibleſſe touche, prévient, flatte, attache & ajoute je ne ſçais quoi à leur mérite. Qu'ils aient beaucoup de douceur, & ils ſont ſûrs de conſerver cet avantage autant qu'ils voudront. Mais deviennent-ils méchans? On les hait plus que des hommes: on les hait comme une ſorte de petits monſtres.

En effet, il ſemble contre nature que des êtres auſſi foibles ne rampent pas ſans ceſſe devant nous. La ſouplesſe & la timidité doivent être le partage de la foibleſſe, & l'on a trop de peine à épargner un inſecte malfaiſant.

L'orgueil eſt toujours notre ſecret. C'eſt toujours par l'orgueil qu'il faut expliquer l'énigme du cœur.

IX.

CERTAINES nations des Indes, auſſi-bien que les Crétois & quelques autres peuples, ſe faiſaient ſervir par leurs propres enfans, fuſſent-ils de la plus grande naiſſance. Il en réſultait pluſieurs bons effets. Ils prenaient de bonne heure des ſentimens d'humanité, devenaient modeſtes, & ſe fortifiaient le tempéramment.

Chaque pays a ſes uſages. Dans

le nôtre on accorde aux enfans de qualité tant de droits, & l'on attend d'eux ſi peu de choſe, qu'on ne doit pas s'étonner de les voir dès leurs premieres années, durs, fiers & infirmes.

X.

Les enfans s'amuſent à faire les peres & meres ; les hommes, au contraire, pour ſe récréer, dépoſent la charge de leur famille, redeviennent enfans, & ont beſoin de cartes. Quels ſont les plus ſages ? Ne ſe trouve-t-on jamais mieux qu'en ceſſant d'être ce qu'on eſt ? La raiſon dit que non : l'imagination dit qu'oui. Le bonheur réel ou imaginaire dépend de l'avis pour lequel on opine.

XI.

LA muſique eſt ſans contredit le premier des arts agréables. Chez les Grecs, elle faiſait une partie ſi importante de l'éducation, que Thémiſtocle paſſa pour un homme mal élevé, parce qu'il ne put jouer de la lyre dans un feſtin. Chez tous les peuples de l'Europe l'étude de la muſique entre auſſi dans le plan d'une éducation un peu ſoignée; & cet uſage eſt d'autant plus raiſonnable, que les charmes de l'harmonie pénétrant juſqu'au fond des cœurs, y font plutôt éclore le ſentiment, ſans lequel il n'y a ni talens, ni graces, ni vertu, ni génie.

Il ſemble que l'effet naturel de cet art enchanteur doit être d'adoucir inſenſiblement le caractere, d'égayer l'imagination, de polir les

mœurs. Ce qui eſt indubitable, c'eſt que le goût de ce ſage plaiſir devient en mille rencontres un préſervatif contre l'ennui, l'oiſiveté, l'humeur & le chagrin : & combien de fautes funeſtes à la ſociété & à la réputation prévient tous les jours la ſalutaire manie d'un inſtrument ! Qu'importe que les connaiſſeurs ne croyent pas devoir accorder tout-à-fait leurs ſuffrages à notre talent ? L'eſſentiel eſt de s'amuſer ſoi-même, & l'on peut ſe paſſer de la gloire d'amuſer les autres.

Mais parmi ces précieux avantages, la muſique a auſſi ſes dangers. Si le ſage la regarde comme l'art ſublime de faire paſſer dans l'ame le ſentiment délicieux de tout ce qu'il y a de beau dans la nature & dans les mœurs : s'il la croit digne d'être admiſe dans le ſanctuaire même de l'Eternel, où ſes accens mâles & fiers, ſes éclats vifs & rapides, ſes contraſtes brillans, ſes harmonieux accords nous rendent ſen-

sibles la bonté ineffable du Pere des humains, ou la terrible majesté du Dieu des armées : c'est pour cela même qu'il trouve indécent qu'on prête un si noble langage à des passions déja trop séduisantes.

Depuis long-temps il est ennuyé de voir qu'on se borne, pour ainsi dire, à exalter les turbulens délires du vin, & les langoureuses fadeurs de la volupté : tandis que tour à tour les exploits des héros, les trophées de la victoire, les triomphes de l'aimable paix, la gloire des arts, les époques éclatantes dans l'histoire des rois, les actions généreuses qui ont illustré les états, les vertus qui font le bonheur des nations pourraient inspirer à nos Orphées des airs plus variés & plus touchans : tandis que l'éclat de l'aurore, la saison des fleurs, les richesses de l'automne, mille agréables phénomenes, mille bienfaits de la nature fourniraient une abondante

matiere

matiere à ces chants capables d'embellir l'hiver même & ſes frimats, la ſolitude des vaſtes forêts, l'horreur des naufrages, la triſte nuit du tombeau, les redoutables éclats du tonnerre.

XII.

La ſage Aricie, qui joignait à une piété tendre un eſprit mâle, était ſurtout choquée du ſcandale inſenſé qu'on voit régner ouvertement ſous ces voûtes ſacrées où Dieu daigne venir viſiter l'homme. Elle crut que l'habitude où l'on eſt par-tout de traîner les enfans dans les temples, au lieu de leur inſpirer de bonne heure le goût de la piété, les familiariſait groſſiérement avec la préſence ſacramentelle du Dieu des chrétiens, & avec les plus redoutables myſtéres de la religion; c'eſt pourquoi elle réſolut de ne per-

mettre à ſes enfans l'entrée de ces lieux où l'homme doit oublier la terre, que quand leur raiſon, préparée par des inſtructions ſuffiſantes, commencerait à ſentir la nature des hommages que tout ce qui reſpire doit à ſon créateur. Vers leur ſeptiéme année ſeulement, elle choiſiſſait une des fêtes les plus ſolemnelles, pour les introduire enfin dans l'auguſte demeure du Roi des rois.

Sa méthode ſinguliere aurait dû réuſſir : cependant elle produiſit un effet contraire à celui qu'elle attendait. Ses enfans, à qui elle avait donné une ſi grande idée de la ſainteté du culte extérieur, voyant la maniere dont on ſe comportait par-tout, juſques dans les ſanctuaires & aux pieds des autels où repoſe la Majeſté adorable, en conclurent que leur chere maman radotait ou s'était moqué d'eux.

XIII.

Emblême de l'Éducation.

UN golphe toujours couvert d'un brouillard épais, repréſente le temps de l'enfance. Là une foule de jeunes gens, en s'exerçant à la navigation, ſe met en état de traverſer un jour ſans riſque la mer orageuſe du monde, dont la vaſte étendue paraît dans ce tableau, ſous la forme d'une agréable perſpective.

Soit que ces jeunes gens ſuivent en bande un même guide, ſoit qu'ils aient chacun le leur, le pilote de chaque barque leur apprend à manier habilement le gouvernail, à conſulter ſans ceſſe leur fidéle bouſſole, à diſtinguer la pointe imperceptible des écueils, à connaître les vents & les étoiles, à prévoir à propos, à obſerver juſte, à opérer avec poids & meſure.

Il commence par expoſer clairement les grands principes de ſon art, puis les réduit en pratique ſous les yeux de ſes éléves, enſuite leur confie à eux-mêmes tour à tour le gouvernement de la barque : & ſi leurs ſuccès méritent récompenſe, il ſe fait un plaiſir de les mener dans quelqu'une des îles gracieuſes dont le golphe eſt parſemé. Pour l'ordinaire ils y trouvent des curioſités naturelles propres à les amuſer : ils y cueillent des fleurs & des fruits, & y jouiſſent d'une honnête liberté.

Parmi ces enfans, quelques-uns s'embarquent ſur des eſquifs dorés, dont les cordages ſont une ſoie fine, & les voiles un tiſſu de pourpre extrêmement mince. Ces agrès, plus brillans que ſolides, paraiſſent faits pour la pompe, & ne peuvent ſervir que quand un zéphire léger effleure à peine la ſurface des eaux ; mais pour peu que le vent renforce, on eſt obligé d'a-

voir recours à la rame : auſſi avance-t-on bien doucement. Pluſieurs ont l'air de s'occuper ſérieuſement de leur voyage : on les voit manœuvrer avec beaucoup d'adreſſe & d'attention ſous les yeux d'un pilote vigilant : mais auſſitôt qu'on mouille pour prendre les délaſſemens d'uſage, ils s'amuſent tellement à folâtrer avec de petits monſtres qu'on nomme ſyrênes, qu'inſenſiblement ces monſtres careſſans & perfides les attirent à eux, les reçoivent ſur leur dos, les emportent loin du Mentor & de la barque. Ainſi le moment des récréations devient critique pour ces enfans, lorſqu'on les perd tout-à-fait de vue.

Les uns, pour éviter l'ennui & les alarmes, s'endorment dans le ſein d'une ſtupide indolence. Les cieux & les mers leur ſont également inconnus, & par-tout ils ſe trouvent égarés. Les autres prennent d'abord un air réſolu ;

& promettent des merveilles. Les met-on à même d'eſſayer leurs talens ? Leur courage ſe ralentit à vue d'œil ; au lieu de cingler en haute mer, ils ont de la peine à cotoyer le rivage. Cependant quelques grains d'encens, diſtribués à propos, réveillent leur amour-propre.

Il en eſt que tous les objets étonnent & diſtraient durant la route. A chaque rocher qu'ils apperçoivent, ils voudraient mettre pied à terre pour aller ramaſſer de jolis coquillages. Plus on a de complaiſance pour eux, plus ils en abuſent, & toujours on ſe repent d'avoir écouté leurs caprices.

Il y en a qui craignent leur peine : l'attention les gêne : le plus léger aviron accable leurs bras affoiblis par la pareſſe. Ils aimeraient à ſe laiſſer aller au gré des flots : virer de bord, revirer, ſont pour eux des opérations très-fatigantes. Le vent a tort de chan-

ger. Ils ne ſçauraient prendre de l'inquiétude, même dans la tourmente. Il ne faut pas cependant les laiſſer végeter en repos: mais auſſi il ſerait dangereux de les rebuter par une beſogne trop difficile. En économiſant leurs forces, on réuſſit peu à peu à vaincre leur molleſſe.

Ceux-ci ſont nés avec une préſomption impertinente. Ils ne doutent de rien, parce qu'ils n'ont rien appris. Sçavans en théorie, ignorans dans la pratique, ils ont beſoin d'être ſouvent mis à l'épreuve. Ecoutez-les, ils ſe rient des dangers & bravent tous les orages: voyez-les, ils ſe mettent en nage où il n'y a rien à faire: ils échouent où il n'y a aucun riſque. Quelquefois, à force de tourner & de pirouetter inutilement, ils reſtent ſi étourdis & ſi humiliés de leur courſe ridicule, qu'il n'en faut pas davantage pour les corriger. Du moins, ils ont

de l'ame ; & n'en pas tirer parti, c'eſt manquer d'adreſſe. Ceux-là au contraire ſe défient exceſſivement d'eux-mêmes, & prennent ombrage de tout. Ils ont peur de l'eau & n'oſent regarder le ciel ; le friſſon les prend ſitôt que l'air ſiffle : le roulis, le tangage leur cauſent des palpitations. En vain l'on tâche de les piquer d'honneur, en leur montrant un vaiſſeau qui ſille bien : en vain on leur repréſente que la plaine liquide eſt couverte de jeunes gens de leur âge : ils voyent autant de naufrages certains, qu'ils découvrent d'iſles & de bancs de ſable : le trajet du golphe leur ſemble un voyage de long cours, qu'ils déſeſpérent d'achever ſans infortune. Le mieux eſt de ne rien exiger d'eux d'abord, & d'attendre que d'eux-mêmes ils s'ennuient ou aient honte de l'inaction, & ſe familiariſent enfin avec ce qu'ils appréhendaient davantage.

Combien encore ſont rétifs, indociles, pleins d'humeur. La manœuvre qu'on leur preſcrit, n'eſt jamais celle qui leur convient. Ils veulent ramer s'il s'agit de faire voile : ils n'endurent ni le calme, ni la tempête ; agir par dépit contre vent & marée, eſt leur deviſe. Le zèle les effarouche ; l'amitié les perd : l'indifférence en viendrait-elle à bout ?

Cependant on remarque auſſi un petit nombre de généreux enfans qui, attentifs à la voix de leur aimable conducteur, remplis de confiance & de circonſpection, arrivent déja au fameux détroit par où l'on paſſe du golphe dans la grande mer. Ici coulent les larmes de la reconnaiſſance ; il faut dire adieu à ſes maîtres, & voguer tout ſeul ſur ſa bonne foi. Heureux les éleves chéris de la ſageſſe, qui ont acquis dans cette premiere école de la vie la prudence, le

courage & le ſçavoir néceſſaires pour ſortir ſains & ſaufs de tous les haſards, pour éviter mille affreux naufrages, & aborder ſûrement au port délicieux où la gloire doit couronner leurs travaux !

CARACTERES, PORTRAITS, ET CRITIQUES.

I.

QUOIQUE né dans le ſein de la France, & naturellement porté à eſtimer mes compatriotes, j'eſſairai leur portrait, comme ſi j'étais né à cinq cent lieues de Paris. La franchiſe en broyera les couleurs, & la vérité guidera le pinceau.

Le Français fourmille de défauts, & n'a preſque point de vices qui lui ſoient propres. Paſſionné pour la gloire, il ne reſpire que le plaiſir. Son ardeur pour l'une & ſon goût pour l'autre ont étendu ſa puiſſance & la

ſphere des arts; d'où ſont venus de grands beſoins & un luxe immenſe. Ainſi, en poſſeſſion d'un certain bonheur nationnal, il a contracté depuis long-temps une ſi mauvaiſe habitude de la proſpérité & de l'abondance, qu'il prend de l'humeur au moindre échec, qu'il veut abſolument ne manquer de rien, & que le ſuperflu lui eſt devenu comme néceſſaire.

Il eſt plein de ce ſentiment élevé & délicat qu'on connaît ſous le nom d'honneur : c'eſt en lui la ſource des vertus d'état & de l'héroïſme patriotique. A la premiere étincelle d'enthouſiaſme public, on le voit idolâtrer ce qu'il aimait déja, & adorer ce qu'il reſpectait. Docile à la loi, libre ſous un maître, il chérit également l'un & l'autre.

Comme il a l'eſprit juſte & le cœur naturellement bon, l'eſprit & le cœur devraient toujours être d'accord chez lui; mais ſon imagination vive, im-

pétueuſe & hardie les diviſe quelquefois. Parler eſt pour le Français un beſoin agréable qu'il a de la peine à ſatisfaire ſobrement : & réfléchir, une obligation légere dont il ſe diſpenſe ſans ſcrupule. Que de paroles lui échappent cent fois de ſuite, & toujours à regret ! Que de choſes haſardées témérairement il ſe perſuade à force de les dire toujours ſans y penſer ! Que de petites maximes il approuve ſans y ajouter foi, parce qu'il dédaigne de les approfondir ! Pour l'ordinaire l'humeur l'affecte plus que le ſentiment : l'imagination a plus de part que le cœur à ſes converſations ; & quelquefois elle ſaiſit les objets avec tant de force, que les plus hardis à verſer leur ſang n'ont pas le courage de ſe taire.

Cependant, il faut bien ſe réſoudre à pardonner beaucoup de choſes au Français, qui mérite d'ailleurs tant d'éloges. Il ſerait peut-être le meilleur

peuple de l'univers, s'il voulait ſe mettre en garde contre la contagion des vices étrangers. Dans le commerce qui le lie avec les autres nations, il eſt ſujet à prendre leurs mauvaiſes qualités en échange des modes qu'il leur donne.

C'eſt ainſi qu'il adopte indiſcretement la prétendue liberté de ſentimens, l'audace dans la maniere de penſer, qui diſtingue ſi malheureuſement ſes voiſins. Depuis qu'il ſe pique de penſer comme eux, il ſemble qu'il eſt moins jaloux de les vaincre. Les animoſités nationnales déshonorent ſans doute un peuple généreux & éclairé : mais ne peut-il éviter un excès ſans donner dans l'excès oppoſé ? L'anglomanie le rend ſinge, lui que la nature a formé pour être, quand il le voudra, le modèle des talens & des vertus. L'anglomanie eſt plus dangereuſe pour lui qu'il ne penſe. Elle pourrait influer juſques ſur la forme

eſſentielle du culte & des loix qui ſont les deux fondemens des mœurs, & qui ont fait juſqu'à préſent ſon bonheur & ſa gloire. Ce qui doit nous raſſûrer, c'eſt ſon inconſtance & ſa légereté même. Un autre goût ſuccédera bientôt à celui-ci. Attendons le remede du temps. Le Français n'eſt pas capable de perſévérer, même dans le mal.

II.

C'EST pour Théone qu'on danſe, qu'on maſque, qu'on joue, que tous les quartiers de la ville retentiſſent de concerts, qu'on ſe ruine en ſoupers, qu'on s'épuiſe à force de veilles. Son goût eſt décidé pour les plaiſirs d'éclat, & ſon goût eſt la régle que tout le monde s'empreſſe de ſuivre. Sous peine de paraître ridicule, il eſt défendu de s'ennuyer où elle ſe plaît;

d'être sérieux lorsqu'elle a envie de rire, d'avoir raison s'il arrive qu'elle ait tort, de proposer aucune partie avant de la consulter. Un nombreux cortége de jeunes gens, attentifs à lui faire la cour, l'annonce avec pompe dans toutes les assemblées : & la place qu'elle y occupe en arrivant, devient aussi-tôt la plus distinguée. Les ris, les graces & les jeux s'y rangent en foule autour d'elle : les plaisans s'en approchent pour lui faire part des anecdotes du jour : la vieillesse lui céde ses droits, & s'évertue pour en obtenir la faveur d'un regard : les sots mêmes, les sots, à force d'essayer tous les rôles pour l'amuser, y réussissent quelquefois à leurs dépens. Ainsi par-tout les honneurs accompagnent Théone, mais c'est sur-tout dans sa maison qu'elle triomphe. Y perdre en jouant avec elle, est un avantage dont la vanité même paraît flattée. Les perdrix, les phaisans qu'on mange ailleurs,

ne valent ni les pigeons, ni les poulets qu'on ſert ſur ſa table. Son cuiſinier a fait ſon apprentiſſage chez un prince, & ſa cave ne ſe reſſent jamais de la grêle qui ravage les côteaux de la Champagne & de la Bourgogne. Le charme du plaiſir ſéduit tellement dès la porte ceux qui entrent chez Théone, que le plus honnête homme en lui parlant, court riſque d'être flatteur. Théone jouit de l'empire que donnent la fortune & la beauté.

III.

EMILIE ſçait allier la ſimplicité à la nobleſſe, la ſageſſe à la gaieté, la modeſtie à un rare mérite. Sa candeur eſt capable de déſarmer la critique la plus décidée à la trouver en faute. Sa conſtance dans l'amitié eſt également à l'épreuve des revers & au-deſſus des préjugés. Compatiſſante &

généreuſe ; elle a plutôt ſoulagé un malheureux, qu'un autre n'a conçu le deſir de le faire. Lui fournir une occaſion d'obliger, c'eſt acquérir un droit à ſon eſtime & à ſa reconnaiſſance. Dans un corps foible & délicat, Emilie a l'ame d'un héros : on l'a vue en proie à des criſes accablantes, ne rien perdre de ſa douce & intrépide tranquillité. Comme ſes inclinations ſe trouvent toujours d'accord avec ſes devoirs, ſes premiers talens ſont ceux du ménage : toute occupation utile paraît de ſon goût. Le détail des petits ſoins domeſtiques, l'ordre & les attentions fines qui mettent une famille à l'aiſe, ſont ſes délices ordinaires. Sa préſence rend tous les lieux agréables. Une ſimple promenade, ou une converſation avec Emilie a des charmes que n'ont pas les plus brillantes fêtes, les plaiſirs les plus enviés. Tant de graces, unies à tant de qualités ſolides, font que plus on l'ai-

me, plus on ſe ſent de goût pour la vertu. Emilie n'a point de flatteurs, & elle ne ſçaurait en avoir.

IV.

ENFIN Corinne va plaider en ſéparation : j'ignore les raiſons particulieres qu'elle fera entendre à ſes juges ; mais elle en a qui ſont connues & qui doivent être goûtées de tout le monde. Corinne ne s'était mariée que pour épouſer : cependant, contre l'uſage des honnêtes gens qui ſçavent le monde, Criſipe s'obſtine à la traiter comme ſa femme, ſous prétexte qu'il eſt ſon époux. Quoiqu'il y ait plus de douze ans qu'ils ſont enſemble, il affecte encore de l'aimer. On ſçait que pour être uni, l'on ne ceſſe pas d'être libre aujourd'hui : le mari & la femme doivent vivre chacun de leur côté dans des appartemens qui ne com-

muniquent point. Par ce moyen on ne court point risque de se lasser enfin l'un de l'autre, de se gêner mutuellement, de se brouiller peut-être à l'occasion d'un tiers qui ne conviendrait pas également à tous les deux : mais Crisipe tient encore au préjugé des bienséances. Ainsi ce n'est point chez Corinne qu'on soupe, qu'on joue, ou qu'on s'amuse ; on va chez monsieur, même pour voir madame. Cet homme bisarre est toujours à deux cens ans de nos mœurs. Il ne trouve pas ridicule, par exemple, de paraître à la comédie & à l'opéra dans la compagnie de sa femme. Corinne aime la lecture à la fureur ; elle y perdrait la matinée ; elle y oublierait une partie de sa toilette : mais son mari, ennemi juré des romans, fait main-basse sur tout ce qui amuse l'imagination des jeunes femmes. Elle écrit des riens dans la divine perfection ; trois marquis & une comtesse le lui ont dit ; un bel-

eſprit même l'a conſultée ſur une comédie qu'il faiſait ; & Criſipe exigerait d'elle les talens bourgeois du ménage ; & pour le flatter, il faudrait s'ennuyer de ſes affaires. Corinne enfin n'a ſeulement pas la liberté d'élever ſes enfans à ſa fantaiſie. Elle comptait former un joli cavalier de l'aîné, au lieu qu'entre les mains de ſon pere il apprend à raiſonner comme un docteur, & ne ſçaura pas faire une révérence. Les dames en ſont déja d'un mécontentement affreux. On voudrait qu'il fût vif, léger, careſſant, flatteur, & il n'eſt que ſérieux & tranquille. S'il continue, ſon lot ſera la magiſtrature.

Criſipe, j'en conviens, a de furieux torts vis-à-vis de Corinne. Le rôle de mari eſt devenu inſupportable. Mais auſſi pourquoi une femme à la mode a-t-elle fait la ſotiſe d'épouſer un honnête homme ?

V.

CÉLIMENE a la taille avantageuſe, la voix mâle, le ton impérieux, un courage & une ſanté à l'épreuve. C'eſt elle ſeule qui commande dans la maiſon, qui régle à tout le monde ſa tâche, qui fait tout trembler juſqu'au ſuiſſe. C'eſt elle qui fait les baux, ſigne les contrats, reçoit les rentes, congédie les fermiers, a l'œil ſur le jardin, veille ſur les faucheurs, dirige le charpentier, le couvreur & le maçon, menace & paye les ouvriers. C'eſt elle qui régale & fait les honneurs du feſtin, qui excite à boire & à manger par ſes diſcours & par ſon exemple, qui ſort de table la derniere & va reconduire la compagnie. C'eſt elle qui cherche dans ſes ſacs une minute eſſentielle, court chez le notaire, inſtruit le procureur, redreſſe

l'avocat, ſollicite ſes juges, & ſe met vingt fois en nage pour recouvrer un droit de dix écus. Si les biens éloignés périclitent, ou qu'il ſurvienne dans ſes terres quelque choſe de nouveau qui ſemble exiger la préſence du ſeigneur, c'eſt encore elle qui ſe leve à cinq heures, monte à cheval, galope comme une amazone, & va rétablir l'ordre à trente lieues de ſa demeure.

On demandera ce que fait le mari ? Damis a auſſi ſes occupations, quoique d'un genre différent. D'abord il prend ſon thé en ſe levant ; enſuite il décachete les paquets : & pendant qu'on le friſe, il lit les nouvelles. Après cela il quitte ſa robe de chambre, prend ſon habit, & avant que tout cela ſoit fait, on aura ſervi. A table il eſt obligé de s'obſerver beaucoup. C'eſt en vain qu'il aime les groſſes viandes : ſon eſtomac ne digére que les perdrix ou les cailles. Il goûte

aux légumes, & ſe permet les confitures & les ſeuls fruits en compôte. Les attentions communes à l'égard des autres lui échappent quelquefois : mais il ne manque point aux attentions fines. De plus il eſt toujours doux, moëlleux, inſinuant, complaiſant, flatteur. Ses complimens ont un tour plus gracieux que ceux des autres. On apperçoit dans ſes manieres un certain art de négligence qui imite le naturel. Dans tout ce qu'il dit il y a plus de ſentiment que d'eſprit, plus de goût que d'imagination, plus de graces que de ſel, & ſes yeux ajoutent mille agrémens à ſon langage. C'eſt en outre le meilleur petit papa de la terre : il empêche tant qu'il peut maman de fouetter : & quand madame gronde ſes gens, monſieur a des vapeurs. Eſt-il étonnant que tout le monde lui faſſe la cour, qu'on s'intéreſſe de cœur à ce qui le regarde, & qu'on l'exhorte tendrement à ſe conſerver,

à ſe ménager ? Il eſt d'une taille ſi fine, & d'une ſi jolie figure ! Auſſi ne fait-il point d'indiſcrétion. Lorſqu'il ſort, c'eſt toujours dans une voiture bien fermée : & s'il lui arrive d'éternuer trois fois de ſuite, il garde la chambre. Enfin Damis excelle en tout. Il chante avec méthode, danſe avec goût, touche parfaitement du claveſſin, ſçait tous les jeux de commerce, poſſéde tous les talens à la mode, brode, coud, tricote, découpe, deſſine, fait de la tapiſſerie, a toutes ſortes de bijoux, eſt chargé de breloques. Il ne lui manque que du rouge, des mouches & des pendans d'oreilles.

VI.

TAISEZ-VOUS, & laissez parler Glycère. Ne voyez-vous pas qu'elle trépigne d'impatience, & que les paroles qui lui viennent en foule à la bouche la suffoquent ? Quand elle aura tout dit, elle sera aux abois : alors vous aurez le champ libre. La poste va trop lentement au gré de Glycère, & les hommes sont coupables de n'avoir pas des ailes. Glycère est d'une si grande vivacité, qu'elle ne donne pas à ses gens le temps de descendre les escaliers, d'ouvrir la porte avant d'entrer, ni de prendre garde à ce qu'ils disent ou à ce qu'ils font. On ne sera donc point surpris de la voir mal servie, ni que la personne qui écrit sous sa dictée quinze lettres dans une heure oublie une moitié des choses, estropie l'autre, se trompe de date, &

confonde les adreſſes ; il eſt évident que c'eſt Glycère qui a tort. Si Liſette ſa femme de chambre la coëffe de travers, lui tire les cheveux, lui enfonce une épingle dans la tête, la laiſſe ſortir avec un maſque de poudre, & par-deſſus cela manque le ruban eſſentiel : Glycère mérite tous ces affronts. Que ſon cocher briſe une roue de ſa frêle voiture, & réduiſe ſa maîtreſſe à achever la route à pied ; l'obligation de ſuivre les bouillantes inclinations de Glycère excuſe ce petit défaut de prudence. Que ſa cuiſiniere lui faſſe manger la viande crue, & mette le feu à la maiſon, c'eſt la faute de Glycère. Si ſon laquais en lui verſant à boire caſſe le verre & répand le vin ſur elle, Glycère n'a pas droit de ſouffler. Son impatience eſt toujours la cauſe du déſordre. On craint d'être grondé, & la timidité rend gauche ; on ſe hâte d'obéir, & la précipitation fait faire des étourderies. Malgré cela

Glycère eſt aimée. Elle eſt gaie; elle eſt ſincere, elle eſt affable, compatiſſante, généreuſe, charmante enfin pourvû que tout s'arrange à ſa fantaiſie. Vingt fois par jour elle ſe met en colere, & ne ſe fâche jamais. Son humeur n'eſt que dans l'imagination: le cœur eſt droit, & tout bas elle ſe rend juſtice. Souvent elle forme la réſolution d'être parfaite. Je lui conſeillerais de ne faire de ſermens que pour une demi-heure. Il faut que de petits malheurs lui donnent de l'expérience, en attendant qu'un mari tendre & ſage acheve de mûrir ſa raiſon.

VII.

UN Perſan diſait à un Groënlandais : mon ami, comment pouvez-vous vivre dans votre vilain pays ? Eſt-il poſſible d'endurer un froid auſſi exceſſif, & de n'avoir point de cheminée ; de paſſer des nuits ſi longues ſans bougie ? Vous êtes nés bien mal à l'aiſe ! D'ailleurs point d'arts, ni d'induſtrie, nul commerce, pas l'ombre d'amuſemens : on y eſt pauvre, petit, mal nourri, mal vétu, mauſſade. Vos maiſons ſont des foſſes, où vous êtes enterrés toute votre vie. La fumée vous y étrangle, ou vous aveugle. Si l'on veut ſortir, il faut ſe réſoudre à marcher dans la neige. Je gagerais que dans tout le Groënland il n'y a ſeulement pas un cabriolet pour vos femmes, pas un ſoufflet. En vérité, je n'en reviens pas. On n'a

donc point d'eſprit chez vous ! Eh, que ne faites-vous venir nos brochures : elles vous rendraient plus ſpirituels. Vous profiteriez de mille petites découvertes eſſentielles au bonheur. Vous auriez comme nous de jolies bagatelles, toutes ſortes de menus paſſe-temps & de beſoins agréables, dont on ne ſçaurait ſe priver dans un grand état. Vos Dames enfin acquéreraient des toilettes, tandis que de leur côté les maris ſe friſeraient & parleraient humanité. Croyez-moi, eſſayez de nos mœurs : que je ſerais enchanté de vous voir des baigneurs, des traiteurs, des médecins, des maîtres de danſe, des académies & des théatres ! Sçavez-vous qu'avec cela on vivrait des ſiécles ?

Il vous ſied bien de comparer votre nation à la nôtre, répliqua le robuſte habitant du Pôle. J'ai voyagé partout, & je n'ai rien vu d'auſſi malheureux & de plus foible que vous.

Lâches, vous avez peur de tout; peur de l'air, peur du ſoleil, peur de la nuit, peur du froid & du chaud, peur des animaux & des hommes, peur du bruit, peur de la ſolitude, peur du feu & de l'eau, peur d'un inſecte, d'un chou, d'une figure, d'une ombre, peur de rien. Chez vous on eſt toujours en enfance, ou pour mieux dire, on ne vit pas, on meurt de peur.

VIII.

DANS l'hiver de 1740, les fermiers d'un gentilhomme réſolurent de s'acquitter d'environ quatorze cens livres qu'ils lui devaient. Pour cela il ne fallait ni manger, ni dormir, & toujours travailler. Au bout d'un certain temps, ils viennent apporter à leur maître une centaine d'écus. » Mes » enfans, leur dit celui-ci fort étonné,

» je vous avais défendu de me payer
» aux dépens de votre ſubſiſtance,
» Ignorez-vous que je puis me paſſer
» de cette ſomme, & que votre vie
» m'eſt chere ? Monſieur, répond le
» payſan, il eſt vrai que depuis cinq
» mois nous nous contentons d'un
» repas par jour, & de quatre heu-
» res de ſommeil : mais nous y ſommes
» maintenant accoutumés : d'ailleurs
» nous vous avouerons franchement
» qu'on ſent moins ſa peine lorſqu'on
» a affaire à un bon maître. Rien ne
» coûte quand c'eſt le cœur qui mene
» l'ouvrage : & plus on nous eſtime,
» plus nous devons valoir. Allez,
» reprit le gentilhomme, d'un ton
» courroucé & vrai, vous m'offen-
» ſez trop pour que je conſente à
» recevoir actuellement le fruit de
» vos malheureuſes épargnes. Sçachez
» que votre premiere dette eſt de
» donner du pain abondamment à
» votre famille, & que je ne veux

» point d'un ſuperflu qui vous fruſtre
» du néceſſaire. Réglez-vous à l'ave-
» nir ſur cet avis, & comptez-bien
» que je ne vous pardonnerais pas
» une ſeconde faute de cette nature.

Voilà, ce ſemble, des hiſtoires bonnes à dire à ces tables, où dans un ſeul repas on conſume la vie entiere de pluſieurs hommes.

IX.

CRITON eſt très-riche : il n'a pourtant que mille écus de rentes ; mais il n'a pas le grand goût des équipages, 500 louis : l'héroïque paſſion de la chaſſe, 200 louis : la noble ambition de s'amuſer à Paris & de paraître à Verſailles, 400 louis : l'aimable fantaiſie des colifichets, des bijoux, des riens montés en or, 300 louis : le mérite ſupérieur de la parure, 200 louis ; le doux penchant pour la ta-

ble, 500 louis : le beſoin eſſentiel des ſpectacles, des concerts, des nouveautés en muſique, en brochures, en almanachs, en magots, 300 louis : l'eſprit & le talent de bâtir, d'embellir en ville & en campagne, 500 louis : l'habitude ſi charmante du jeu, 600 louis : l'épidémie des petites maiſons, 1000 louis. Total, 108000 livres de rentes.

X.

ERVAGORAS eſt tout ce qu'il veut. Tantôt Général d'armée, il trace un camp, s'empare des hauteurs, envoye des détachemens, mande un renfort, prépare une embuſcade, donne le mot du guet, range ſes troupes en bel ordre, harangue ſes ſoldats, ſonne la charge, attaque de droite & de gauche, prend l'ennemi en front & en queue, fait feu de toutes

parts : le voilà furieux ; c'eſt un tigre ou un lion : bientôt la plaine ſera couverte de morts & de mourans ; par bonheur la victoire ſe décide hautement pour lui. Les ſiéges ne lui coutent pas plus que les batailles. Déja ſa voix auſſi bruyante qu'un canon a ravagé l'Allemagne, foudroyé le Piémont, menacé l'Italie ; ſi on ne l'interrompt, il va détrôner la Reine, changer les conſtitutions de l'Empire, dépoſer le grand Seigneur, créer un antipape, & pour cela il n'a beſoin ni des commentaires de Céſar, ni des mémoires de Feuquiéres, ni des rêveries de Monſieur de Saxe. Quoiqu'il n'ait jamais rien appris, il fait la leçon aux Condé, aux Turenne, aux Luxembourg : toiſe d'un coup d'œil les plus grands hommes ; &, culbutant ſans peine tous les héros paſſés, remplit lui ſeul toutes les places vacantes. Tantôt plénipotentiaire ſublime, il va éclaircir les intérêts des cours, il

démêlera les plus fines intrigues, & trouvera le secret de pacifier l'Europe. Il est vrai qu'avant ce chef-d'œuvre de politique consommée, il vous faudra voyager avec lui depuis l'Ebre jusqu'au Volga d'une part, & depuis la Manche jusqu'à l'Archipel de l'autre, sans qu'il vous fasse grace de l'aventure la plus mince & la plus fausse. Quelquefois son ambition démesurée, ou plutôt son génie hardi, se promene ou s'égare jusques sur la cime des honneurs. Tout-à-coup on le voit monter sur le trône sans cérémonie. Là il prend en main les rênes de l'état, casse ses ministres, & d'un souffle range tout le monde à son devoir. Cependant, ne croyez pas que son grand courage dédaigne de moindres emplois. Cet homme rare suffit à tout. Volontiers il passe du trône au palais de Thémis pour y plaider d'abord, & ensuite juger les procès; il fait plus: il appelle de ses propres

jugemens, & à force de factums, de procédures, de sentences rendues & cassées à sa guise, il perce si avant dans la question, & la décide si heureusement, qu'il tire d'une petite cause la matiere de vingt procès capables de ruiner en frais dix générations, que personne ne comprend plus rien à ses explications sensibles, ni à ses raisons péremptoires, & qu'enfin lui-même ne sçait par où sortir du nouveau labyrinthe dans lequel il s'est engagé. C'est vraiment lui qui tour à tour, le casque & le froc en tête, sçait avec la même sécurité commander une compagnie de grenadiers, ou pérorer dans un chapitre provincial. Il ne tient pas même à son sexe, & la qualité d'abesse ne l'étonne point lorsqu'il veut gouverner les religieuses à sa façon. Combien de fois l'a-t-on vu donner indifféremment des mandemens & des édits, des missions & des arrêts, ma-

nier les finances & l'épée, prendre en causant la plume, faire un livre en parlant, confesser à table, prôner au coin du feu, fonder un ordre en se promenant, voler d'un sopha à la tranchée, de-là au théatre, du théatre au milieu de ses bois, où il arrache, il plante, il bâtit, il chasse, il joue du haut-bois & de la flûte; tout à la fois laboureur & géomètre, peintre & maçon, quelquefois musicien, poëte fort souvent, mais toujours orateur. On aimerait mieux sans doute qu'il sçût seulement ce qui se passe en sa basse-cour ou dans sa métairie.

XI.

ON rend juſtice à l'homme vrai. Quoiqu'il taiſe beaucoup de choſes ; il ne trompe jamais. On eſtime l'homme ſincere, parce qu'il avoue à peu-près tout ſans peine. Mais on aime un homme ouvert qui épargne les queſtions ; loin de ſe permettre le moindre déguiſement, il ne ſçaurait ſouffrir l'ombre du myſtere. L'un s'en tient à l'eſſentiel, en ne faiſant point de dupes ; l'autre va juſqu'à empêcher la mépriſe ou l'erreur ; celui-ci ſatisfait même une honnête curioſité. Le premier peut avoir plus de talens ; le ſecond a plus de mérite : le troiſiéme eſt la belle nature.

XII.

UN homme très-cultivé, qui a toujours vécu dans la Capitale, c'eſt-à-dire dans le centre des lettres & du goût; relégué enſuite au fond d'une province, parmi des gens bornés, éprouve à peu-près le ſort d'un Européen exilé dans une iſle ſauvage. Là il trouve des coutumes, des eſpeces de loix, des mœurs, des manieres différentes de ce qu'il connaît, & même une nouvelle langue. Là un eſprit trop élevé, trop pénétrant, doit néceſſairement nuire, parce qu'avec un génie de cette trempe on ſaiſit trop vivement les vices & les ridicules du terroir, & l'on n'eſt point aſſez touché de ce qui flatte les autres; ſouvent même on a le malheur de mépriſer ce qu'ils admirent: en conſéquence, on paraît injuſte, or-

gueilleux, intraitable, ou incompréhenſible. Avec moins de lumieres, on ſe ferait une réputation meilleure. Mais auſſi dans les commencemens, il ſemble ſi difficile de devenir tout d'un coup barbare en s'accommodant d'un mauvais goût, en ſe familiariſant avec mille choſes qui rebutent, en adoptant toutes ſortes de préjugés, qu'on aime mieux remonter aux ſiécles paſſés, pour vivre avec de reſpectables morts, ou ſe tranſporter en idée à deux cent lieues, pour converſer avec des eſprits ornés.

Cependant, le plus grand génie s'y fera à la longue. Soit qu'on ſe laſſe naturellement d'être ſeul, ſoit que tous ces êtres phantaſtiques, que l'imagination engendre toujours avec des efforts qui l'épuiſent, n'aient rien d'aſſez ſenſible pour le cœur: peu à peu les premieres impreſſions s'effacent; on eſt porté à mieux recevoir les nouvelles. Enfin le temps vient à

bout de l'esprit même, du caractere, du goût & en quelque sorte de la raison.

XIII.

NON, ce n'est point un conte : nous sommes vingt, trente qui l'avons remarqué ; & il ne tient qu'à vous de vérifier le fait. La premiere fois que vous irez jouer chez Emilie, regardez-la avec attention, & vous conviendrez avec nous qu'elle a véritablement spadille dans l'œil... Spadille ? Oui, spadille : après tout, que trouvez-vous en cela de si merveilleux ? Les yeux ne sont-ils pas le miroir de l'ame ?

XIV.

RIEN n'eſt plus contraire au repos que la molleſſe. Pour peu que la raiſon ſe relâche de ſes droits, tous les ſéditieux de la baſſe région de l'ame ſe ſoulévent. Le déſordre eſt dans les ſens, la confuſion dans les penſées. Ainſi ſous un empire des loix moins abſolu, bientôt nos cités ſeraient en combuſtion. S'érigeant en ſouverains, les particuliers uſurperaient des titres pour s'entre-dévorer : & la liberté publique dégénérerait en tyrannie, en licence & en eſclavage. La juſtice elle-même aurait-elle un trône, ſi quelquefois elle ne ſe ſervait de ſon glaive pour le défendre ?

XV.

LA conduite de Céphiriſe parait irréprochable. Cependant elle lit beaucoup de romans, beaucoup d'opéra; & toutes ſortes d'hiſtoires galantes. Le monde eſt rempli de petites Lucréces comme celle-ci, qui ne veulent reſſembler aux Cléopatre & aux Phriné que par l'imagination.

XVI.

LA fatuité eſt un grand ridicule; & l'inſolence un grand vice. La premiere vient d'une eſtime aveugle de ſoi-même; la ſeconde, d'un mépris injuſte des autres.

XVII.

LA fierté ſemble porter ſur quelque avantage réel; la fatuité s'appuye ſur une chimere; l'inſolence n'a pas même un prétexte.

XVIII.

LE mérite peut rendre fier ; la fortune ſeule rend inſolent.

XIX.

LA fierté eſt une maniere d'être équivoque, dont la nature ſe décide par les circonſtances. Devient-elle néceſſaire ? C'eſt vertu. Quelquefois elle eſt un agrément. Ailleurs elle ſera un défaut. Ce qui trompe la plûpart des hommes, c'eſt qu'ils ne connoiſſent pas ſa place.

XX.

LES grands rieurs croyent que les gens ſérieux manquent d'un certain eſprit : & les gens ſérieux croyent que les grands rieurs manquent d'un certain ſens.

XXI.

ENTRE le rieur & le baladin il y a une différence ſenſible. Celùi-ci fait ſouvent rire ; celui-là rit ſouvent tout ſeul. D'où vient cela ? C'eſt que l'art peut rencontrer la nature, au lieu que l'affectation va trop au-delà. On applaudit à une imitation fine ; une imitation forcée rebute tout le monde.

XXII.

JE connais une eſpece d'être qui tient le milieu entre l'homme & la brute la mieux organiſée, c'eſt le bouffon. Son eſprit eſt au-deſſus de l'inſtinct, comme au-deſſous de la raiſon.

XXIII.

MYRTIL en me parlant, crie ſi haut, que bientôt je ne pourrai plus l'entendre.

XXIV.

CRISOÜS & Phédon ſont de même âge & de même tempéramment ; ils ont été attaqués en même-temps de la même maladie. Au bout de huit ou dix jours, l'un a été parfaitement rétabli ; l'autre depuis deux mois languit entre la vie & la mort. Doit-on être ſurpris de cette différence ? Le premier eſt un ſeigneur opulent : ſon état a mis la ville & la campagne en rumeur. Un médecin accouru à la hâte, trouve déja une famille éplorée, une maiſon en deuil, des amis, des voiſins dans la conſternation, & un malade ſi effrayé, qu'il ſe croit mort & enterré. Le trouble paſſe juſques dans l'eſprit d'Eſculape. Il a beau regarder, tâter, queſtionner ; à peine a-t-il le temps de deviner, ou la liberté de ſaiſir quelques conjectures

incertaines. Le mal preſſe ; il faut des remedes, & de grands remedes ; auſſi en donne-t-il : ſa mémoire n'en manque pas. Il n'eſt pas dehors, qu'on ſe met en devoir d'exécuter à la rigueur des ordonnances faites au hazard. On preſſe le chirurgien ; on impatiente l'apothicaire : on fatigue, on excéde, on épuiſe le malade, qui n'a plus de repos à eſpérer juſqu'à ce qu'il ne ſoit mort ; car la nuit on attache au lit du malheureux d'inexorables ſentinelles pour le faire boire quand il voudra dormir. Le jour on dirait que tout le monde en veut à ſa vie. Tour à tour on le léve, on le dépouille, pour faire couler ſon ſang à grands flots : on change inceſſamment ſa couche, on lui tourne la tête, on ne lui laiſſe point les bras libres, on ſurcharge ſa poitrine ; on force toutes les iſſues de ſon corps pour y faire paſſer un magaſin entier de pharmacie ; & dans le court intervalle de ces opérations cruelles,

cruelles, vingt importuns, cent étourdis viennent lui demander s'il reſpire encore. Ajoutez les ſuites affreuſes de l'entêtement, des mépriſes, ou de la diſcorde des docteurs, auxquels il eſt impoſſible de ne pas ajouter foi, puiſqu'on ne les entend point. En faut-il davantage, pour expoſer un homme ſain, & décider d'un infirme ?

Phédon au contraire, ne pouvant boire ni manger, a fait diéte : on l'a laiſſé tranſpirer, ſans le découvrir indiſcretement. Il a dormi à ſon aiſe, & on ne l'a point éveillé. On ne l'a ni interrogé, ni contredit, ni alarmé, ni impatienté, & perſonne n'a employé ſon autorité ou ſa ſcience pour le tuer. La patience & la tranquillité ſont le remede le plus doux, le plus ſûr, & malheureuſement le plus rare.

XXV.

DORIMANTE était convaleſcent; avait appétit, & ſe promenait tranquillement dans une ſalle, en attendant un poulet délicieux qu'on allait enfin lui ſervir. Dans l'inſtant même parait le médecin Archicratonoſius.... Le friſſon prend à l'aſpect imprévu du docteur, dont le début eſt une ſentence de mort. Dorimante, que la faim rendait pâle & dont les ſens étaient troublés par ce contre-temps fâcheux, préſente ſon pouls malgré lui : on le trouve extrêmement agité; on en conclut le retour de la fiévre : en un mot, Dorimante eut beau dire & beau faire, on jugea le péril ſi urgent, qu'on lui ordonna ſur le champ de ſe mettre au lit. Il ſe récria, il menaça : la colere le fit chanceller & touſſer. On nomma cela fluxion de poitrine; & ſa

réſiſtance fut traitée de délire. Déja ſa chere épouſe, les parens, les amis, les valets, d'accord avec l'ignorant docteur, font au prétendu malade une pieuſe violence, le dépouillent fort tendrement; on le ſaigne en conſéquence dès le jour même, on le purge le lendemain : on le reſaigne, on le repurge : on livre à la diéte ſes entrailles déchirées par la faim, & il n'en eût pas été quitte pour ſix ſemaines de remedes & de régime.... Mais heureux dans ſon malheur même, au bout de cinq jours de tortures il expire. Après un dénouement ſi bruſque, le cadavre de l'innocente victime étant ouvert, les experts accuſerent juridiquement le cerveau, le cœur, les poumons, le foie & les inteſtins d'être les ſeuls coupables de ſa mort, & jurerent ſur l'autel même d'Eſculape, & par tous les attributs d'Hippocrate, qu'Archicratonoſius était un très-grand homme.

XXVI.

PHRONIME a commencé comme bien d'autres médecins, par ſe faire recevoir docteur; puis au lieu d'exercer, il a appris ainſi ſon métier. Pendant ſix ans renfermé dans ſon cabinet, & laiſſant mourir tout le monde ſans s'en mêler, il a lu ce qu'il y avait de mieux dans les anciens & les modernes, a fait des extraits, les a montrés, a conſulté beaucoup & réfléchi davantage : après quoi ſortant de ſa retraite laborieuſe, mais n'oſant pas encore prononcer hardiment ſur la vie des hommes, qu'il eſtime autant que la ſienne, il a employé ſix autres années à ſuivre & à étudier tranquillement les médecins en exercice dans nos principales villes. Alors, tantôt aux hôpitaux & chez les particuliers, il obſervait la plume

à la main, le cours des maladies & l'effet des remedes; tantôt au laboratoire d'un chymiſte, ou ſur un théatre d'anatomie, il aimait à interroger les chefs, & à épier la nature, à mettre lui-même la main à l'œuvre, & à former une maſſe de toutes les lumieres. Enfin, à quarante-deux ans, plein de ſçavoir & de modeſtie, il offre au public ſes ſervices. Mais quel homme & quelle méthode ! A le voir & à l'entendre, il ſemblerait que la vie d'un homme dépendrait du médecin qui le traite. D'abord il faut répondre à ſes queſtions ſur le caractere & ſur le tempéramment du malade, ſur mille choſes dont la plûpart ne s'informent point. Combien de ſes confreres auraient vû, jugé, condamné vingt perſonnes, tandis qu'il en examine une. Il reſterait conſtamment trois jours de ſuite auprès d'un malade, & n'ordonnerait pas un remede s'il ne le croyait néceſſaire. On

l'a vu délibérer ſur le kermès, comme ſur une affaire de conſéquence. Une ſaignée lui coûte quelquefois une demi-heure de réflexions. Souvent même il n'a pas l'eſprit de trouver le nom d'une maladie qu'il ne connaît pas ; & au lieu de s'en prendre tout d'un coup au pancréas, au péritoine ou au diaphragme, & d'ordonner enſuite tout ce qu'il voudra, il a l'air d'entreprendre ſérieuſement une nouvelle cure, & jamais avec lui le hazard n'a rien à faire. Il eſt vrai que Phronime ſçait ce qui ſe paſſe dans le corps humain, comme un habile horloger connaît ce qu'il y a dans ſa pendule ; il eſt vrai qu'il découvre des reſſources de vie juſques dans un octogénaire décrépit, & qu'il ne rejette point la vieilleſſe dans la claſſe des maux incurables ; il eſt vrai qu'il combine avec une économie ſi juſte les forces du malade & les progrès de la maladie, qu'il a toûjours le bonheur de

prévoir où d'autres ne ſçavent que riſquer ; & qu'abandonnant les conjectures à l'ignorance, il prétend que la nature a des regles ; il eſt enfin vrai qu'il ne s'eſt jamais vu réduit à guérir de l'effet imprévu de ſes propres remedes : mais auſſi eſt-il vrai qu'un médecin qui n'eſt ni complaiſant, ni amuſant, ni un peu matérialiſte, reſſuſcitât-il les morts, manquerait des qualités eſſentielles pour plaire.

XXVII.

POURQUOI eſt-on ſi peu dans l'uſage d'ordonner le grand remede de l'air ? Un bain d'air ſur les montagnes vaut au moins toutes les eaux minérales, ſulphureuſes, nitreuſes, ferrugineuſes, bitumineuſes, &c. Mais certains docteurs ont peut-être leurs raiſons pour négliger ici la nature ; leurs plus gros revenus ſont fondés

ſur toutes ſortes de petits maux. Ils ſubſiſtent & s'engraiſſent d'un million de mal-aiſes, de vertiges, d'affections, de pamoiſons, de vapeurs, de laſſitudes, de taches ſur la peau, de picotemens, de friſſons, de ſueurs, de vents, qu'il faudrait appeller de leur vrai nom maladies de fauteuils & de ſophas, maladies de cartes & de jeu, maladies de repos, d'ennui, d'idée, de caprice & ſouvent de mode; maladies dont ſe rit le robuſte habitant des champs; maladies que ne ſoupçonnerait pas le ſauvage qui vit d'air.

Mais l'air fait des cures beaucoup plus importantes à la ſociété, que la guériſon de toutes ces petites infirmités humaines. Il eſt un ſpécifique ſouverain contre certaines attaques pires que la migraine & la colique. On a éprouvé qu'un air doux, un beau ciel, une vue variée & un chemin ſec, enlevaient radicalement toute eſpece d'humeur maligne, biſarre,

ſombre, atrabilaire. Une lieue, deux lieues à pied, le double ou le triple à cheval, voilà déja tout le régime. En faveur des dames de Paris & de Pékin, on permet l'uſage des voitures, à condition néanmoins qu'elles iront vîte, & une demi-journée de ſuite. Quant à ces jeunes ſeigneurs, ſi délicats qu'ils ne peuvent arriver juſqu'à un ſecond ou troiſiéme étage, à moins qu'ils n'y ſoient portés ſur les bras de deux hommes de charge, la moitié de la doſe preſcrite aux femmes n'eſt pas trop pour eux.

XXVIII.

ANECDOTE EGYPTIENNE.

ON trouva à quelque diſtance du Caire, parmi les débris d'une colonne, à l'entrée d'une caverne que le Nil ſemblait avoir abandonnée, pluſieurs morceaux de marbre briſé, ſur leſquels on apperçut des caracteres anciens. Un curieux les raſſembla, & des antiquaires y lûrent le ſens des paroles ſuivantes. » Ci gît un homme » qui ne fut ni roi, ni conquérant, » ni noble, ni ſçavant, ni philoſo- » phe. Si tu veux en ſçavoir davan- » tage, entre ſous cette voûte. En conſéquence on pénétra fort avant dans la grotte, & à la lumiere de pluſieurs flambeaux, on découvrit dans un ſimple réduit une eſpece d'armoire de cédre pétrifié, où était renfermée

une momie, & une table de pierre, ſur laquelle on trouva comme un livre dans un petit coffre de fer. Voici l'abregé de ce qu'il contenait.

Ariſtée eſt mon nom. Je naquis riche, ſans être opulent. Celui qui m'élevait, ne ceſſa de me répéter pendant ma jeuneſſe que la bienfaiſance était la plus noble des vertus : c'eſt pourquoi à vingt-cinq ans je deſtinai tout mon bien aux malheureux. J'avais de quoi d'abord en nourrir & en occuper cent. Ayant donc parcouru les environs de Memphis, je raſſemblai beaucoup d'hommes, de femmes & d'enfans, dont les uns étaient infirmes ou eſtropiés ; les autres n'avaient pour reſſource que des métiers indignes. (Parmi ceux-ci je comptais douze voleurs.) Pluſieurs enfin ſe donnaient pour être d'une naiſſance diſtinguée. Sur quoi je pris mon parti, & diſtribuai tout mon monde en qua-

tre classes, comme un petit état dont il me fallut bien être le souverain.

La première classe, & la moins nombreuse sans doute, était composée de mes prétendus illustres, que je destinai dès-lors à des occupations nobles & dignes d'eux. Moyennant une bibliothéque où l'on trouvait tout à souhait, ceux qui étaient encore jeunes parmi eux, pouvaient s'appliquer à *trois* genres d'études, auxquels je les bornai impitoyablement. Leur goût seul les décidait, soit pour la science divine, soit pour l'art de connaître & de traiter toutes les maladies, soit enfin pour l'éloquence, propre à défendre les droits du foible, contre un injuste oppresseur.

Dans la seconde classe étaient les laboureurs & jardiniers. N'eussent-ils eu qu'un bras, il fallait le remuer, & travailler suivant sa force. Dès quatre & cinq ans, on apprenait à mériter

un jour de vivre, en fuyant l'oiſiveté. Mes troupeaux n'étaient confiés qu'aux plus tendres enfans.

Dans la troiſiéme claſſe, je rangeai les boulangers, charpentiers, maçons, & autres artiſans de néceſſité. Toutes les femmes & les filles appliquées à l'aiguille & au fuſeau, chargées du ménage, du linge, de la cuiſine, & des infirmeries, formaient la quatriéme claſſe.

Le travail était réglé à huit heures pendant l'hiver, & à dix ſeulement pendant l'été, où les digeſtions plus lentes, demandent le double du temps ordinaire. On commençait & finiſſait chaque journée, par adreſſer au créateur une priere commune, à laquelle mon épouſe, mes enfans & moi ne manquâmes jamais d'aſſiſter. Les ſeptiémes jours étaient conſacrés au repos. Réunis alors dès le matin, nous formions enſemble un même cœur pour louer & bénir l'adorable Auteur de tout bien. Nous liſions enſuite quelque

choſe d'un excellent traité de morale ; après quoi les jeunes gens ſe répandaient dans nos campagnes pour s'y exercer à la courſe : les autres viſitaient mes malades, mes infirmes, mes vieillards, qui habitaient un appartement iſolé & très-commode. La loi ordonnait chez moi qu'à ſoixante ans, à moins d'un tempérammment au-deſſus de toute exception, on fût diſpenſé d'un travail pénible. Le commun de ceux qui avaient atteint cet âge, pouvaient ſeulement obtenir une inſpection douce ſur les ouvrages. Ils aidaient auſſi de leurs lumieres & de leur expérience les nouveaux venus. De plus, lorſqu'il s'élevait quelque différent dans notre ſociété, je prenais l'avis des plus vieux : la procédure n'était jamais remiſe, jamais ne paſſait une demi-heure, & nos arrêts étaient ſans appel.

Comme j'avais établi des maîtres & des experts pour les différens ordres de ma maiſon, il arrivait que

pluſieurs des éleves, nés avec des talens, profitaient en peu de temps de leurs ſages leçons, & ſe rendaient très-capables : alors, n'ayant plus de titre ſuffiſant pour reſter chez moi, ils allaient s'établir honnêtement en leur pays, avec la faculté du retour, pourvû que leur mauvaiſe conduite ne les eût pas empêché de réuſſir. Plus de cent ſoixantes familles de Memphis, du Caire & d'ailleurs, ſont ſorties de mon école, & lui ont fait honneur par leurs richeſſes & par leur exemple. Au reſte, qu'on n'aille pas croire qu'il me fallût des revenus immenſes pour la ſubſiſtance de ma Colonie. Leurs bras & leur induſtrie, animés par la reconnoiſſance, me rapporterent bientôt chaque année un ſi gros intérêt, qu'il m'a été facile d'entretenir par la ſuite juſqu'à douze cens hommes enſemble, dont un dixiéme était habituellement invalide. Durant quatre-vingt dix ans qu'on m'a vu à la tête de cette laborieuſe famille, (je ne ſçaurais trop le

publier à la gloire du Pere de tous les êtres, qui m'inſpira une auſſi ſainte réſolution) pas un ſeul crime n'a altéré la paix parmi nous. N'euſſé-je retiré que cet avantage de mon établiſſement, il eût ſuffi à mon bonheur. Mais le magnifique Seigneur du ciel ne pouvant limiter ſes bienfaits, m'a outre cela accordé cent quinze ans d'une anté & d'une tranquillité parfaite, trente enfans bien conſtitués & penſans bien, ſçavoir vingt garçons & dix filles, à qui je laiſſe pour héritage mon exemple, mon cœur, & quarante fois plus de bien que je n'en avais à vingt-cinq ans. » O toi qui as voulu » me connaître, apprends à être bon, » ſi tu veux être heureux.

Vis-à-vis de la ſépulture d'Ariſtée, on admirait une pyramide haute de ſix cent pieds. C'était le tombeau d'un Roi d'Egypte, qui en faiſant tuer cinq ou ſix millions d'hommes, avait mérité le ſurnom de Grand.

MŒURS ET MORALE.

I.

EST-IL permis à un enfant bien né de railler ſur un objet qui intéreſſe l'honneur ou les ſentimens de ſon propre pere ? Non, ſans contredit ; à plus forte raiſon il n'eſt donc pas permis de plaiſanter ſur ce que Dieu a le plus à cœur, ſur la religion, dont ſa gloire eſt la fin, & ſa ſainteté le principe. Cependant, tous les jours il arrive qu'un honnête homme, parce qu'il a de l'eſprit, affectera un langage impie, ſurtout vis-à-vis d'un voyant, d'un docteur en Iſraël, ſoit pour faire briller ſes talens cauſtiques, ſoit pour récréer une ſociété que la diſpute amuſe. Or, ce jeu-là ne doit pas paraître tout-à-

fait innocent, puiſqu'il eſt dangereux ; en ce que des jeunes gens en abuſent, & que les moins inſtruits s'attachent plus volontiers à une objection fine & piquante, qu'à une réponſe ſolide : en ce que l'aggreſſeur peut avoir ſur ſon adverſaire l'avantage de la parole, de ſorte qu'on péſera moins les raiſons que les talens, & qu'on jugera de la valeur des choſes en queſtion par le mérite des acteurs : en ce que l'avocat de la vérité peut alors n'être pas diſpoſé à devenir, pour ainſi dire, le plaſtron de toutes les difficultés, d'où il réſultera une ſorte de ſcandale : en ce qu'à force de parler vivement, on haſarde une infinité de choſes, on avance toujours, bientôt on s'égare. Alors, ou bien l'on voudrait revenir, & l'on ne peut, ou l'on n'oſe ; ou bien l'on s'entête, & l'humeur s'en mêle : enfin la vanité l'emporte, & le combat joyeux a dégénéré dans une attaque fâcheuſe, où la vérité

eſt ſérieuſement ſacrifiée, & avec elle ſouvent la réputation des deux champions.

Ainſi vit-on jadis un célebre farceur ſe démonter tellement le viſage pour réjouir les ſpectateurs, qu'il finit par rire malgré lui, avec des contorſions horribles.

II.

Le vrai chrétien, toujours élevé ſur les plaines immenſes de l'éternité, voit les objets terreſtres & de ſi haut & de ſi loin, qu'ils lui ſemblent des atômes que le moindre ſouffle va diſperſer. Le vrai philoſophe n'a que ſes yeux : mais ils ſont bons ; & il ſe place à une diſtance raiſonnable, d'où il eſt en état de diſtinguer chaque choſe. Auſſi ſçait-il toiſer ſon monde, & apprécier au juſte ce qui l'environne. Le vulgaire naît dans une vallée

profonde : autour de lui ce ne ſont que montagnes : il regarde à travers le brouillard épais du préjugé ; & étant ſujet à confondre l'ombre avec la réalité, il trouve tout prodigieuſement grand.

III.

PLACER *ſon bonheur où l'on n'eſt pas*, c'eſt la ſotiſe du genre humain : & dans tous les climats on retrouve le fonds moral de l'homme.

Un Sauvage pourſuivi par deux ours, monte ſur un arbre, & ſe tournant du côté de l'Europe, ſoupire triſtement après ces douces & utiles ſociétés dont il avait entendu parler ſous le nom de villes. Peut-être le même jour, au même inſtant peut-être, un philoſophe à Paris perd par la forme un procès qu'il prétendait devoir gagner par le fond, & con-

damné à la beſace, donne aux ours & aux tigres la préférence ſur les hommes. Avec le temps, qui amene les évenemens les plus rares, l'Européen, réduit à promener ſes rêveries dans les bois de l'Amérique, regretta mille fois les témoins de ſa mélancolie : & le Huron tranſporté dans une de nos cours brillantes, mépriſa ſes chaînes d'or, & pleura ſincerement ſa groſſiere liberté.

IV.

» CE n'eſt pas que je rougiſſe de » paraître chrétien : cependant je n'o- » ſerais expoſer dans ma ſalle de » compagnie, l'image du Dieu que je » ſers.

Vous avez raiſon, marquis. Alexandre Mammée (ſurnommé Sévere) fit très-mal d'aſſocier chez lui J. C. à des idoles. Tout un, ou tout autre,

Vos appartemens ſont garnis de nymphes, d'amours, de fêtes galantes, de tout ce que la peinture & la ſculpture ont imaginé de plus riant; vous avez des magots de Chine & des groteſques d'un prix fou..... Mais votre cuiſiniere a dans ſa chambre un crucifix, une ſainte Vierge & un bénitier.

V.

CLITANDRE n'eſt qu'un honnête homme, & ne fait que ſon devoir. D'où vient que les uns le décorent gratuitement du titre rare de ſcrupuleux, & que les autres ſe hâtent de le préconiſer comme un ſaint? Clitandre eſt homme du monde; c'eſt ce qui fait ombrage au monde même. Le voiſinage de la vertu l'effraye: il ne l'éleve ſi haut, que pour l'éloigner davantage. Ces éloges exceſſifs deviennent l'excuſe de ſa foibleſſe. Vo-

lontiers il prêterait à Clitandre une autre nature. On en ſerait quitte pour l'admirer.

VI.

Aux Indes, on condamnait les menteurs à un ſilence perpétuel ; & dès-lors ils ne pouvaient plus prétendre à aucune charge de l'état. Mais ces gens-là étaient des barbares ! Les gens polis traitent le menſonge plus honnêtement.

Il pourrait même être devenu indiſpenſable dans nos ſociétés, faute de gens qui aient le courage de dire la vérité & la force de l'entendre. Du moins l'urbanité eſt un joli maſque, qui cache les difformités de l'ame, un lien facile qui unit des eſprits naturellement inſociables, un charme puiſſant, qui ſuſpend ſans ceſſe l'effet de la diſcorde & de mille paſſions furieuſes.

VII.

LA jolie invention qu'une cuisiniere ! Cependant, je tremble qu'elle ne nous faſſe perdre tant de batailles, qu'à la fin le néceſſaire même nous manque.

VIII.

LA pudeur d'une jeune perſonne eſt la fleur d'un tendre arbriſſeau, qui promet d'excellens fruits. La faire tomber, c'eſt détruire le germe de mille vertus, trahir l'eſpoir de la ſociété, outrager la nature. Que d'attentats à la fois ! L'eſprit du monde eſt un ſouffle brûlant qui tous les jours moiſſonne cette fleur précieuſe.

IX.

LA pudeur fait à la beauté, ce que fait à une piéce de monnoie la marque du Prince.

X.

X.

Le libertin eſt un lâche qui perdant tout-à-fait de vue le terme heureux de ſon voyage, s'oublie honteuſement à l'auberge qu'il trouve ſur ſa route, s'y ruine, comme un ſot, en mauvaiſe chere; & chargé de dettes, finit par être livré à la juſtice la plus ſévere.

XI.

La calomnie eſt un monſtre né ſans yeux & ſans oreilles, mais avec cent langues pour divulguer ce qu'il n'a pu ni voir, ni entendre.

XII.

La politeſſe ne reſſemble pas mal aux billets du fameux Law. Elle a cours par-tout; mais avec elle on ne tient pas grand'choſe.

XIII.

En même-temps qu'on fronde le célibat religieux, pourquoi se dégoûte-t-on du mariage ? Serait-ce parce que le célibat libre des mondains est aussi éloigné de l'un que de l'autre ?

XIV.

Comment ceux qui se portent bien penseraient-ils à mourir ? Ceux qui meurent n'y pensent pas.

XV.

On sent tous les jours que la peur est le plus grand de tous les maux. Combien de fois ceux qu'elle représente à l'imagination lui semblent-ils insupportables ! On n'ose pas même y penser. Cependant lorsqu'ils sont arrivés, on prend patience. Quelque foibles que nous soyons, nous avons donc encore plus de force que de courage.

XVI.

DANS les places d'honneur, il faudrait des hommes ; c'eſt-à-dire, des eſprits ſolides, des courages à l'épreuve, & une conduite irréprochable. Mais par-tout il y aura toujours des hommes ; c'eſt-à-dire, des cœurs mous, des cerveaux étroits, & des mœurs fragiles. Ces contradictions s'entendent fort bien. La ſeule idée de l'homme les renferme toutes.

XVII.

LA vie eſt malheureuſe quand on craint de la perdre : quand on ne craint pas de la perdre, la vie eſt malheureuſe.

XVIII.

ON envie aux rois ce qui fait le malheur de l'homme, leurs plaiſirs, leur grandeur, leur opulence, c'eſt-à-dire, des paſſions violentes, des obligations importunes, des beſoins

insatiables ; & l'on ne voudrait point de ce qui constitue leur bonheur, sçavoir, la plus illustre & la plus importante occupation du monde. Parmi tous les rois célebres dans l'histoire, il n'y a eu d'heureux que ceux qui ont fait leur métier.

XIX.

Le cœur est bien plus intime à l'homme que la raison. Le cœur est un confident chéri, un ami toujours présent, un flatteur adroit à prévenir nos besoins les plus secrets & à déguiser nos foiblesses à nos propres yeux. La raison n'est qu'un magistrat sérieux, qui veille au bon ordre, sans s'amuser à écouter le détail minutieux de nos fantaisies. Comme notre agent fidéle, l'un ne s'insinue dans le commerce de la société, que pour y travailler finement à ses intérêts. Etran-

ger jusques chez nous, l'autre ne paraît entrer dans la discussion de nos affaires domestiques, que pour détourner ce qui nous appartient au profit public, & nous donner le tort vis-à-vis de tout le monde.

Presque sans cesse ils sont en guerre. Quand par hasard ils tombent d'accord, c'est ou le plus grand bien, ou le plus grand mal de l'homme, selon l'objet en faveur duquel leur réconciliation s'est ménagée.

XX.

Conſultation adreſſée aux Oiſifs.

Quæritur Ægyſthus quare ſit factus adulter?
In promptu cauſa eſt: deſidioſus erat.
Ovid. 1. Remed.

QUAND on voit circuler dans le monde tant de citoyens ſans nom, ſans caractere & ſans emploi, doit-on être ſurpris que la terre fourmille de demi-impies? Depuis que l'uſage a permis de ſe paſſer d'un état, il ſuffit de lire quelque choſe & d'affecter des ſentimens peu communs, pour ſe donner de l'importance, au défaut de titres réels, on prend la qualité de philoſophe; & il eſt preſque décidé que tous ceux qui ne ſont rien ſoient proclamés penſeurs. Les capitales ne ſont pas les ſeules à nous offrir des modeles de cette léthargie philoſophique. Il y a peu de petites villes aujourd'hui

où l'on ne trouve des ſociétés ſuffiſamment garnies de prétendus agréables, que le dégoût de ſoi-même & le déſœuvrement réciproque y ont rendu précieux. Maintenant l'abus eſt trop général, pour qu'on s'en faſſe ombrage. Déja même il ſemble avoir acquis force de loi ; & la douce habitude de l'exemple preſcrirait enfin contre les devoirs eſſentiels, ſi ceux qui ſçavent recueillir dans leur tête les bons principes, n'avaient la généroſité d'en fournir à ceux qui en manquent.

Le premier principe porte ſur un arrêt auſſi ancien que l'univers, qui condamne au travail la poſtérité d'Adam ; & comme l'Auteur d'une pareille ſentence n'a jamais entendu qu'on y fît aucune gloſe, ou qu'on ſe permît la moindre exception, il faut n'être pas homme pour être exempt de s'y ſoumettre.

Second principe. Le travail eſt le lien de la ſociété : ſans lui il n'y a

plus de rois, de magiſtrats, de guerriers, de laboureurs, de lettres, d'arts, de commerce, ni de religion. Chacun doit avoir ſa partie ; mais tous doivent concourir à un avantage mutuel. Le déſordre ſeroit manifeſte, & la loi du travail dégénérerait en un joug trop humiliant, s'il y avait de la dignité ou de la décence à s'en diſpenſer. Mais au contraire, l'inaction dégrade les hommes, les tient ſéparés, les rend brutes & ſolipſes, les réduit à l'eſpéce purement animale, qui ne connaît d'autre inclination que le beſoin ; d'autre fonction que celle de digérer, d'autre ſupériorité que la force, d'autre régle qu'une impulſion machinale, d'autre terme que ſon vil individu.

Troiſiéme principe. Un écrivain de l'antiquité prétendait que le travail caractériſait une ſubſtance intelligente. En effet, la raiſon ordonne que nous nous propoſions un but honnête

dans ce monde. Dieu daigne bien s'occuper de nous. Sa providence ne veille-t-elle pas à notre conservation? Or, quel fut jamais le but d'un homme désœuvré, ou plutôt qu'est-ce qu'un être inutile parmi nous? Il est moins que l'arbre stérile qu'on juge propre à chauffer; moins que la pierre destinée à assûrer nos pas, ou à mettre nos possessions à couvert; moins que la terre, qui ne refuse rien au cultivateur industrieux; & qui accorde encore trop lorsqu'on la néglige; moins que l'insecte domestique, ne servît-il qu'à épurer l'air, en pompant ses parties malignes.

Notre propre intérêt nous fournit un quatriéme principe. Connaît-on un homme plus à plaindre que celui qui ne sçait pas s'occuper? Il n'est pas capable d'être seul. On le voit, odieux & à charge à lui-même, mendier partout de l'aide pour se supporter. Il craint l'occasion de se connaître, & est

forcé de se fuir & de s'oublier. Ainsi le public lui ravit une partie de son existence ; l'ennui dévore l'autre. C'est un foible arbrisseau qu'il faut étayer de toutes parts ; autrement, il rampe, languit, & se desséche ; c'est un esclave né avec un goût fatal pour les chaînes dont le monde accable tous ceux qui veulent dépendre de lui ; c'est un phantôme, dont les fréquentes apparitions ébranlent un peu les organes, mais qui n'est rien en lui-même. S'il paraît respirer, il ne vit pas, puisque sa vie est hors de lui, & que son ame est errante dans les cercles. Au contraire, un esprit où se trouve du fond, ne partage qu'avec usure le sentiment qu'il a de la vie. Ses talens, son ardeur & son goût pour l'application, mettent un prix à tous ses momens. Chaque heure du jour lui paye tribut, & augmente ses richesses. Connaissant les bornes qui resserrent la carriere du temps, il prend sur lui des

avances & double ſa durée par l'intérêt qu'il en retire. Le préſent, ſi court, ſi imperceptible aux autres, s'arrête & s'étend, pour ainſi dire, ſous ſa plume ou entre ſes mains laborieuſes & bienfaiſantes. Lui ſeul a le ſecret de jouir du paſſé; il en eſt encore le témoin, & ſes œuvres ont ſçu lui donner de la conſiſtance. Le monde ſi charmant, obtient à peine de lui le ſuperflu de ſon temps. Le monde n'eſt fait que pour diſtraire le ſage. C'eſt dans la ſolitude qu'il aime à vivre & à ſe nourrir de ſes penſées. Les déſœuvrés ſuivent les compagnies, comme l'ombre ſuit le corps : l'économe de ſon temps ne s'y montre que pour y répandre le jour le plus gai. A celui-ci l'on ſçait gré d'une heure qu'il accorde rarement; on mépriſe la vie entiere qu'ont prodiguée les hommes futiles.

Cinquiéme principe de convenance & d'équité. A quoi devez-vous les biens que votre vanité diſſipe ? Eſt-ce

TAYLOR INST. - OXFORD

à l'indolence ou à la ſageſſe active de vos ayeux ? Vos années coulent ſans mérite. Lorſqu'elles finiront, importera-t-il à quelqu'un ſur la terre que vous ayez vécu un ſiécle entier, ou ſeulement le quart d'un ſiécle ? Ne rien faire, eſt rentrer dans le néant. Ne vous vantez pas de contribuer à la ſubſiſtance de l'artiſan & de vos fermiers, parce que vous ſeriez nud & ſans pain, s'ils vous reſſemblaient. Appellerez-vous vertu, aimer mieux ſe nourrir délicatement, ſe meubler avec goût, & porter de l'or & de la ſoie, que d'enfouir en terre ſes revenus ? Vous croyez-vous fort utile à la ſociété, en vous occupant de feſtins, de jeux, de danſes, de concerts, de viſites & d'intariſſables converſations, qui vous ſemblent l'unique moyen que l'on ait dans le monde de ménager ſes amis, d'entretenir ſes connaiſſances, d'aſſortir les caracteres, & de former une ſeule famille d'une ville entiere ? Les

hommes seraient bien méchans ou bien petits, si ces pénibles amusemens avaient plus de pouvoir sur leur ame, que l'ordre & la vertu. Cependant, que répondrez-vous à ceux qui prétendront que ces assemblées ordinaires sont le vrai moyen de perdre tout son temps en préparatifs & en retours de plaisirs, d'autoriser l'oisiveté & tous les vices de la haute, d'accréditer la manie du faste & du luxe : d'étendre au loin la corruption née de la mollesse ; de multiplier des obligations dispendieuses & souvent absurdes : d'alléger inconsidérément le joug de la morale, pour en créer un nouveau beaucoup moins respectable, & beaucoup plus respecté : de dénaturer les devoirs de l'homme, en leur substituant de fausses bienséances : de dégoûter de l'étude importante de son cœur, qu'on traite trop facilement de badinage : enfin de réunir à la fois & les semences de la discorde, & les feux

ſecrets de la volupté, en rapprochant d'un centre commun les occaſions, les objets & les cauſes; & d'ourdir mille trames de paſſions, d'autant moins effrayantes, que le brillant de la politeſſe les déguiſe.

Le dernier principe vient de la beauté du cœur & de la grandeur d'ame. Fuſſiez-vous ſans état, ſans poſtérité, ſans talens, ſans induſtrie, ſans engagemens civils & ſans titre, du moins en qualité d'être ſenſible & raiſonnable, vous avez des droits à un genre de gloire bien capable de flatter votre ambition. Faut-il éternellement retracer à vos yeux les miſeres de la vie? Vous êtes riche, & des millions d'hommes manquent du néceſſaire! Vous jouiſſez de la ſanté, vous goûtez le plaiſir: & des millions d'hommes ſont en proie aux douleurs aiguës! Votre réputation eſt ſans reproche: honneur vous accompagne par-tout: & des millions d'hommes ſouffrent

deux fléaux enſemble, la honte & l'indigence ! Forcés de haïr juſqu'au jour qui éclaire leurs diſgraces, ils craignent d'avoir pour témoins les bienfaiteurs mêmes qu'ils deſirent. La fortune les a trahis : & les ſentimens que la nature leur laiſſe, ne ſervent qu'à aigrir leurs maux. Jettez donc des regards de pere & d'ami ſur ces abandonnés : volez à la conquête des malheureux : l'humanité vous y invite ſi tendrement ! Travaillez à ce qu'il y a de plus grand dans le monde, au bonheur des autres. Vos voiſins ne manquent pas ? Eh bien, que les étrangers ſoient vos freres. N'excluez de votre cœur ni le Scythe, ni le Sauvage. Il n'y a point de barbare aux yeux du chrétien. Répandez vos dons juſques dans le ſein de l'ingrat. La reconnoiſſance peut-elle rien ajouter aux délicieux tranſports de la bienfaiſance ? Le plaiſir de donner eſt incomparable & infini, puiſqu'il eſt divin.

O vous, qui sans doute avez trop peu de biens pour combler le vuide de votre oisiveté, cessez de ressembler à l'enfance, qu'on verrait épuiser en bagatelles des sommes précieuses. Devenez hommes, en élevant votre ame, en aggrandissant vos cœurs, en vous livrant sans bornes à la belle passion de rendre heureux vos semblables : & bientôt vous découvrirez dans ces revenus insuffisans à vos caprices, des ressources fécondes pour un peuple affligé : & l'on vous regardera comme la divinité tutélaire des lieux que vous habitez, & vous en bannirez les crimes avec l'indigence. La reconnaissance y fera germer les vertus ; & par des largesses que la prudence éclairera, vous acheterez leur prospérité, la vôtre, & plus de gloire que n'en méritent les héros de Tite-Live & de Plutarque.

XXI.

LE CHESNE,

FABLE.

UN Chêne orgueilleux osa un jour défier la tempête : aussitôt la furie des airs part du lac des Illinois, & vient fondre sur lui avec une grêle affreuse & un horrible fracas. Cette premiere attaque fut si violente, que les monts en retentirent vingt lieues à la ronde, que vingt villages furent ruinés, que lui-même, déja mutilé en vingt endroits & dépouillé de sa riche parure, commençait à se repentir de son audace. Mais ce qui rendait son malheur inévitable, c'est qu'il était rongé dans le cœur par des millions d'insectes. Ainsi, hors d'état de résister à un nouveau combat, il se rompit honteusement, & resta seul couché par terre,

au milieu de la vaſte forêt qu'il dominait auparavant de toute la tête.

On ne ſent point ſa foibleſſe durant la proſpérité. Souvent alors le plus fragile des êtres ſe montre le plus téméraire. Mais au premier revers le cœur lui manque, & le héros eſt moins qu'un homme.

XXII.

DESCRIPTION

d'une Iſle nouvellement découverte.

DANS cette Iſle, la terre, la mer, les ſaiſons & la nature entiere reſſemblent à peu-près à tout ce qu'on a vu ailleurs. Il n'en eſt pas ainſi des mœurs, des uſages & des façons de penſer.

D'abord on n'y connaît pas plus les richeſſes que la pauvreté. Il n'y a là ni roture, ni nobleſſe, ni grands,

ni petits. On n'y conçoit point le luxe. La mode n'a pas de nom dans la langue du pays. Il eſt impoſſible d'y donner une idée de ce que nous entendons par renommée, reſpect humain, oiſiveté, bel-eſprit, eſprit-fort, guerre, procès, médecine, académie, fortune, théatre, bals, grand dîner, fin ſouper, toilette, &c. Seulement on y parle de bon ſens, on aime la gloire, on a de la vertu.

Le plaiſir eſt public, ne s'achete point, & les arts y contribuent. De temps en temps on voit des aſſemblées de nation qui finiſſent avec le jour, où les jeux & les exercices de la jeuneſſe fourniſſent un ſpectacle réjouiſſant. Jamais l'enjouement des converſations n'y fut dangereux. Pluſieurs poëtes liſent des piéces qui ne reſpirent que la ſageſſe & la vertu. Des muſiciens chantent dans le même goût, & jouent de divers inſtrumens anciens. Les peintres & les ſculpteurs reſpectent

la religion, le bon ſens, l'état, & n'oſeraient préſenter aux yeux du public une forme ſous laquelle perſonne ne ſçaurait paraître ſans ſe vouer à l'infamie ; ils ne donnent point à un peuple policé les mœurs des barbares du Maduré ; mais parmi leurs chefs-d'œuvre, on choiſit ce qu'il y a de mieux pour les temples. S'ils méritent des louanges, perſonne n'eſt diſpenſé de payer à leurs talens cet agréable tribut. Leur récompenſe, toute ſimple qu'elle paraît, a quelque choſe de bien flatteur. Elle conſiſte à marcher triomphamment à la tête de la nation, lorſque l'étoile du ſoir l'oblige de ſe ſéparer. On nomme d'aimables enfans pour les couronner de fleurs, & leur adreſſer en termes gracieux & honorables les ſuffrages du public, qui ſe fait un devoir de les reconduire à leur demeure en grande pompe. Cependant on ne laiſſe pas de leur ſçavoir gré de leurs efforts, lorſqu'ils n'ont pas réuſſi,

& rien n'eſt omis de ce qui peut ranimer leur courage.

L'éducation eſt douce, publique, égale, parce que la juſtice, la modération, la ſageſſe, les devoirs de chaque état, la religion, les arts honnêtes & néceſſaires ſont tout ce qu'on enſeigne dans ces écoles. C'eſt la nation elle-même qui choiſit les maîtres d'un âge mûr. Suivant les diſpoſitions que ceux-ci remarquent & cultivent dans leurs éleves, ils décident de leur profeſſion, & le ſénat autoriſe & enregiſtre ces déciſions, que dictent l'impartialité & l'amour du bien public.

Au reſte, on ne ſçait ce que c'eſt que d'y dégrader l'humanité, en rendant viles certaines conditions importantes. Le laboureur, l'artiſan peuvent ſe revêtir comme bon leur ſemble. Les magiſtrats ſeuls portent des robes blanches, ſymboles de l'intégrité. Ce ſont des ſexagénaires, l'œil & la lumiere de leur ſiécle. Quoique les affaires

d'état ſoient toujours de leur compétence, ils jugent les moindres différends entre les particuliers ſans faire de frais. Une prompte mort, à laquelle aſſiſtent d'obligation un des juges tour-à-tour, tous les accuſateurs, tous ceux que le coupable a offenſé, & douze témoins jurés eſt la punition ordinaire des contrevenans aux loix fondamentales de la ſociété; mais jamais l'opprobre, la plus grande peine attachée au crime, ne rejaillit ſur une famille ou une poſtérité innocente. L'uſage défend ſeulement de porter le deuil d'un ſcélérat. Il eſt un ſupplice dont on n'a point encore vu d'exemple, la priſon perpétuelle. On le réſerve aux ingrats, aux calomniateurs & aux impies.

Là on n'adore point le ſexe: il ſe contente d'être aimé, & fait même beaucoup de cas de l'eſtime. L'honneur & la liberté lui conſervent un rang également éloigné de l'indigne

ſervitude qu'il ſouffre en orient, & du deſpotiſme ridicule qu'on lui laiſſe exercer en occident. Quoiqu'on ſçache que les ames n'ont point de ſexe, & qu'en conſéquence on craigne de reſſerrer le génie des femmes dans les entraves d'un préjugé tyrannique, elles ont pourtant leur ſphére. Le goût de l'architecture, la ſcience de l'économie ruſtique, l'arithmétique, & une géométrie d'uſage, la paidotrophie ſur-tout & tous ces petits arts qui ont pour but l'aiſance & l'ornement de la vie privée, forment un cours d'éducation capable d'intéreſſer leur eſprit, tandis que l'exercice des vertus ſociales, & l'étude profonde de la raiſon rectifient leurs penchans & reglent leur cœur. Auſſi épouſe-t-on là une belle ame, plutôt qu'une garniture de diamans, ou une piéce de terre. C'eſt la vertu qui fait les contrats de mariage : le bonheur les ſigne : & l'amour conduit le ménage.

Ailleurs la complaisance doit à la vieillesse & à l'infirmité certains égards & quelques hommages. Là un cocher leur refuserait son secours & les premiers honneurs, serait dénaturé. Il n'est guères plus permis de s'y parer d'un instrument de mort, que d'en abuser; c'est pourquoi on n'y entend point parler d'assassinats, de trahisons, de lâchetés, ni d'affaires d'honneur. Le port d'armes, inutile parmi des peuples civilisés, passerait pour une défiance injurieuse aux ministres de police, chargés de maintenir l'ordre & de le venger.

Là, encore personne n'est né pour dormir à midi, & s'habiller de soie en spectacle. Tout le monde y connaît le soleil. On y fait bonne chère aux jours de réjouissance publique, qui arrivent assez fréquemment; mais on ignore le talent de boire & l'art de manger. La politesse n'engage point à s'enivrer à la santé des autres, & jamais

mais on n'eut d'indigestion par complaisance. Enfin dans ces régions paisibles, il n'est défendu en aucun temps d'être sérieux ; aussi n'y sçait-on pas s'ennuyer comme en Europe : encore moins y éprouve-t-on un besoin extrême de s'amuser avec des bouffons qu'on méprise.

XXIII.

Supposons qu'un étranger observateur soit introduit de nos jours dans le sein de la patrie ; je demande par où l'on veut qu'il juge des sentimens qui nous gouvernent. Par nos mœurs sans doute, par la conduite que nous tenons constamment. Or, suivant cette méthode si juste & si naturelle, combien de religions, ou plutôt de sectes, ne sera-t-il pas forcé de reconnaître dans une société de prétendus catholiques !

Le mépris que font la plupart de la loi du jeûne & de l'abſtinence, leur révolte contre les plus manifeſtes décisions de l'égliſe, la maniere indigne dont ils traitent le ſacerdoce, l'averſion qu'ils ont pour le pere commun des fidéles, l'impudence avec laquelle ils bravent ſes menaces, le

des diſ-

x qu'on

pes myſ-

participe

ne, ni

x de la

réconciliation ; & ceux qui ſe permettent ſi facilement le divorce, & ceux qu'on entend blaſphémer contre le Meſſie, ou qui ne paraiſſent dans ſes temples que pour inſulter plus ouvertement à ſon culte : & ceux qui ne rougiſſent pas d'entretenir, preſqu'auſſi publiquement en France qu'à Iſpahan ou à Dély, les honteux objets de leur

héritage ! Leur ferait-on tort de croire les uns Socimens pour le moins, les autres Juifs & Mahométans ?

Tant de gens enfin auraient-ils pu se familiariser avec une espèce de blasphème inconnu à leurs peres, s'ils ne sacrifiaient en vrais payens à un Jupiter incestueux, ou à une Vénus adultère ? Je n'arrête, pour ne pas trop flatter l'orgueil de nos philosophes, en continuant le récit de leurs conquêtes, c'est assez de faire sentir combien leur doctrine sur la tolérance universelle a pris faveur parmi nous.

Entre un Philosophe & une jeune Novice.

Le Philosophe. Est-il bien vrai, Mademoiselle, que vous ayez formé la cruelle résolution de mourir au

abandonniez à un zèle téméraire. Quel chagrin pendant toute votre vie, si vous preniez ici un parti qui ne vous convînt pas ! Avant de rien décider, il est nécessaire d'entendre le pour & le contre.

La Novice. Je l'ai entendu le pour

nous chérissons d'abord avec la plus folle ardeur? Si vous m'objectez que le mariage est aussi un contrat civil & que des jeunes gens ne sont pas ordinairement capables d'entrer dans toutes les discussions qu'il exige, je réponds à cela en deux mots que les peres & meres ou les plus proches parens intéressés à la sainte durée de la postérité, suppléent au défaut de lumieres des enfans. Voilà pourquoi leur consentement devient nécessaire. Vous êtes trop judicieuse pour ne pas goûter mes raisons.

La Novice. Je voudrais moins de partialité dans le jugement que vous portez sur l'état religieux. Votre imagination peint en beau tout ce que fait la nature à vos entours. Le mariage n'a que des roses, toutes les épines sont pour la religion; mais soit dit en passant, votre exemple prévient un peu contre vos discours. Pourquoi en effet n'avez-vous encore

pu vous résoudre à embrasser le charmant joug du mariage ? Vous en publiez les douceurs devant les personnes qui y renoncent ; mais peut-être faites-vous devant d'autres l'apologie du célibat. Quoiqu'il en soit, je m'en tiens à la doctrine de saint Paul, & je vous renvoie au septième chapitre de la première épître aux Corinthiens.

Le Philosophe. Je vois que vous me regardez comme un grand ennemi de l'état religieux. Je désirerais seulement qu'on obligeât ceux qui l'embrassent de prendre des précautions plus sages, & je ne leur permettrais en conséquence de faire les vœux qu'à vingt-cinq ans.

L'Auteur. De quel droit empêcheriez-vous un âge plus tendre & plus innocent de se consacrer entièrement à Dieu ? Combien de vocations, si long-temps oiives & errantes parmi tous les écueils dont le monde est

de pareils ennemis ? Cette explication concilie, ce me semble, les lois avec les canons, & fait sentir la sagesse des unes & des autres. S'ils exigent de Jules un âge différent, c'est parce que nous nous proposons des objets d'une nature tout-à-fait différente. Je vous laisse, Monsieur, méditer ces réflexions d'une Novice.

Le Philosophe. Quel dommage que tant d'esprit soit enseveli dans un cloître !

DIVERSSUJETS

parce que nous nous proposons des objets d'une nature tout-à-fait différente. Je vous laisse, Monsieur, méditer ces réflexions d'une Novice.

I.

Tout le monde sait des histoires de chiens, qui toutes tendent à faire admirer les bonnes qualités de ces animaux domestiques. L'homme paraît moins attaché à ses maîtres, moins prévenant, moins vigilant, moins constant, moins fidèle. Je n'en étonne pas. L'esclave & le maître sont égaux : ils ne diffèrent que par accident : ils ont des droits [illegible]. Mais l'homme est un dieu pour tous les chiens du monde.

LE LION, LE CERF ET LES DAIMS,

FABLE.

VOULANT un jour se récréer, un roi donna ordre qu'on déchaînât un jeune lion de sa ménagerie, afin de le voir combattre dans l'arène contre un grand cerf que deux siécles d'empire rendoient fameux parmi les chasseurs de la cour. Cependant la crainte des accidens qui pouvoient ensanglanter une scene aussi dangereuse, fit prendre la précaution d'abandonner sur le champ de bataille un nouveau de daims.

A peine de nombreux dards eurent-ils atteint le cerf, qu'il l'arbre qui ornait la tête de son fier rival, que loux de lui voir porter un si beau diadême, il s'élance sur lui comme un foudre : l'animal courroucé se met

en garde, le reçoit, le culbute du premier coup de son bois. L'invincible lion retourne à la charge, & un second coup ne lui fait pas perdre courage. Au troisiéme choc, il est renvoyé au milieu des daims mêmes. Ceux-ci, bien loin de le plaindre & d'apprendre les suites d'un courroux qui pouvait leur devenir funeste, témoignent au superbe vaincu un mépris insultant; & les daims le croient des héros depuis l'infortune du lion. Outré de cette lâche insolence, il renonce à une victoire équitable, fond sur la proie, & se venge par un juste carnage.

Apprenez, fidelles de tous les lieux & de toutes les conditions, apprenez par l'exemple de ces daims, à ne pas triompher insolemment de l'adversité d'un respectable ennemi.

COMMENT ne soupçonnerions-nous pas
effrayés de voir que nos parents
plus ordinairement leur origine de
si loin ! Quoi ! pour une guérir d'une
petite fièvre, il faut mettre à contri-
buion les quatre parties du monde !
Un royaume situé à l'extrémité
l'Europe ne fournira-t-il pas
la rhubarbe (1) ?

fond de l'Asie ; on est allé jusqu'en Afrique me chercher de la casse & du séné (3) : & si l'on n'avait découvert l'Amérique, que serais-je devenu sans quinquina (4) ? Le grand remède contre nos dyssenteries, les flux de ventre invétérés & autres maux fort communs parmi nous, se trouve au Brésil ou au Pérou, ſçavoir l'Ipécacuanha (5). C'est à la Chine que j'aurai obligation des meilleurs spécifiques pour l'estomac (6) ; il n'est pas jusqu'à la séve gommeuse d'un arbre de Ténérife & de l'isle Madére (7) qui ne puisse tout-à-coup me rétablir nécessaire.

Cela posé, je n'appelle plus la nature une mère tendre & compatissante. La cruelle ! elle a voulu se jouer de ses enfans, en éparpillant ainsi par toute la terre les choses mêmes dont ils ont le plus pressant besoin. Eh ! à qui devons-nous la connaissance de ces étranges remèdes ? Aveu-

barbares, à des sauvages, à des hommes noirs. Ils ont été nos maîtres de botanique. Que ne profitait-on davantage de leur école ? Que n'y apprenait-on aussi à ne plus couper les bras ni jambes ! (8) Une poignée d'herbes a guéri des Canadiens de plusieurs balles dans le corps ; & la gangrene n'est point dangereuse sous des zônes moins tempérées que la nôtre. Combien faudra-t-il d'arts frivoles pour nous consoler de la perte ou de l'ignorance de ce qu'il y a pour nous de plus solide, puisqu'il est très-probable que nos véritables remedes naissent au milieu de nous, & que tous les jours notre paresse arrogante foule insolemment aux pieds les trésors destinés par le Créateur à nous conserver ou à nous rendre la vie ?

(8) 1°. On lit un exemple de ce fait dans la Mission de l'Acadie, par le P. Chrestien Leclercq, Récollet. 2°. La Mission de la Nouvelle France, ou du Canada, est entre les 40 & 50 degrés de latitude septentrionale, & comprend, outre le Canada proprement dit, l'Acadie, la Floride, la Louisiane, &c. 3°. Les Sauvages de l'Acadie sont connus sous le nom de Micmacs, & ceux du Canada sous celui de Hurons. 4°. Le Canada est une province du Royaume de Nouvelle France.

» La Rhubarbe est la racine d'une
» plante de plusieurs pouces en Asie, &
» particulierement à Chandernagor.

» Le Séné est la feuille d'un ar-
» brisseau dont la tige n'a gueres qu'une
» coudée, avec de petites branches flexi-
» bles comme l'osier. La Casse & le Séné
» sont en grande quantité en Egypte.

» (4) Le Quinquina est l'écorce d'un
» arbre de Quito & autres lieux du Pérou,
» qui ressemble à nos Cerisiers,

» yeau Monde la plante qu'on appelle l'Ipé-
» cacuanha. On préfere l'Ipécacuanha du
» Pérou à tous les autres, parce qu'il purge
» doucement. Celui du Bresil provoque un
» vomissement violent. Le premier du gris,
» & le second jaunâtre.

(6) » 1°. On tire un excellent cordial

» semble à la peau

(8) » Voyez l'ouvrage de M. Bilguer, » chirurgien général des armées de Prusse, » sur l'inutilité des amputations, traduit » en Français par M. Tissot D. M... La » connaissance de l'intérieur du corps hu- » maine familiarise la chirurgie au point » que des hommes tronqués & malheureux » pour le reste de leurs jours. La chirurgie au » contraire, n'en jamais dans la doulou- » reuse détermine d'employer perfonne. Avec

» les chairs en font sortir les pointes, dé-
» tacher les parties qui se corrompent,
» chasser les corps étrangers. Elle console
» un peu l'humanité exposée à tant
» d'accidens, si on la rend plus utile que
» curieuse, & qu'elle devienne le principal objet
» de nos observations. Mais au lieu de
» tirer d'un autre monde des simples qui ne
» paroissent pas faits pour nous, n'est-il
» nos côtes mêmes, dans nos landes, parmi
» nos terres incultes & sauvages qu'on
» pourra découvrir ces fameuses plantes
» videnæ ?

(2) Voyez l'ouvrage de M. Bilguer,
sur l'influence de l'électricité dans
les maladies, traduit en Français par M. Tillot, D. M.

Il y a un lieu qu'on nomme la Cour, où s'agite sans cesse une espece de peuple qui est au-dessus de la condition des hommes, qu'on ne sauroit définir bien exactement, mais qu'on peut désigner par quelques traits.

Une de leurs principales occupa-

honneur parmi ceux dont on est apperçu en certains moments. Rarement, est une faveur quelquefois une récompense. Se montrer sous telle forme, s'appeller d'un nom ou d'un autre, avoir de biens ou de rien, faire plus ou moins de bruit à la porte, est une fortune tout-à-fait différente. Couper tête à tête avec son maître, est une partie de plaisir; perdre sa revanche, est le servir publiquement, est une affaire d'un privilége éclatant. Avec beaucoup de mérite, obtenir un emploi s'appelle grace, l'avoir en vertu du rien dû, c'est un droit. Etre moralement sûr, faute de capacité, de ne pas demeurer en place, et pourtant la briguer, c'est plaire. La même ambition fait que tout le monde est mécontent, et parmi heureux. Ailleurs on arrache pour devenir riche; là on dépense, et les dettes font un Pérou.

Dans ce séjour, toujours le même et toujours nouveau, on se pique beau-

Il me semble voir dans la nature une parfaite image de la cour : ce sont les tourbillons. N'y a-t-il pas de grands

de petits & de moyens tourbillons, comme il y a de grands, de petits & de moyens seigneurs ? Chaque tourbillon se meut autour de son centre : chaque courtisan tourne autour du sien. Les moyens tourbillons emportent les petits autour d'eux, tandis que les grands emportent les moyens eux-mêmes : ainsi les grands seigneurs attirent les moyens, qui en font tout autant des petits. Enfin un seul & immense tourbillon imprime son mouvement à tous les autres ensemble, petits, grands & moyens : un seul à la cour donne le branle, remue tout le monde : & prince, duc, marquis, ou comte, tous également obéissent à l'impulsion suprême.

VI.

QU'UN homme qui eſtime encore l'antique ſimplicité, la candeur & la modeſtie, voit avec plaiſir un payen même du premier mérite & élevé à une des plus hautes places de l'empire, (Séneque le philoſophe) développer ſon penchant & ſon goût pour l'économie ! Un lit qui annonce l'opulence & le faſte lui déplaît. Il préfere à ces habits magnifiques, dont on admire l'étoffe & la façon, un vêtement tout uni, qu'on peut porter chez ſoi & tous les jours ſans craindre de le tacher. Il hait les grands repas, qui occupent tant d'officiers, & deviennent un ſpectacle qu'il a fallu prévoir de loin, & dont le ſervice fatigue les bras d'une multitude de valets. Des mêts faciles à apprêter, qu'on trouve en tout temps & par-tout, où il n'y

ait rien de trop exquis, rien de ruineux, rien d'indigeſte, voilà ce qui lui convient. Il aime pour ſes domeſtiques de bonnes gens, dont l'entretien coûte fort peu. L'argenterie maſſive, telle qu'il la tient de ſes ayeux, lui fait plus de plaiſir, que ſi elle était travaillée avec beaucoup d'art, & portait le nom d'un ouvrier célébre. Il veut une table à ſon uſage, & non un chef-d'œuvre qu'on regrette en mourant, que tout Rome connaît, & qui excite la curioſité & l'envie des convives. Enfin il ne ſçaurait ſe faire à cette ſuite monſtrueuſe de pages brillans qui tapiſſent les antichambres des grands. Il a de la peine à voir que l'or & l'argent éclatent de toutes parts ſur les murs d'un palais, & qu'on n'y puiſſe faire un pas, ſans être ébloui par la pompe & les richeſſes étalées juſques ſous les pieds.

Ce qu'il mépriſe davantage, c'eſt la vile engeance des paraſytes & des

flatteurs, ces ames de boue, qui vous importunent, qui ont formé le deſſein de vous corrompre & de ſucer la ſubſtance des familles. Toutes ces ſomptueuſes & puériles vanités l'inquiétent, lui donnent de l'humeur; elles ne ſont pas capables de le ſéduire, ni de lui en impoſer, mais il craint je ne ſçai quoi. Peu s'en faut qu'il ne ſe reproche le luxe dont il eſt témoin. Le vœu de ſon cœur eſt de s'en tenir purement & ſimplement au tranquille néceſſaire de Zénon, de Cléanthe & de Chryſippe.

Mais à quoi bon ! Elevé ſur un tas d'or, & le viſage encore tout barbouillé de fange, un petit Midas ſe mocque de tous les ſages paſſés, préſens & à venir.

VII.

L'HOMME peut craindre ; c'eſt l'imbécille qui a peur. Il y a donc une différence eſſentielle entre ces deux termes, que l'on confond ſouvent dans l'uſage ; en effet la peur & la crainte n'ont ni le même principe, ni le même objet, & leur remede n'eſt point le même.

La peur prend ſa ſource dans l'imagination : plus celle-ci eſt réglée, moins on eſt ſujet à la peur, ſans que pour cela on ſoit exempt de la crainte. Les objets qu'on ſe figure dans les accès de la peur ſont toujours vains, ridicules, chimériques. L'imagination échauffée d'une perſonne peureuſe va tout d'un coup peupler de voleurs & d'aſſaſſins la ſolitude de ſa chambre. Le moindre bruit lui glace le ſang dans les veines : à chaque inſtant elle

reçoit un coup de poignard. Comment le ſommeil fermerait-il ſes paupieres durant ces violentes convulſions ? Dans un chemin, dans un bois, en plein jour même, tout chien qu'elle voit eſt un loup ; ou paraît enragé : un mouton l'étonne : un liévre l'arrête tout court ; une taupe & un hanneton ſont terribles. Combien d'autres n'oſent approcher d'un buiſſon, s'aſſeoir aux pieds d'un arbre, ni ſe promener ſur l'herbe, parce que leur imagination voit par-tout des crapauds ou des aſpics ! Le comble du délire, c'eſt de déranger toutes les loix de la nature pour s'effrayer. Or il y en a qui évoquent les ames, reſſuſcitent les morts, tirent du néant de leur cervelle des phantômes, des ſpectres, des géans, des monſtres, des lutins. La raiſon eſt intéreſſée à étouffer dès leur naiſſance ces ténébreux enfans d'une mere folle & viſionnaire ; & il eſt facile de guérir de la peur : il ne faut

pour cela que du ſens commun.

Mais la crainte tient à la nature de l'homme. Son objet eſt plus ſérieux ; & elle a un fondement réel. Prétendre rappeller au bon ſens un homme qui craint le moment d'une opération douloureuſe de chirurgie, ou que l'appareil de ſon ſupplice épouvante, ce ſerait inſulter à un malheureux. La veille d'une bataille ou d'un aſſaut, on n'exhorte pas ſimplement le ſoldat à ſe montrer raiſonnable.

Le ſeul ſpécifique contre la crainte eſt la fermeté ou le courage. La raiſon peut ſuggérer des motifs capables de réveiller & de ſoutenir cette vertu ; mais ſi elle ſuffit pour vaincre la peur, elle ne ſuffit pas pour appaiſer la crainte. Sénéque, en avançant qu'il eſt déraiſonnable de craindre ce qu'on ne ſçaurait éviter *, préſentait à ceux

---

* Morieris : ſtultum eſt timere quod vitari non poſſit. *Lib.* 5. *Ep.* 3.

qui craignent la mort le motif de la néceſſité : motif accablant ; mais les ſtoïciens n'en connaiſſaient pas d'autres.

Dans le fond la raiſon encourage foiblement, conſole durement, convainc trop, & ne perſuade pas aſſez. Voilà pourquoi certains héros ſe paſſaient d'elle. La vanité leur ſervait de bouclier contre la crainte. Cette armure, il eſt vrai, ne les garantiſſait pas de la folie : témoin ce fameux marin, qui ayant voulu donner à des officiers ennemis une preuve non équivoque de ſon intrépidité, en donna une en même-temps de la plus haute étourderie, en allumant tranquillement ſa pipe à un bout de chandelle enfoncé dans un baril plein de poudre ; témoin tant de conquérans, dont les brillans ſuccès ont dévaſté la terre depuis Alexandre juſqu'à Charles XII.

Il n'appartient qu'à la religion de fournir les motifs du vrai courage.

Auſſi ſes héros ſe montrerent-ils tous à la fois plus braves & plus ſages que tous les philoſophes & les héros profanes.

VIII.

CE fut Néron qui imagina l'art merveilleux de varier tellement les plafonds, les décorations, les ameublemens, & toute la forme de la ſalle du feſtin, qu'à chaque ſervice on paraiſſait changer d'appartement.

Héliogabale fut le premier à manger ſur des tables d'argent : le même ſe plaiſait à ſatisfaire pluſieurs ſens à la fois, en faiſant ſervir des mêts & des plats de diverſes couleurs, ſi parfaitement aſſorties, qu'il jouiſſait en même-temps & d'un régal délicieux & d'un ſpectacle charmant.

Annarus, roi de Babilone, ſe travestiſſait & ſe mettait à table au milieu

de cent cinquante mafques. Le célebre Apicius, qui vivait sous Trajan, avait le secret admirable de conserver les huîtres fraîches. Un autre Apicius, encore plus illustre par les gâteaux de son nom, tenoit école publique de gourmandise sous Auguste & Tibere.

On aura sans doute entendu parler des deux mille poissons rares & des sept mille oiseaux du gros Vitellius. Géta avait aussi son mérite. D'abord il mettait tous les élémens à contribution pour un seul repas : ensuite il réglait tour à tour la bonne chere sur les lettres de l'alphabet : par exemple, lorsqu'il invitait au P, on était sûr d'avoir pigeons, poulets, perdrix, phaisans, pluviers, paons, pores, &c ; entre les poissons, perches, plies, poules de mer, &c.

Il serait fort aisé, ce semble, de perfectionner une idée aussi heureuse. En supposant que chaque plat fournît une lettre différante, on les arrange-

rait sur la table de façon que plusieurs ensemble formeraient un mot, & ainsi l'on pourrait écrire tout ce qu'on s'aviserait tant en vers qu'en prose suivant les goûts. Je ne dirai rien du fameux Lucullus qui, au rapport d'Œlius Spartien, distinguait par les dieux les différens mêts de sa table : ni de Caligula, qui faisait faire des pains & des tourtes d'or : ni de Galénus, qui avait des nappes brodées en or, &c. &c. Il me suffit de faire un peu ma cour, en flattant le goût du siécle par ces anecdotes précieuses. Peut-être feront-elles éclore des découvertes en faveur de ceux qui ne sçavent à quoi s'amuser, ni comment se défaire de leurs immenses revenus.

Si j'avais parlé des figues de Platon, des choux de Caton, des laitues & des cardons de l'empereur Pertinax, des féves du triomphateur M. Annius Curius Dentatus, des assiétes de terre d'Agatocles, qui osait ainsi se rappeller

& rappeller aux autres la profession de son pere : en un mot de la frugalité d'Antigone, de la sobriété d'Aristippe, de la simplicité de tant de grands seigneurs, qui étaient aussi de grands hommes : enfin de la loi Fannia, qui bornait à dix as, prix d'un mouton, les festins ordinaires, & à cent as, prix d'un bœuf, la chere des jeux publics & des plus grandes solemnités : il est évident qu'on m'eût ri au nez, & je l'aurais bien mérité.

IX.

LES VENTS,

FABLE ORIENTALE SUR LA GUERRE.

APRÈS un orage affreux, durant lequel les vents déchaînés avaient bouleversé l'Océan & désolé la terre, le bienfaisant Zéphire parla ainsi aux tyrans des airs.

» Juſques-à quand, puiſſans rois
» des régions éthérées, ſerez vous les
» fléaux du monde ? Depuis plus de
» ſix mille ans les mortels ſont les
» victimes de vos cruels débats. C'eſt
» vous qui ébranlant le globe juſques
» dans ſes fondemens, creuſez des
» tombeaux de ſoufre & de feu à des
» provinces entieres ; c'eſt vous dont
» le ſouffle implacable a ſi ſouvent
» allumé la foudre & répandu au loin
» la terreur, le ravage, & la mort ;
» c'eſt vous qui juſqu'à préſent vous
» êtes fait un jeu barbare de changer
» les jours en nuits, de brûler les
» moiſſons, de fendre les montagnes,
» de raſer les forêts, de confondre
» les élémens, de détruire les cités,
» de dévorer le faible genre humain.
» Eſt-ce donc pour le malheur de la
» terre que le ciel nous engendra ?
» L'empire des airs nous eſt-il confié
» pour que nos diſſentions éternelles
» troublent l'harmonie de la création ?

» Le sort des humains dépend de
» nous, il est vrai; mais y a-t-il de
» la gloire à les rendre misérables?
» Ne vaut-il pas mieux nous réunir
» pour la conservation de tous les
» êtres? Embellissons les cieux; ban-
» nissons-en les tristes nuées & les
» influences malignes: fertilisons la
» terre, protégeons ses fleurs & ses
» fruits: purifions, calmons les vastes
» mers: rendons aux élémens la paix
» & la liberté, & chassons à jamais
» au fond du noir abyme le chaos
» & la tempête.

» Mais afin de cimenter ce plan
» d'union, établissons pour princi-
» pes, 1°. que vos sublimes majestés
» consentiront à l'amiable à une sage
» distribution des temps sur lesquels
» chacun étendra son empire. 2°. Qu'en
» conséquence, par exemple, le domi-
» nateur du Sud régnera successive-
» ment dans tous les lieux où l'on re-
» connoîtra Décembre; que Sud-

» Oueſt, ſon intrépide voiſin, poſſé-
» dera Janvier; & que leur allié Sud-
» Eſt ſe renfermera dans les limites
» de Février. 3°. Qu'à leur exemple,
» le potentat du Nord partagera éga-
» lement Juin, Juillet & Août, avec
» Nord-Eſt & Nord-Oueſt, ſes illuſ-
» tres couſins. 4°. Que le magnifique
» ſouverain de l'Eſt gouvernera Sep-
» tembre avec ſa ſérénité ordinaire,
» tandis qu'Eſt-Nord-Eſt & Eſt-Sud-
» Eſt, tous deux jumeaux, tous deux
» également chéris, auront pour appa-
» nage Octobre & Novembre. 5°. Mars
» conviendra bien au capricieux deſ-
» pote de l'Oueſt, pere des gibou-
» lées. Le léger Oueſt-Nord-Oueſt,
» avec le prince d'Oueſt-Sud-Oueſt,
» en s'amuſant ſoumettront à leurs
» loix Avril & Mai. Le printemps
» doit ſur-tout leur plaire; ils pour-
» ront accorder leurs flageolets avec
» le chant des roſſignols. 6°. Pourvû
» que vos hauteſſes ne trouvent point

» leurs droits lézés dans ce partage
» minuté depuis long-temps, il plaira
» aux ſylphes vos vaſſaux & à tous
» eſprits ſubalternes de ſe tenir dans
» les bornes preſcrites par vous tou-
» chant leurs ſeigneuries reſpectives.
» Du reſte, c'eſt à vous qu'il appar-
» tient de ſtatuer d'une maniere irré-
» vocable ce qui leur ſera dû de jours
» ou d'heures. 7°. Le plus important
» ſans doute, eſt d'arrêter entre nous
» unanimement que, ſi une ambition
» démeſurée ou la rage des conquêtes
» porte quelqu'un à enfreindre les ſa-
» crées conventions de la diéte pré-
» ſente, nous réunirons nos forces
» contre le téméraire, de ſorte que
» pourſuivi de plage en plage, criblé
» de toutes parts, enfoncé, enve-
» loppé par dix mille eſcadrons ailés,
» dont nous fournirons chacun notre
» contingent, il ſoit outre cela cité
» au ban de l'empire aërien : là on
» le dépoſſédera de ſes états azurés,

TAYLOR INST. - OXFORD

» & ſon mois étant confiſqué ſur le
» champ au profit des puiſſances né-
» buleuſes, on pourra le reléguer aux
» mines parmi les gnomes groſſiers,
» ou l'enterrer dans une caverne de
» l'Affrique, ou même le condamner
» à la roue ſous une mer inconnue.
» 8°. Il ne reſte plus qu'à mettre le
» dernier ſceau de notre autorité à ces
» loix ſolemnelles; c'eſt pourquoi ju-
» rons tous ſur l'autel d'or du ſoleil,
» époux de la nature, & par les re-
» doutables phaſes de la lune, notre
» auguſte mere, en préſence des divi-
» nités tutélaires de la nuit, Saturne,
» Jupiter, Mars, Vénus, Mercure:
» jurons aux conditions qui viennent
» d'être énoncées, une paix inalté-
» rable dans le ciel.

A ces mots, Zéphire ſe voila d'un nuage reſpectueux, & après une courte délibération des impétueux monarques, un concert ſemblable à l'accord d'un million de clarinettes, annonça

le bonheur des hommes. Les deux pôles du monde en retentirent agréablement ; la terre treſſaillit d'allégreſſe : le ſoleil s'arrêta pour l'entendre, reçut les vœux du ſénat ſiégeant ſur l'arc-en-ciel ; & voulant lui donner le ſpectacle de mille éblouiſſans phénomênes, tout-à-coup il redoubla l'activité de ſes feux, aſſembla les exhalaiſons du Zara & de l'Arabie déſerte avec les vapeurs de l'Océan Atlantique, en forma un vaſte fond, ſur lequel ſa lumiere puiſſante & féconde ſe réfléchit d'une maniere ſi étonnante, que toutes les beautés de la nature parurent réunies dans un ſeul & magnifique tableau, ou plutôt qu'on crut y voir le premier moment où l'univers entier venait de naître. Enfin, avec ſon ſceptre étincellant, il grava l'alliance des généreux princes de l'air, ſur la voûte de l'empirée.

Deux mois ſe paſſerent dans le calme le plus heureux, lorſque Sud-

Eſt, mécontent d'avoir un mois trop court, prit de l'humeur, & oſa empiéter ſur Mars. Nord-Eſt approuva d'abord en ſecret ſes reſſentimens : puis bientôt uniſſant tous deux leurs intérêts, ils lierent ſi finement leur partie, qu'ils y engagerent le Nord, avant qu'on en eût le moindre ſoupçon.

Celui-ci, fameux par tant d'horribles exploits, rompit ouvertement le traité, & déja promenant ſes furies ſur la mer pacifique & vers différentes côtes, après avoir démâté trois eſcadres, haché vingt-ſix moulins à vent, déchiré ſoixante pavillons tartares, abattu trois cent pieds d'arbres au Monomotapa, caſſé toutes les vitres du Paraguai, & fait rougir la lune de ſes indignes forfaits, il vint ſe poſter ſur le mont Olympe, afin d'obſerver ceux qui ſe mettraient en devoir de l'attaquer. Mais contre ſon attente même, mille vents, tant peuples que couronnés, qui s'intéreſſaient à ſa ré-

volte, vinrent d'eux-mêmes se ranger sous ses diaphanes étendarts, & renouvellerent les horreurs de la guerre.

Toute la nature vit alors avec désespoir, que jusqu'à l'entiere dissolution du monde, l'intérêt, divisant partout les esprits, l'emportera sur les sermens les plus inviolables, & qu'en un mot la force est le seul garant des traités.

SUR LE DUEL.

I.

Honestum & magnum genus vindictæ est, ignoscere.
[*Seneca, de formulâ vitæ.*]

1°. N'EST-IL pas vrai qu'un propos d'étourdi mérite tout au plus du mépris ou de la pitié, & qu'il ſerait injuſte d'entrer en fureur & de concevoir de la haine pour ſi peu de choſe ? 2°. N'eſt-il pas vrai qu'il y a une faibleſſe, une petiteſſe impardonnable à prétendre vivre avec les hommes, ſans leur rien paſſer, ſans vouloir endurer la moindre bagatelle, un mot, un geſte, un clin d'œil, une diſtraction ? 3°. N'eſt-il pas vrai que l'accueil plus ou moins gracieux des

femmes du meilleur ton, ou le ſuffrage de quelques jeunes gens ſuperficiels, ne vaut pas à beaucoup près la vie d'un citoyen ? 4°. N'eſt il pas vrai qu'il y a de la honte & de la folie à ſe laiſſer vaincre par l'humeur, à immoler tout à l'humeur, raiſon, rang, fortune, réputation, famille, amitié, humanité, probité, religion ? 5°. N'eſt-il pas vrai que répondre à une impertinence par une autre ; c'eſt groſſiereté : par des menaces, c'eſt brutalité : par des armes offenſives, c'eſt férocité : au lieu qu'il ſerait vraiment beau d'étouffer ſon reſſentiment, de déſarmer ſon ennemi par un procédé généreux, en ſe réſervant le ſeul droit naturel de repouſſer la violence opiniâtre & de mettre un frein à la rage ? 6°. N'eſt-il pas vrai qu'il faut être ſtupide ou forcené pour ſe venger ſans haine, pour s'égorger de ſang-froid, en cérémonie, & par reſpect humain ? 7°. N'eſt-il pas vrai qu'un

homme qui aime le monde, tient beaucoup à la vie ? Quand il l'expoſe, il eſt donc néceſſaire ou qu'il ſente ſa ſupériorité, alors c'eſt un lâche : ou qu'il ſe propoſe une trahiſon, s'il ſe croit le plus foible, & c'eſt une ame atroce ; ou ſi la partie ſemble égale, ce n'eſt plus qu'un jeu d'adreſſe & de haſard, dans lequel on compte aſſez ſur ſon adreſſe pour être ſûr de ne pas perdre, & aſſez ſur le haſard pour eſpérer de gagner ; or où l'on ne voit aucun riſque, il n'y a aucun courage : mais il y a ici de la noirceur : car c'en eſt une de conſentir à poignarder ſon ſemblable pour un vain phantôme de point d'honneur. 8°. Enfin le cas le plus ordinaire eſt celui où l'on n'a pas le loiſir de ſonger à ce qu'on fait. Le moment eſt venu : le fatal préjugé commande : le ſang fermente ou le cœur palpite, n'importe ; la machine obéit : en conſéquence, tue ou meurs.... Après un dénouement ſi

tragique, la nature, les remords, le cri du ſang, toutes les furies vengereſſes du crime déchirent un cœur encore ſenſible, & le reſte de la vie ne doit plus être qu'un tourment.

Donc il ſuffit de calculer, & l'on ne trouvera qu'injuſtice, foibleſſe, abſurdité, folie, brutalité, férocité, ſtupidité, lâcheté, noirceur, &c. dans les prétendues affaires d'honneur.

II.

AUTREFOIS en Europe ſi les hommes ne ſe coupaient la gorge pour un mot, ils ſe croyaient déshonorés, à peu-près comme l'étaient les femmes en Aſie, lorſqu'elles refuſaient de ſe précipiter dans le bûcher de leur époux.

Par-tout le reſpect humain eſt le dieu des ſots. En vain le ſang des mortels fume-t-il ſans ceſſe ſur ſes autels exécrables: en vain ne promet-il à ſes

martyrs aucune eſpéce de couronne: en vain ne l'honore-t-on que par la frayeur & le déſeſpoir; il eſt ſûr d'avoir toujours à ſon ſervice le plus grand nombre.

III.

DEUX ruſtres prennent querelle; déja les maſſues ſont en l'air, & pour une bagatelle ils vont s'aſſommer. Ils ſe tueraient comme deux princes, s'ils avoient des épées. Que n'accorde-t-on auſſi de l'honneur à deux dogues qui s'entre-pillent.

IV.

RODRIGUE a du cœur comme un lion, excepté contre la fiévre, la colique, la migraine, la goutte, les fluxions, les rhumatiſmes, & dans toutes les occaſions où il eſt beau d'en avoir.

V.

V.

Où va ce joueur d'un pas ſi aſſuré? Faire ſans doute une fortune brillante: & il ne ſonge pas que dans une heure il ſera ruiné. De même le ſpadaſſin vole à la victoire, & ne voit pas la mort qui l'attend. Leur eſpoir éloigne trop le danger, pour qu'ils puiſſent l'un & l'autre le braver, ni le craindre.

VI.

Aux yeux de la ſeule raiſon le ſuicide eſt honteux, en ce qu'il y a plus de foibleſſe ou de lâcheté à ne vouloir pas ſouffrir les diſgraces de la vie, que de bravoure à ſe donner la mort. Le duel ne ſuppoſe pas autant de bravoure que le ſuicide, puiſqu'on tâche d'y éviter la mort: mais il ſup-

poſe autant de foibleſſe ou de lâcheté ; puiſqu'on ne ſe bat que parce qu'on ne veut rien ſouffrir. Il eſt donc pour le moins auſſi honteux que le ſuicide ; aux yeux de la ſeule raiſon.

VII.

S'IL ne s'agiſſait que de foibleſſe ; de puſillanimité & de paſſion, depuis long-temps peut-être, la juſtice, la philoſophie, la religion auraient guéri les nations de la frénéſie ſanguinaire des duels : mais pour les abolir, il faut détruire les deux plus anciens monſtres de l'univers, & en même-temps les plus redoutables, ſçavoir l'affreux préjugé qui, érigeant la vengeance en courage, attache l'idée de l'honneur à un véritable aſſaſſinat, & le farouche reſpect humain, qui ne veut pour adorateurs que des eſclaves, parce que ſes caprices ſont ſa ſeule

loi : qui effraye par des chimeres ridicules, parce qu'il ne gouverne que les imaginations foibles ; & auquel on obéit toujours avec une ſecrete horreur, parce qu'il ne commande que des baſſeſſes & des crimes.

Les faiſceaux & l'appareil majeſtueux des loix peuvent arrêter les paſſions : mais comment dompteraient-ils ou le préjugé qui oppoſe ſon honneur à la loi, ou le reſpect humain, qui oppoſe à la crainte d'une mort juſte mais douteuſe, la crainte d'un mépris injuſte mais inévitable ?

Quant à la ſouveraine des ſages, la philoſophie, ſon autorité peut enfin, il eſt vrai, l'emporter en ſpéculation & dans le particulier ſur la force du préjugé : mais on ſent par malheur combien dans la pratique elle eſt foible contre la tyrannie publique du reſpect humain. En vain tout le monde déteſte ſincérement ſes chaînes ; leur peſanteur eſt ſi accablante,

qu'aucun n'oſe ſeulement eſſayer de les rompre.

L'honneur de triompher de toutes les paſſions, de tous les préjugés & du reſpect humain devrait au moins être réſervé à la religion. Cependant, c'eſt preſqu'inutilement qu'elle menace. Le bruit de ſes redoutables anathêmes reſſemble en quelque ſorte au long frémiſſement de ces orages formés dans le lointain. A moins de s'élever au-deſſus d'un horiſon trop borné, on ne les voit pas s'approcher ſenſiblement ; le tonnerre & les éclairs ne portent pas la terreur juſqu'au fond de l'ame.

Mais ce que le vulgaire, toujours téméraire & toujours faible, refuſe indécemment à une religion née pour le bonheur du monde : ce que la juſtice & la raiſon ont beau réclamer ſans ceſſe ; l'urbanité, l'adreſſe, la ſageſſe & le crédit d'un ſexe ne pourraient-ils point l'obtenir de l'autre un jour ?

Son tribunal, plus étendu que celui des guerriers du premier ordre, juges naturels de la valeur & de la vraie gloire, paraîtrait plus doux, & ſerait peut-être plus puiſſant. Sa légiſlation gracieuſe influant par-tout en même-temps ſur des mœurs ſauvages, il enchaînerait en riant la férocité des tigres : la douceur & la modeſtie déſarmeraient pour toujours la vengeance & l'orgueil : le triſte préjugé reſpecterait l'empire agréable que ce ſexe exerce ſur les opinions & la mode ; & la conſidération publique immolerait enfin aux charmes de l'aimable vertu l'hydre implacable du reſpect humain.

Beau ſonge, qui ſe réaliſera quand on verra renaître le ſiécle des Judith & des Eſther.

DE LA PHILOSOPHIE MODERNE.

I.

Tout eſt curieux dans les hommes extraordinaires. C'eſt pourquoi il ſerait bon qu'on connût les époques des principales apoſtaſies dont la nation eſt témoin ; car enfin un évenement auſſi ſérieux que celui de quitter le ſein de l'égliſe où l'on eſt né, & d'abjurer ſon baptême, a ſans doute une grande cauſe, & l'on doit ſuppoſer qu'on ne fait cela qu'après y avoir fortement penſé. Autrefois en philoſophie, on avait ſes raiſons pour paſſer du Péri-

patétiſme au Carthéſianiſme : de même aujourd'hui un déſerteur de Deſcartes ſçait pourquoi il s'engage dans le parti de Newton, & publie avec confiance l'hiſtoire de ſon changement & les puiſſans motifs qui l'ont décidé. La religion ſerait-elle de moindre conſéquence qu'une affaire d'opinion? Il me ſemble qu'elle exige encore plus de maturité.

Apprenez-nous donc, ô ſage Miſothée, le vrai motif d'une ſi ſubite révolution de penſées? Quel eſt le mois fameux, le jour à jamais célebre où vous vous êtes enfin dit à vous-même de bonne foi : » Oui, c'en eſt fait; je » renonce à ma croyance. J'ai été » dupe trop long-temps : ma vertu » n'était qu'un rêve. L'avenir n'eſt » qu'une terreur panique. Tous nos » docteurs ſont des fourbes : les pré- » lats, des charlatans ou des comé- » diens : les conciles, une momerie » ou du fanatiſme tout pur : l'évan-

» gile, une jolie fiction, un assez
» beau délire ; l'univers est un badi-
» nage échappé au Créateur dans un
» de ses momens de loisir ; & la scene
» variée des crimes ou des remords
» est trop peu de chose pour l'affecter
» beaucoup. Maintenant donc, voilà
» que je me réveille d'un profond
» sommeil, & que je vois la lumiere.

C'est à vous, ô Misothée, & dans votre personne à tous les Porphires (1) de nos jours, que j'adresse ma question. Elle est embarrassante, j'en conviens : mais pourtant il faut me satisfaire. Quel est entr'autres le moment décisif où le voile est tout-à-fait tombé ? N'est-ce pas déformais un parti pris ? Ne comptez-vous pas mourir dans les sentimens dont vous faites parade ? Sans quoi vous ne seriez plus qu'un imposteur, un fat ou un enfant.

Si vous voulez, cependant, composons : je consens à respecter en si-

lence votre ſageſſe, pourvû que vous n'ayez rien ſtatué ſur cette importante affaire à table, parce que cela ne ſerait pas prudent : chez votre baigneur, au jeu, ou à la comédie, parce que cela ne conviendrait gueres, ce me ſemble : dans un lieu de débauche, ou à la toilette de Liſe, parce qu'on ne trouverait cela ni joli, ni décent : dans une converſation de libertins ou d'incrédules, parce que cela ne pourrait pas vous faire un certain honneur : en liſant une brochure ou en vous déchauſſant, parce que cela paraîtrait déraiſonnable : où donc enfin ? ... Parlez. Ce n'eſt ſûrement pas à la meſſe ni au ſermon (2).

(1) » Porphyre, célebre philoſophe Pla-
» tonicien, natif de Tyr, & diſciple de
» Longin, enſeigna à Athenes & à Rome,
» & publia un grand traité contre les chré-
» tiens. Pluſieurs ſaints peres, entr'autres
» ſaint Auguſtin, ſaint Jérôme & ſaint Cy-

» rille l'ont réfuté ; & l'Empereur Théodoſe
» le grand fit brûler ſes ouvrages en 388.

(2) » Quelques-uns n'ont pas rougi de
» dire que la lecture de l'écriture ſainte les
» avait rendus incrédules. S'ils avaient ſondé
» leur cœur, ils auraient ſenti qu'ils n'é-
» taient point diſpoſés à profiter des vérités
» éternelles qu'elle renferme. Pendant le
» délire de la fiévre, un mêts ſalubre pour-
» rait devenir un poiſon ; & ſans doute leur
» impiété ne s'eſt conſommée en liſant,
» que parce qu'avant de lire, ils ſouhaitaient
» être impies. Ces grands génies traiteront
» peut-être de petits eſprits & l'illuſtre maî-
» tre de ſaint Martin, ſaint Hilaire, évê-
» que de Poitiers, docteur de l'égliſe, que
» la lecture ſérieuſe du nouveau Teſtament
» convertit du paganiſme à la foi, avec
» ſa femme & ſa fille : & ſaint Clément
» d'Alexandrie, un des plus profonds peres
» de l'égliſe, qui d'abord livré aux belles
» lettres & à la philoſophie de Platon,
» mais enſuite frappé de la lumiere plus
» pure de l'Evangile, ſe fit diſciple de ſaint
» Pantene, après lequel il gouverna l'école
» d'Alexandrie. En effet il eſt auſſi impoſſi-
» ble que l'ouvrage de l'eſprit ſaint & vivi-

» fiant cauſe la mort à une bonne ame,
» qu'il eſt incroyable qu'on devienne hon-
» nête homme en faiſant cas des écrits li-
» centieux de nos Démocrites : par exem-
» ple, qu'on devienne chaſte en prenant
» goût aux ſales rimes de l'impudent pere
» de la pucelle.

II.

Le grand art des tolérans ou incrédules, eſt d'exalter les vertus morales, dont il y a des exemples dans toutes les ſectes du monde. Eſt-il poſſible que des hommes d'un déſintéreſſement héroïque, d'une juſtice incorruptible, d'une généroſité qu'on ne ſçaurait aſſez admirer, d'une pureté de mœurs ſi touchante, ſoient pourtant dans l'erreur, & ne trouvent à la fin d'une carriere où ils ont à peine fait des chûtes, qu'un juge irrité & des feux vengeurs ? Outre cela il eſt eſſentiel de croire ce que le Fils

même de Dieu a bien voulu venir apprendre aux hommes. L'orgueil de l'eſprit eſt capable d'empoiſonner les plus brillantes qualités du cœur : & il eſt rare qu'il n'y ait pas d'alliage dans l'or des ſectaires.

Pourquoi veut-on que la condition des enfans de ténebres ſoit meilleure que celle des enfans de lumiere ? Ceux-ci croyent avec une docilité & une candeur charmante : cependant il ne faut qu'une faibleſſe pour les perdre à jamais. L'Etre ſuprême eſt-il le maître de poſer des loix & de faire des conditions ? Lui diſputera-t-on le droit d'exiger à la fois la ſoumiſſion de l'eſprit & la bonté du cœur ? La récompenſe qu'il promet eſt-elle digne de ce double ſacrifice ? La foi doit donc être unie aux œuvres, comme l'ame eſt unie au corps. Leur union eſt la vie : leur ſéparation, la mort.

Voilà ce que le grand Dieu du ciel dit à chaque page du livre qu'il

nous a laiſſé en quittant la terre ; & de peur que nous ne nous trompions encore, il a créé tout exprès un tribunal facile à reconnaître, auquel ſon eſprit préſide, pour nous interpréter dans le beſoin ſon immuable teſtament.

III.

Au lieu d'exorciſer inutilement les antechriſts répandus dans nos grandes villes d'Europe : au lieu de prétendre toucher ou convaincre ces déſeſpérés, qui n'ont que des ſenſations & point de ſentimens raiſonnables ; au lieu de faire de beaux livres pour donner des mœurs & du jugement à une eſpéce qui n'admet que l'inſtinct, & ne ſavoure que ce qui flatte le corps ; je voudrais qu'on chargeât par-tout d'honnêtes gens de marquer tout ſimplement la maniere dont meurent les eſprits forts de leur canton. Les bourgs

enverraient leurs catalogues aux villes voiſines, celles-ci à la capitale de leur province, & les capitales à Paris, où l'on imprimerait par un ordre ſupérieur, tous les ans au mois de Janvier, cet almanach funebre des Salmonées de la nation. Sur le même modèle on pourrait en faire un ſecond des étrangers.

Du reſte je ne permets pas qu'on diſe un mot des mœurs ni de la conduite de tous ces prétendus héros. L'inſtruction en ce genre eſt trop contagieuſe. On ne hazardera pas non plus la moindre réflexion ſur leur ſort. Cela n'eſt point néceſſaire. Le ſeul tableau de tant de morts lamentables (1) ferait ſon effet ſur le public, & d'ailleurs ne gênerait point la façon de penſer des particuliers. Chacun reſterait libre d'embraſſer un parti ſage ou fu[illegible]eux.

Serait-il poſſible qu'on ne reconnût pas la tendre humanité, le zèle ingé-

nieux qui ſuggére un moyen ſi doux & ſi ſimple de remédier à un ſcandale que l'impunité rendrait enfin énorme & preſque univerſel ! Quels ménagemens en effet, quels égards pour des gens accoutumés à ne reſpecter ni la ſainte majeſté des loix, ni l'autorité divine d'une religion révélée ! On épargne même à leur imagination les idées noires qu'inſpire naturellement l'inexorable juſtice des auto-da-fé.

Ainſi donc bien loin d'appréhender qu'on cenſure ici ma politique, j'oſe me flatter que tous ces meſſieurs déiſtes, théiſtes, Sociniens, Epicuriens, ſceptiques, matérialiſtes, fataliſtes, Spinoſiſtes, rieniſtes, me ſçauront un gré infini d'un ſyſtême plus avantageux pour eux qu'il ne le paraît d'abord. Pendant toute leur vie ils ont été fameux, ou du moins ils ont voulu l'être à quelque prix que ce fût. Il ne tenait pas tout-à-fait à eux ſeuls de

l'être encore après leur mort. Suivant le nouveau plan, pas un d'eux n'échappera à la poſtérité ; & comme il convient que rien ne manque à leur célébrité, voici une épitaphe dont on fera bien de décorer leur tombeau. C'eſt le grand Salomon qui a pris la peine de la leur faire.

Via impiorum tenebroſa : neſciunt ubi corruant. Cap. 4. v. 19. Libri Proverb.

---

(1) » On voit ſans doute pluſieurs impies mourir fort tranquillement dans leur lit. Mais ou bien leur tranquillité vient d'un lâche aſſoupiſſement, d'une certaine ſituation accablante qui laiſſe le mourant ſans forces comme ſans reſſource, & par conſéquent cette longue mort n'eſt pas moins une ſurpriſe que la mort ſubite : ou bien leur ſécurité prétendue eſt le dernier effort d'un orgueil ſtupide qui ſemble mépriſer encore les riſques qu'il a toujours inſolemment bravés. Ainſi le coupable expire en dédaignant ſa grace. Aux

» yeux que la foi éclaire, y a-t-il une pu-
» nition du ciel plus terrible que cette bru-
» tale insensibilité ?

IV.

UNE personne insoutenable, à laquelle il faut toujours des définitions claires & exactes, demandait un jour à un métaphysicien solide ce que c'était qu'un impie... Un impie ? répond celui-ci : c'est un animal qui dort, boit & mange, joue, s'amuse ou s'ennuie tout comme un autre ; voilà son genre. De plus, c'est un homme qui ne croit en Dieu que pour l'outrager, ne parle des choses saintes que pour en plaisanter, ne songe à l'avenir que pour le braver, n'a une raison que pour douter, une conscience que pour l'étouffer, une ame que pour la perdre. Ajoutez qu'il prêche l'humanité, & qu'il n'en a

aucune pour ce qu'on appelle prêtre, moine, prélat, dévot, ou dévote, ni pour tous ceux qui font profeſſion de penſer & vivre en honnêtes gens. Voilà ſa différence.

V.

ON voit quelquefois un jeune homme qui a du babil, de la mémoire, & beaucoup d'effronterie, livrer aſſaut ſur la religion à un homme grave & inſtruit, & par je ne ſçais quel perſifflage étourdiſſant intriguer ſon adverſaire au point d'engager tous les rieurs de l'aſſemblée à achever ſa déroute. C'eſt, ſi l'on veut, un papillon, une guêpe, un moucheron, dont la vivacité, la malignité, la difformité même peut amuſer des enfans. C'eſt, à mon avis, cette méchante fourmi qui trouve moyen de ſurprendre l'éléphant, en s'inſinuant dans ſa trompe,

& de le faire périr enfin d'impatience & de fatigue.

VI.

Je ne déſeſpere pas de voir un jour refleurir le Chriſtianiſme en France. En effet, le nombre des croyans y diminue à vue d'œil. Pour quelques bourgeois ou gentilhommes de province qui protégent encore leurs curés, combien d'illuſtres ſe rient du prône & de toute la hiérarchie ? Le peuple tient encore en partie à l'ancienne religion ; mais ſon tour viendra de ſe dégoûter du ſalut. Alors il ſera beau être chrétien : alors on le ſera, j'en réponds, tout comme on eſt actuellement philoſophe. Alors quelle gloire pour le grand Etre, d'avoir à ſon ſervice des académiciens, des encyclopédiſtes ! Une nation d'ames vaut-elle aux yeux du Créateur un ſeul bel eſprit ?

VII.

PARMI les ſuppôts de la philoſophie, on voit des ſubalternes qui reſſemblent un peu aux intéreſſés dans le commerce. Les chefs de l'entrepriſe en connaiſſent ſeuls toute l'importance & tout le mérite. Le reſte n'y entre que pour un tiers ou un quart, &c. Les uns y ſont pour les mœurs : les autres comptent ſur la liberté de tout dire : ceux-ci tendent à ſe mettre à l'aiſe du côté des loix & de la patrie : ceux-là vont à leur fortune : beaucoup s'engagent par vanité, & riſquent tout pour peu de choſe.

VIII.

La recette eſt ſûre & facile. Vous voulez briller, & vous n'avez qu'un médiocre ſens commun ; prenez-moi une doſe d'incrédulité. On vous trouvera bientôt je ne ſçais quoi qui approche de l'eſprit. Vous ſentez-vous un fond de culture ou de mémoire ? Etes-vous même bel-eſprit ? Feriez-vous bien une brochure ? Il ne tiendra qu'à vous d'aller très-loin, moyennant le vernis philoſophique. Aujourd'hui il eſt devenu par-tout ſi à la mode, qu'on ne peut plus s'en paſſer, à moins que d'avoir du génie.

IX.

LA raiſon tient le même rang dans la religion de nos philoſophes, que le deſtin dans celle des payens.

X.

SUIVANT le dégré de latitude, le même homme, avec le même génie & la même probité, ſera mis en cage ou à la tête du gouvernement. *Corollaire de l'Eſprit des Loix.*

XI.

DANS le ſtoïcien la raiſon eſt un cruel deſpote, contre lequel la nature eſt toujours prête à ſe révolter.

XII.

TOUS les génies ne ſont pas des philoſophes; mais tous nos philoſophes ſont des génies.

XIII.

Les philoſophes décens reſpectent la loi de grace. Mais tous idolâtrent la loi de nature.

XIV.

Affiche la raiſon dans le propos, & s'en tenir dans la conduite à l'impulſion de l'inſtinct, ô la plaiſante philoſophie !

XV.

Liſez les ouvrages de nos Socrates modernes ; vous y reconnaîtrez qu'ils ont comme les quatre vertus cardinales des anciens philoſophes : la prudence des Pyrrhoniens, la force des Stoïciens, la tempérance d'Epicure, & la juſtice des Cyniques.

XVI.

CONVENONS des termes; qu'entend-on par les philoſophes d'aujourd'hui ? Leurs mœurs valent-elles mieux que les mœurs les plus communes ? Que toute la France ſoit de bonne foi. Ont-ils plus de talens, plus de lumieres, plus de raiſon, plus de génie que tant d'hommes de lettres ſans prétentions ? Leurs écrits auraient dû, ce ſemble, le prouver. Quel droit ont-ils donc au titre pompeux dont on les décore à l'excluſion des autres ? ... J'ai tort. Tout le monde n'eſt pas capable de faire gratuitement le ſacrifice de ſon ame & de ſon Dieu. C'eſt être furieuſement détaché de ſes intérêts.

XVII.

XVII.

ON appelle un ſiécle éclairé celui où l'urbanité n'eſt qu'une convention publique & ſolemnelle en faveur des paſſions, où les lumieres ſortent des bornes de la raiſon, où la modération conſiſte à couvrir des horreurs & à tolérer les excès, où la licence donne le bon ton, où les vices deviennent un art & obtiennent un rang, où les mœurs ne ſont qu'une ſurface, l'autorité un nom, le ſentiment un air, la vérité un problême, le culte une choſe indifférente, l'avenir un rêve, Dieu un maître qu'on ne ſert point, l'univers une famille ſans chef,

XVIII.

UN vrai philoſophe ne ſe paſſe rien, & ſouffre des autres avec courage, domine également la fortune, le vulgaire, & ſes paſſions, fait du bien, & aime la vérité, peut avoir des connaiſſances, des talens, du génie, & plus de modeſtie encore, penſe en grand homme, & ſent en héros; en un mot fait tous les frais du chriſtianiſme inutilement.

XIX.

LA philoſophie a fait un miracle, que tout le monde ne connaît peut-être pas encore. Avec ſept ou huit mots, tels que fanatiſme, ſuperſtition, humanité, population, deſpotiſme, citoyen, patriotiſme, elle a cauſé

une révolution subite dans la plûpart des esprits & même dans les mœurs. Si ce n'est pas là un miracle, il faut donc dire que nous avons des cervelles bien légeres, puisque nous extravaguons pour si peu de chose.

XIX.

A force d'appliquer les termes mal-à-propos, & d'en étendre la signification au-delà de ses bornes, on a réussi à jetter de l'obscurité dans les esprits, dont le grand nombre se porte facilement à des excès, & confond souvent les abus avec la chose même.

C'est ainsi que par la peur du fanatisme odieux, on a eu dessein de décrediter le dogme même & ses mysteres sublimes, tout comme le mépris de la superstition ridicule a paru propre à dégoûter de la plus saine morale & des devoirs de la vraie piété.

Ainſi l'humanité, célébrée avec un enthouſiaſme inſenſé, a abſorbé & englouti toutes les vertus. La population, exaltée ſans meſure & ſans précaution, a déja avili le célibat religieux. Un vain phantôme de deſpotiſme, préſenté mille fois indiſcrétement, a tellement répandu l'allarme, qu'on frémit à la vue même de l'autorité légitime. Le titre avantageux de citoyen a ſans peine éclipſé l'humble qualité de ſujet; & le patriotiſme tend à faire enfin oublier toutes ces petites diſtinctions de gouvernemens, capables de faire ombrage à l'eſprit philoſophique, qui ne prend un libre eſſor & ne régne à ſon aiſe que dans les républiques. La magie la plus ſçavante n'opere pas mieux avec des moyens auſſi ſimples en apparence.

Le ſecret de la philoſophie eſt donc découvert; & l'on doit maintenant reconnaître ſes deſſeins, lorſqu'elle

insinue avec adresse certains mots choisis qu'on n'entend pas tout d'abord, mais qu'on prononce & qu'on retient facilement, que l'usage accrédite bientôt & répand de tous côtés: ce sont autant de germes féconds, qui renferment de grandes idées. Avec le temps, la réflexion & les circonstances, ils se développeront, ils croîtront, ils multiplieront, ils couvriront la terre de productions nouvelles; celles-ci acheveront de faire périr les anciennes; & leur ombre deviendra si épaisse, qu'on ne verra plus la lumière du soleil.

XXI.

Chrétienne dans Paris, Musulmane ou ces lieux, &c. J'aurais pû près du Gange adorer les faux dieux, &c.

PRENONS garde de sacrifier toutes nos lumieres à l'enthousiasme de quelques vers plus harmonieux que solides. Ceux-ci présentent d'abord aux plus hardis je ne sçais quoi d'effrayant. En vain pense-t-on les excuser, en disant que c'est le langage d'une idolâtre. C'est celui d'un athée, ou d'un esprit frivole qui n'a pas une idée convenable de la religion.

Quiconque déclarerait aussi légerement qu'il eût embrassé la métempsycose aux Indes, s'il y était né, l'alcoran à Constantinople, le schisme à Pétersbourg, le protestantisme à Schafhouse, la catholicité à Rome, & apparemment le déisme à Berlin, ou à Londres : ou bien celui-là ne sçaurait

pas ce qu'il dit ; ou bien il voudrait dire qu'il ne juge pas ſa croyance meilleure ni plus ſûre que les autres : qu'on doit s'en tenir par-tout ſans examen aux élémens qu'on ſuce avec le lait : que la religion tire ſa nature des climats, ſe tranſmet avec le ſang, ſe développe par l'éducation, & ſe fortifie par l'habitude. Que conclure de cette indifférence ſuprême pour tous les cultes, ſinon qu'on n'eſt attaché à aucun, qu'on les ménage tout au plus comme des préjugés néceſſaires ?

Cependant l'adorable vérité eſt une. Elle a des caracteres divins qui gagnent le cœur du ſimple, & ſubjuguent la raiſon du ſage. C'eſt une lumiere émanée du ſein de Dieu même. Le cahos des opinions ne ſçaurait ſe ſoutenir devant elle. La loi qu'elle impoſe eſt pure & ſublime : nulle autre n'eſt digne du Très-Haut : nulle autre n'a été révélée à la terre : nulle

autre ne conduit à une félicité assûrée. Ce grand objet mérite donc les plus mûres réflexions. Le choix est donc ici de la derniere importance. La religion est donc une affaire de sentiment & de conviction. Il n'est donc pas permis de se livrer aveuglément à toutes sortes de prestiges & d'impostures. Si l'on a le malheur de se voir égaré : si l'éducation, la nature & le sang nous ont entraînés loin de cette immuable colonne qui joint la terre au ciel, il est donc essentiel de la chercher, jusqu'à ce qu'on la trouve ; & quand on l'a trouvée, de la serrer si étroitement qu'on ne s'en sépare jamais.

L'insensé est le seul qui consente à flotter tristement dans le sombre océan des doutes, jusqu'à ce que leur flux & reflux éternel le pousse au fond de l'abyme.

XXII.

» QUAND un homme ne peut croire ce qu'il trouve absurde, ce n'est pas sa faute, c'est celle de sa raison; & comment concevrai-je que Dieu le punisse de ne s'être pas fait un entendement contraire à celui qu'il a reçu de lui? Si un docteur venait m'ordonner de la part de Dieu de croire que la partie est plus grande que le tout, (ou qu'un espace d'un pouce est aussi un espace d'un pied,) que pourrais-je penser en moi-même, sinon que cet homme-là vient m'ordonner d'être fou? . . . (touchant la foi catholique) Cet assentiment stupide qui fait de l'homme une bête, & cette barbare intolérance qui se plaît à tourmenter dès cette vie ceux qu'elle destine aux tour-

» mens éternels par l'autre. Je ne
» vois naître qu'avec effroi toute occa-
» sion pour eux (les ministres de
» Genève) de se rabaisser jusqu'à
» n'être plus que des gens d'église
» &c. &c. &c. *Jean Jacques Rousseau*
» *à M. d'Alembert.*

Si l'alcoran, ou l'extravagante collection des visions orientales, ou la monstrueuse théogonie des bonzes & des braehmanes étaient l'objet de ces étranges discours, je les trouverais simplement trop vagues & sur-tout foibles de raisonnement. En effet, bien loin que ce soit une faute de la raison que de ne pas croire ce qui est absurde, c'est au contraire l'effence du bon sens même & le premier principe de la lumiere naturelle. Mais ni les rêveries Musulmanes, ni les contes Indiens ne sçauraient émouvoir de si loin la bile du penseur Génevois. La fuite de l'ouvrage, ses fréquentes sorties ailleurs, certain ton d'humeur &

d'aversion qui désigne toujours clairement un ennemi de cœur, ne permettent pas de douter que c'est au dogme catholique qu'on en voudrait. Or, sans m'arrêter à caractériser cette indécente façon de parler d'une croyance aussi ancienne, aussi universelle, aussi fondée : je me borne à quelques réflexions fort courtes, mais suffisantes, ce semble, pour faire revenir ou pour prévenir tant de dupes qui ne pensent point du tout.

Et d'abord je ne suis point un persécuteur acharné contre d'infortunés imbécilles qui ne pourraient absolument ni refondre leurs idées, ni écouter les maîtres que le ciel leur députe, ni réformer un entendement vicieux par nature. Tout cela tiendrait du physique, & dès-lors il n'y aurait ni liberté, ni crime, ni lieu aux punitions. Tout au plus les petites-maisons paraîtraient un préservatif convenable contre la contagion de

ces fous qui parlent à tort & à travers, & impriment leurs délires avec des injures au public bien pensant. Je ne suis pas de ces barbares intolérans, qui se plaisent à tourmenter dans ce monde-ci & dans l'autre les victimes de l'ignorance & du préjugé le plus fanatique. Le ciel m'est témoin que je ne connus jamais de pareils monstres, & il y a de la manie à soupçonner qu'il en existe. Enfin je ne suis ni un incrédule, ni un homme devenu bête par un assentiment stupide; ainsi l'on auroit tort de se défier de moi.

Mais qui est-ce qui peut ne pas sentir cette noble indignation qui est le fruit de l'équité & d'un jugement sain, quand on lit les sombres élucubrations de nos Celses atrabilaires (1)? Qui est-ce qui ne souffre pas de les voir nous attaquer sans un certain but & contre toutes les règles; avancer hardiment de faux suppositions; partir d'une proposition odieuse, qu'ils ne

se mettent seulement pas en devoir de prouver : en déduire une suite de conclusions ruineuses par le fondement ; changer leur style de déclamations malhonnêtes contre des personnages dont le caractere exige du respect de tout le monde : protéger les illusions des fesbaines, afin de réunir leur haine & toutes leurs forces contre l'aimable vérité : procéder sur une matière aussi grave que la religion par de mauvais propos, & par de plates invectives, & crier encore les premiers à l'intolérance, à la persécution, à la barbarie, lorsqu'un zèle nécessaire s'oppose à l'incendie & aux ravages de leurs blasphêmes : lorsque la douce voix de la sagesse veut les rappeller de leurs fougueux écarts : lorsque la charité, qui ne se rebute pas même de leur insolent mépris, daigne appliquer son baume sur leurs profonds ulceres ?

Où sont-elles donc dans le dogme

Romain, ces absurdités prétendues qui offensent si rudement les crânes philosophiques ? Où sont dans l'Evangile ces choses incroyables qui répugnent à la raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre, comme l'annonce l'Auteur flétri d'Emile, t. 3. p. 179. à la suite d'un morceau rare & digne d'une autre plume, en faveur du nouveau testament ? Quel fut jamais le docteur ortodoxe qui vint ordonner de la part de Dieu de croire une proposition semblable à celle-ci : » la » partie est plus grande que le tout : » l'espace d'un pouce est aussi l'espace » d'un pied ? Quel fut jamais le tyran dogmatique qui osa donner sa fière raison pour regle à celle des autres ? Voilà des accusations atroces, mais générales. Quiconque serait de bonne foi, déterminerait en détail, les articles qu'il croirait condamnables, spécifierait judicieusement, modestement,

les endroits qui sembleraient fonder ses doutes ou ses reproches ; en un mot chercherait les lumieres qu'il aime, & en trouverait de satisfaisantes pour un esprit qui ne veut point être faux, opiniâtre ou orgueilleux à l'excès. Mais quiconque s'énoncerait ainsi de mauvaise foi, le mépris public n'est pas trop pour un fourbe & un corrupteur des ames.

Les mysteres de Dieu & de sa sagesse sont sans doute supérieurs à la raison ; ils sont incompréhensibles au simple mortel. On n'en aurait pas même idée, s'il n'avait daigné les révéler au monde. Aussi n'exige-t-il pas qu'on les comprenne, ce qui est impossible ; mais qu'on les croye, ce qu'il donne le pouvoir de faire, afin qu'on mérite par l'humble docilité la lumiere de gloire qui succédera aux nuages de la foi. Mais ce qui est au-dessus de la raison, n'est pas contraire à la raison. Ce qui lui est contraire la

combat, la détruit. Deux contraires ne ſçauraient ſubſiſter enſemble : or, la raiſon & la foi ſont parfaitement d'accord ; ce ſont deux rayons émanés du même principe, deſtinés, l'un à éclairer les objets de la nature, l'autre, à éclairer les objets d'un ordre plus élevé. Ce qui prouve inconteſtablement que les plus hauts myſteres du dogme ne répugnent point à la raiſon, c'eſt qu'on ne les conçoit pas : au lieu qu'on conçoit pourquoi une choſe répugne à la raiſon ; ainſi je conçois pourquoi il répugne que je n'exiſte pas, quand je penſe : je conçois pourquoi il répugne que deux & deux ne faſſent pas quatre : parce que les objets de ces idées ſont dans une ſphere ſubordonnée à l'inſpection de mon entendement. Mais les myſteres, dont l'économie ſubſiſte toute entiere dans les conſeils ou dans la penſée de l'intelligence ſuprême, ſont à une diſtance infinie de ma raiſon. Sa faible

vue ne s'étend pas ſi haut : comment en jugeroit-elle ? Juge-t-on de ce qu'on ne connaît pas ?

Leur incompréhenſibilité ſeule, il eſt vrai, ne ſuffit pas pour qu'on les admette, quoiqu'elle ſuffiſe pour qu'on ne les rejette pas ; auſſi perſonne ne les croit, parce qu'ils ſont incompréhenſibles en eux-mêmes : on eſt obligé de les croire, parce que de puiſſans motifs y engagent ; & ces motifs, qui doivent emporter tous les ſuffrages, ſont du reſſort de la raiſon : ces motifs ſont ſuſceptibles de l'examen le plus ſimple & le plus facile : ces motifs ſont les fondemens de la foi, qui a pour objet les myſteres : ces motifs ſont l'autorité divine, dont le ſceau inaltérable conſacre les écritures ; autrement, la volonté du Souverain des eſprits, auquel ſeul appartient le droit de les ſoumettre aux épreuves de la foi : l'accompliſſement encore viſible de quatre mille ans de figures & de

prédictions : le miracle essentiel du Fils de l'homme, qui annonce & opere sa résurrection : l'étroite liaison entre le dogme le plus sublime & la plus parfaite morale : la déposition sanglante de plusieurs millions de témoins (2) : les conquêtes pacifiques de douze héros de la croix, qui par la patience & l'humilité seules ont persuadé les philosophes & les empereurs : la grandeur & le nombre des miracles universellement reçus d'après les plus rigides discussions : l'indéfectibilité de l'église : l'infaillibilité d'un tribunal vigilant, & toujours supérieur aux orages du monde & de l'enfer : l'alternative nécessaire de deux éternités si différentes : les erreurs & la honte éternelles d'un peuple tout à la fois ennemi & martyr aveugle du vrai culte : l'égarement si étrange & si facile à reconnaître des esprits forcenés qui dans tous les âges préfèrent les ténèbres au jour : enfin l'ensemble de

toutes ces grandes parties qui composent l'édifice immuable de l'adorable religion.

A tout cela oſera-t-on bien oppoſer le titre d'un ſoi-diſant philoſophe, ou la hardieſſe d'un laïque enivré du petit talent d'écrire, ébloui de ſa renommée, émerveillé de quelques ſuccès frivoles; mais d'ailleurs ignorant dans la connaiſſance de Dieu & de ſes oracles, ignorant dans la connaiſſance de l'ame, de ſes facultés, de ſes opérations: ignorant dans la connaiſſance de la nature même, de ſes magnifiques ouvrages & de ſes profonds ſecrets: ignorant ce qui ſe paſſe juſques dans ſon propre corps: ignorant le fond des choſes qui ſont le plus à ſa portée & à ſon uſage: ignorant les ſimples élémens des arts eſſentiels à l'homme. Quelle ignorance! Elle ſurpaſſe preſque ſon audace. Cependant, quelque coupables que ſoient ces ſortes d'écrivains, &

quoiqu'ils semblent tellement abuser de tout, qu'ils se croyent redoutés quand on les épargne ; peut-être opinerait-on encore pour qu'on les traitât avec indulgence, si leur exemple n'était pas aussi contagieux, que leurs principes sont peu concluans. Afin de leur enlever la plus saine partie de leurs bouillans apologistes, au moins serait-il juste de les apprécier publiquement & à la rigueur : & combien sont en état de manier contr'eux avec succès les armes de la raison (3) ! Mais ces messieurs ne veulent qu'escarmoucher, & n'aiment pas les batailles rangées.

---

(1) » Celse, philosophe Epicurien, écrivit au second siècle contre les chrétiens » un livre intitulé Discours de vérité. Voyez » l'*Hist. Eccles.*

(2) » L'Auteur superficiel des Pensées » philosophiques demande, il est vrai, des » témoins qui ne soient pas chrétiens : mais

» le grand Pascal dit qu'il croit volontiers
» des témoins qui se font égorger. D'ailleurs,
» s'il faut absolument des témoignages de
» payens & des Juifs pour le convaincre,
» ne sçait-il pas qu'il y a encore de ce
» côté-là de quoi mener battant tout le
» parti des mécréans ».

(3) » M. Bergier, docteur en théologie,
» curé dans le diocèse de Besançon, vient
» de le faire. Son livre, intitulé : le Déisme
» réfuté par lui-même, ou Examen des
» principes d'incrédulité répandus dans les
» divers ouvrages de M. Rousseau, est une
» réfutation élégante, solide & lumineuse
» des assertions impies de cet homme trop
» célebre. On voit avec plaisir à chaque
» page de cet excellent volume le bon es-
» prit, le vrai sçavoir, l'honnêteté & la
» sagesse triompher aisément du faux bel-
» esprit, de la présomption, de l'humeur
» & de la licence philosophique. Je doute
» fort que M. Rousseau entreprenne d'y
» répondre; & s'il le fait, ce sera *tant pis*
» *pour lui*.

XXIII.

L'affreux & humiliant ſyſtême que celui d'abaiſſer l'homme au niveau des bêtes ! Le déſeſpoir en fut la baſe ; l'infamie en dut être le but.

Chez des peuples auxquels Dieu dicta lui-même une loi céleſte, & qu'il éleva à la dignité de ſes enfans, a-t-il pu ſe trouver des génies aſſez féroces pour ſe livrer éperduement à des opinions dont le troupeau d'Epicure aurait eu honte ? L'ame humaine eſt plus précieuſe aux yeux du Créateur que le monde entier. La ſimplicité de ſon être repréſente l'eſſence divine. L'eſprit, c'eſt-à-dire, une intelligence féconde, la penſée, qu'il ne ceſſe d'engendrer auſſitôt qu'il exiſte, l'amour de ſoi-même, qui unit la penſée à ſon principe, & procéde également de l'un & de l'autre, rendent un témoignage naturel &

toujours ſubſiſtant en faveur des trois hypoſtaſes conſubſtantielles que la foi nous découvre dans la divinité. Or, s'aſſocier volontairement la brute (1)? renoncer à ſa noble deſtinée, pour adopter la groſſiere nature de l'animal: échanger une condition immortelle avec la fin la plus bornée, la plus abjecte & la plus miſérable: préférer à Dieu le néant: c'eſt effacer les traits magnifiques & ſublimes d'une reſſemblance glorieuſe avec le Très-Haut. Un tel crime renferme tout à la fois la baſſeſſe du ſuicide & l'énormité d'un déicide horrible. Parce que les blaſphêmes de l'impie ſont impuiſſans contre l'Eternel lui-même, du moins il attente ſur ſon image vivante, & ſoulage, en la détruiſant autant qu'il peut, ſon exécrable fureur.

Si les aveugles partiſans de ces illuſions informes méritent qu'on les mépriſe comme les derniers des humains, il faut de plus les plaindre comme les

plus infortunés d'entre les animaux. En effet, parmi ces êtres qu'ils réputent leurs ſemblables, le grand nombre a des avantages capables d'exciter leur envie. Combien la lente peſanteur du corps humain doit-elle paraître inſupportable, à la vue du peuple aîlé qui remplit les champs de l'air ! Le luxe dont nous tirons vanité, n'a rien de pareil à l'éclat de l'oiſeau mouche, aux nuances brillantes du caméléon, à la queue du paon, à l'aîle du papillon, à la richeſſe de tant de millions d'inſectes.

Nos dangereux & incommodes changemens de parure valent-ils la ſolidité des écailles, ou le moëlleux des duvets, des ſoies & des plumages? Manger, doit faire en partie le bonheur des anthropotheres; qu'ils ſe plaignent donc à la nature de ſes injuſtes rigueurs, juſqu'à ce qu'elle leur accorde l'eſtomac du ſanglier domeſtique, du bœuf, du chameau & de

cent

cent mille autres eſpeces ! La vue eſt le principal organe de l'animal ; qu'ils comparent ſeulement l'œil des ſauvages qui ont le plus exercé leurs ſens ; à l'œil de l'épervier, de l'aigle, du cheval, de l'éléphant. Qu'ils gémiſſent enfin ſur leur très-pitoyable ſort, en ſongeant au courage des tigres, des léopards & des lions : à la force des rhinocéros, des dromadaires, des buffles : à la grandeur des girafes, des baleines, des krakens (2) : à la taille élégante & légere des rennes, des élans, des orignacs : à la longue vie des cerfs, des corbeaux & de certains reptiles. Ce qui doit ſur-tout confondre l'orgueil de toutes les brutes qui penſent, c'eſt l'état gracieux des animaux amphibies, en particulier de ceux qu'on voit tour à tour plonger au fond de l'océan, & planer dans la région voiſine du tonnerre.

En vain appelleraient-ils ici la raiſon à leur ſecours. Elle éclaire, il eſt

vrai, le ſentiment des plaiſirs que la réflexion ſemble multiplier. Mais n'aigrit-elle pas auſſi le ſentiment de la douleur, au point que dans les criſes violentes le délire eſt préférable au ſang-froid ? Or, comme au jugement des ſages qui ont ſoumis à leur calcul les divers événemens de la vie, la ſomme des maux paſſe de beaucoup celle des biens, il s'enſuit que la raiſon ſeule *nuit plus qu'elle ne ſert* : & dès-lors il faut auſſi conclure contre le ſentiment lui-même. Quand ce qu'on ſouffre l'emporte ſur ce qui flatte, ſentir eſt un malheur.

Tout bien conſidéré, il ne reſte donc qu'un parti ſûr pour quiconque hait la religion, mépriſe la raiſon, & craint les ſenſations fâcheuſes, c'eſt de ſe réfugier en quelques familles de plantes.

(1) » Comme fait le vil Auteur du Dictionnaire philoſophique.

(2) » Le Kraken ou Kraxen eſt le plus » grand des monſtres marins. Quand il s'é- » leve ſur la ſurface de l'eau, il en couvre » alors un eſpace que l'œil ne ſçaurait me- » ſurer. Cependant il ne ſe montre point » encore dans toute ſa grandeur. Il ne pré- » ſente que ſon dos, qu'on juge être d'une » étendue d'environ demi-lieue. C'eſt pro- » bablement la vue de cet énorme monſ- » tre qui a donné l'idée des iſles flottan- » tes, &c. *Journ. Encyc. Septembre* 1761. » *p.* 115.

XXIV.

Nos philoſophes ne ſe piquent pas ſans doute d'un déſintéreſſement ridicule. En renonçant à l'eſpoir d'une autre vie, ils n'ont pas prétendu renoncer aux douceurs de la vie préſente. Au contraire ils ſont preſſés de jouir, & ils commencent par ſe mettre en poſſeſſion du bonheur qui ſe trouve le plus à leur portée. De même que leur eſprit ne veut adhérer

qu'à des vérités palpables, leur cœur ne peut s'attacher qu'à des biens ſenſibles. Eh ! pourquoi leur envier une félicité auſſi bornée ? Pourquoi troubler leur repos philoſophique, & les tourmenter impitoyablement dès cette vie, comme ils s'en plaignent ? Si leur conduite n'eſt pas tout-à-fait exempte de cenſure, ils ont cela de commun avec bien d'autres qu'on laiſſe tranquilles. Ce n'eſt pas auſſi parce qu'ils déraiſonnent, qu'on ſemble leur en vouloir : on pardonne ce petit défaut à tant de monde ! Il eſt vrai qu'ils ont la hardieſſe de fronder publiquement les autorités les plus reſpectables, & de corrompre les principales ſources des mœurs. Ceci eſt grave, j'en conviens ; mais eſt-on en droit de les perſiffler, de les berner, parce qu'ils ont la vanité de ſe croire un mérite ſupérieur, & de s'attribuer une gloire qui ne leur appartient pas ?

Cependant, quelque malheureux

qu'ils paraiſſent, je doute qu'on puiſſe leur témoigner une compaſſion bien ſincere. Ils n'ont pas beſoin non plus qu'on prenne leur parti. Ils ſçavent ſe rendre ſi redoutables ! Un philoſophe peut terraſſer d'un ſeul mot tous ſes adverſaires. Il a à ſon choix certaines expreſſions énergiques, qui relevent le ſtyle, donnent de l'éclat aux raiſons, & auxquelles il n'y a point de bonne replique. En traitant les gens de ſots, de butors, de grimauds, en bêtifiant indifféremment tout le monde, il eſt ſûr de ſe venger toujours avec uſure.

XXV.

LE PÂTRE ET LA MONTRE D'OR;

FABLE.

LORSQUE l'heureuse simplicité avait encore un pied sur la terre, & que les montres n'étaient pas devenues un meuble nécessaire à tout le monde; un Pâtre en trouva une d'or. Etonné à la vue de cet objet inconnu: qu'est-ce là, dit-il en son patois; cela bourge, & je crois l'entendre respirer. Aussitôt l'approchant de son oreille: vraiment, ajoute-t-il, il y a là-dedans une petite bête vivante. Plus j'y regarde, & plus je pense que ce pourrait bien être un œuf. L'autre jour j'apperçus un gros oiseau qui n'était sûrement pas de ce pays-ci; n'aurait-il point pondu cet œuf en passant? Voilà le nouveau naturaliste absorbé dans ses rêveries, & ne sçachant à quoi

s'en tenir. Sa pauvre tête commençait à s'échauffer, lorsqu'il apperçut & appella à son secours d'autres Pâtres ses camarades, & physiciens de la même force. Pas un d'eux ne s'avisa seulement qu'il y avait une clef à cette montre. Cependant, au bout d'une heure de vacarme, il y eut un avis ouvert, & tout le conseil rustique opina unanimement à briser le cristal avec un caillou, afin d'y voir plus clair. Chacun de s'armer aussitôt d'une pierre, & de frapper un coup à son tour; le cristal & l'émail volent en éclats; & en moins de rien, la montre est si maltraitée qu'elle ne va plus. On en conclut que la bête était morte, & l'on se met en devoir de l'éventrer. Les roues, la chaîne, les ressorts passerent pour les intestins de l'animal. On en eut une peur affreuse, & toutes les nourrices du canton ne parlerent d'autre chose pendant huit jours.

L'homme prudent se comporte avec circonspection, parce qu'il sçait douter à propos & consulter de même. Mais l'étourderie, l'ignorance & la présomption s'appuient hardiment sur des conjectures frivoles, ne songent pas seulement à prendre conseil, & ne craignent point de détruire tout ce qu'elles ne connaissent pas.

FIN.

LIVRES NOUVEAUX qui se trouvent chez le même Libraire.

HISTOIRE de Bertrand Duguesclin, Comte de Longueville, Connétable de France; *par M. Guyard de Berville.* 2 *vol. in*-12. 1767.

Hiſtoire de Pierre Terrail, dit le Chevalier Bayard, ſans peur & ſans reproche, *par le méme. in*-12. 1765.

Teſtament politique du Chevalier Walpoole, Comte d'Orford, & Miniſtre d'Angleterre; 2 *vol. in*-12. 1767.

Examen d'un Diſcours de M. Thomas; qui a pour titre : *Eloge de Louis Dauphin de France. in*-8°. 1766.

Diſcours qui a concouru pour le prix de l'Académie Françoiſe en 1766, *ſur les Avantages de la paix, &c. par M. l'Abbé Maury; in*-8°. 1767.

Hiſtoire des Révolutions de la Haute Allemagne, contenant les ligues & les guerres de la Suiſſe, avec

une notice sur les loix, les mœurs & les différentes formes du Gouvernement de chacun des Etats qui composent le L. Corps Helvétique; 2 *vol. in*-12. 1766.

Les Préjugés du Public sur l'Honneur, avec des observations critiques, morales & historiques; *par M. Dengle.* 3 *vol. in*-12. 1766.

Les Préjugés des anciens & nouveaux Philosophes, sur la nature de l'Ame humaine, ou examen du Matérialisme; *par le même.* 2 *vol. in*-12. 1766.

Le Génie d'Alphonse V. Roi d'Aragon & de Sicile, ou ses pensées, avec les traits remarquables de sa vie; *in*-12. *petit format.* 1766.

La Théologie des Peintres, Sculpteurs, Graveurs & Dessinateurs; où l'on explique les principes & les véritables régles, pour représenter les mysteres de Notre Seigneur, ceux de la Sainte Vierge, les Saints en particulier, les différens traits de leur vie, & autres sujets de dévotion, avec l'indication des meil-

leurs tableaux, & des morceaux de ſculpture les plus eſtimés en ce genre, &c. *in*-12.

Préſent ſpirituel, donné par la piété, contenant les prieres, la meſſe, latin françois, & offices à tout uſage, orné d'emblêmes & de deviſes chrétiennes. *vol. in*-32. 1766.

Hiſtoire de la Société Royale des Sciences établie à Montpellier, avec les Mémoires de Mathématique & de Phyſique, tirés des regiſtres de cette Société. *Tom. I. avec figures. in*-4°. 1766.

Dictionnaire des Antiquités Romaines, traduit & abrégé du *Dictionnaire de Sam. Pitiſcus. 3 vol. in*-8°. 1766.

Elémens de l'Hiſtoire Romaine, dédiés aux Eleves de l'Ecole Royale Militaire. *in*-12. 1766.

Dictionnaire Anglois & François, de Boyer; nouvelle édition. *2 vol. in*-8°. 1767.

Mélanges de Littérature, d'Hiſtoire, & de Philoſophie, *par M. d'Alembert*; nouvelle édition. *5 vol. in*-12. 1767.

Observations sur le Commerce & les Arts ; *par Flachat.* 2 *vol. in*-12. *fig.* 1766.

Erreurs de Voltaire ; nouvelle édition. 2 *vol. in*-12. 1766.

Démonstrations Elémentaires de Botanique, à l'usage de l'Ecole Royale Vétérinaire. 2 *vol. in*-8°. 1766.

Tableau de l'Histoire de France ; 2 *vol. in*-12 1766.

Œuvres de J. B. Rousseau ; nouvelle édition. 5 *vol. in*-12. 1767.

Essai sur le Goût, traduit de l'Anglois. *in*-12. 1766.

14152753

505

UDA